

REVUE INTERNATIONALE D'ÉTUDES
EN
LANGUES MODERNES APPLIQUÉES

INTERNATIONAL REVIEW OF STUDIES
IN
APPLIED MODERN LANGUAGES

Numéro 7 / 2014

RIELMA, n° 7

Publicație LMA sub egida CIL

Comité scientifique :

Willy CLIJSTERS	Hasselt Universiteit, België
Martine VERJANS	Hasselt Universiteit, België
Germana HENRIQUES PEREIRA DE SOUSA	Universidade de Brasília, Brasil
Bernd STEFANINK	Universität Bielefeld, Deutschland
Miorita ULRICH	Otto-Friedrich-Universität, Deutschland
Isabelle CABROL	Université de Paris IV, France
Joël MASSOL	Université de Nantes, France
Valérie PEYRONEL	Université de Paris III, France
Małgorzata TRYUK	Uniwersytet Warszawski, Polska
Mihaela TOADER	Universitatea Babeș-Bolyai, România
Izabella BADIU	Parlement européen
Rodica BACONSKY	Universitatea Babeș-Bolyai, România
Carmela LISTA	Universitatea Babeș-Bolyai, România
Olivia PETRESCU	Universitatea Babeș-Bolyai, România

Directeur de la revue :

Mihaela TOADER Universitatea Babeș-Bolyai, România

Comité de rédaction (Universitatea Babeș-Bolyai, România) :

Bogdan ALDEA
Anamaria MILONEAN
Adriana NEAGU
Manuela MIHĂESCU
Sanda MISIRIANȚU
Diana MOȚOC

Éditeur responsable du numéro : Alina PELEA

ISSN 1844-5586

ISSN-L 1844-5586

Tiparul executat la:

S.C. ROPRINT S.R.L.

400188 Cluj-Napoca • Str. Cernavodă nr. 5-9

Tel./Fax: 0264-590651 • roprint@roprint.ro

430315 Baia Mare • Piața Revoluției nr. 5/1

Tel./Fax: 0262-212290

Table des matières

Éditorial / 5

Section 1 – La traduction dans tous ses états / 7

Dilma El Husseini, *La traduction comme négociation : fidélité et déperdition* / 9

Valentina Shiryayeva, *Transferring Terms: A Study on the Russian and Romanian Perspectives on Context in Translation* / 16

Section 2 – Communication interculturelle / 27

Nicole Chartier, *Langues et cultures dominantes dans les échanges internationaux, défis et enjeux* / 29

Richard Bertrand Etaba Onana, *Les risques du langage au cours d'une consultation médicale* / 41

Mohammed Jadir, *La représentation occidentale du Marocain : imagerie figée et doxa* / 53

Section 3 – Études linguistiques / 65

Rodica Frențiu, *Language as "Cultural Present" in Japanese Idiomatic Structures* / 67

Anamaria Milonean, *Il ridimensionamento della struttura e dei valori della narrazione nella traduzione intersemiotica* / 80

Rim Ben Yacoub, *Printemps arabe, une expression propre au genre discursif?* / 88

Paul Movileanu, *Genre Analysis in the Translation of Instruction Manuals* / 95

Sorin Ungurean, *New Media, New Language* / 104

Section 4 – Pédagogie des langues / 113

Marilina Gianico, *Evoluzione linguistica ed esattezza. Una riflessione sul valore dei linguaggi specialistici nell'acquisizione terminologica e linguistica in Lingue Applicate* / 115

Veronica Manole, *Correspondência comercial em português: uma bordagem pedagógica nas aulas de PLE* / 123

Comptes rendus / 130

Michel Ballard, *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2013 (Alina Pelea) / 130

Andrew Gillies, *Conference Interpreting: A Student's Practice Book*, London, Routledge, 2013 (Adriana Neagu) / 131

Alina Pelea, *Méfiez-vous des faux amis*, Cluj-Napoca, Risoprint, 2014 (Mihaela Toader) / 132

Translationes, dossier « Traductions et transferts littéraires – un cercle vertueux (?) », coordonné par Alina Pelea, Diana Moțoc et Olivia Petrescu, n° 5, Timișoara, Editura Eurostampa, 2013 (A.C.P) / 133

Gabriela Adameșteanu, *Uma manhã perdida*, trad. Corneliu Popa, Lisboa, Edições Dom Quixote, 2012 (Veronica Manole) / 135

ÉDITORIAL

Sept ans... les sages chinois disent qu'on atteint là l'un des repères critiques d'une existence. Les Roumains y voient le premier seuil de l'âge de raison. Nous y voilà.

Ce 7^e numéro de la *Revue Internationale d'Études en Langues Modernes Appliquées* marque l'arrivée à un équilibre thématique et qualitatif qui indique, nous l'espérons, une certaine maturité. Les contributions réunies ici illustrent tous les volets thématiques qui composent le profil de notre publication (traduction, communication interculturelle, interprétation, pédagogie des langues) et la gamme presque complète de ses idiomes « officiels ». Nous espérons que nos lecteurs y trouveront la bonne graine, de quoi nourrir et enrichir la réflexion sur les inépuisables sources d'intelligence et de malentendu que sont les langues.

Nous vous souhaitons donc une agréable lecture.

La rédaction

Section 1 : La traduction dans tous ses états

La traduction comme négociation : fidélité et déperdition

Dima El Hussein

Université Française d'Égypte

Abstract. This paper presents the issues related to the negotiation process in translation in the context of teaching through a translation simulation project. The objective of this research is to analyze, from the perspective of translation studies, the two concepts of loyalty and translation loss with respect to the negotiation and intercultural communication. This discussion is supported by the Interpretive Theory of Translation applied during the teaching of translation in addition to a simulation experiment of a translation project.

Keywords: translation, negotiation, loyalty, Interpretive Theory of Translation, loss.

I. INTRODUCTION

La présente étude se propose d'analyser les enjeux du processus de négociation en traduction dans le contexte d'une simulation d'un projet de traduction. L'objectif est d'analyser, du point de vue traductologique, les concepts de fidélité et de déperdition dans leurs rapports avec la négociation et l'interculturalité en s'appuyant, d'une part, sur la Théorie interprétative de la traduction (TIT) appliquée dans l'enseignement de la traduction et, d'autre part, sur l'expérience de simulation du projet de traduction regroupant les étudiants de la Faculté des Langues Appliquées de l'Université Française d'Égypte au niveau de la licence en 2010-2011. S'inscrivant dans le cadre d'une formation professionnalisante, cette activité pédagogique vise à développer les compétences traductionnelles et managériales (c.f. Pauvert : 2012) des apprentis traducteurs en les mettant dans une situation professionnelle. Les étudiants ont assuré la traduction et la révision du français vers l'arabe du livre d'Éliane Karsaklian, *Le Marketing international* (Eyrolles, 2007).

Notre démarche commence par la description du contexte du projet pédagogique ; nous approchons, par la suite, le concept de négociation dans l'activité traductive en mettant l'accent sur ce processus et ses enjeux et en étudiant l'impact de l'interculturel sur celui-ci.

II. CONTEXTE DU PROJET PÉDAGOGIQUE

Le choix du livre a été orienté par la tendance actuelle en Égypte à la traduction d'ouvrages se rapportant aux domaines spécialisés (tandis que, pendant une longue période, la littérature avait attiré l'intérêt des institutions de traduction).

Présentant une méthodologie de travail et les outils du marketing international, le livre traite le rôle de l'interculturel dans les stratégies de marketing dans un contexte mondialisé. La mise en arabe de cet ouvrage démontre, à son tour, du point de vue traductologique, l'impact de l'interculturel sur l'attitude du traducteur face au principe de fidélité et de l'incontournable déperdition, propre à tout acte traductif.

Le projet de traduction comprend deux phases réparties sur deux semestres. La première a porté sur la recherche documentaire, terminologique et phraséologique, la constitution du glossaire et de l'index terminologique bilingue (français-arabe) et la traduction proprement dite. La deuxième a porté sur la révision de la traduction et la révision linguistique. Des séances d'orientation et de suivi ont été organisées autour de l'objectif du projet : simulation visant l'application de la méthodologie de la traduction, expérimentation d'un projet de traduction et découverte des métiers de la traduction (terminologue, traducteur, réviseur, et chef de projet, entre autres). Une première négociation a eu lieu entre les étudiants et les enseignants concernant le « cahier des charges » : obligations des étudiants, délais, modalités d'envoi et critères de la qualité (Gouadec : 1989, 60). Les étudiants ont appliqué la démarche engagée dans les cours de terminologie et de traduction : signature de contrats de traduction, répartition en équipes de travail (traducteurs, terminologues, gestionnaires de la qualité) avec désignation des chefs d'équipes et d'un chef de projet, mise en place d'un échancier, réunions hebdomadaires, rédaction des comptes rendus des réunions et de rapports à la fin de chaque phase. Comme on peut le voir, il s'agit tout au long de l'exercice de simulation d'offrir une perspective aussi proche que possible de la vie professionnelle.

III. CONCEPT DE NÉGOCIATION ET ACTIVITÉ TRADUCTIVE

Le concept de négociation revêt une grande importance dans la réflexion menée sur le processus traductif et sur le rapport qui s'établit entre le traducteur, l'auteur, le texte source, le texte cible et son destinataire (Lavault : 1998, 85). Prise dans le contexte de la communication et du dialogue interculturel, la traduction vise à communiquer un message qui tient compte du récepteur. Le traducteur se trouve, ainsi, amené à opérer des modifications par rapport au texte traduit pour assurer son intégration dans la culture d'accueil. Ces remaniements posent le

problème de la fidélité par rapport au texte de départ et de la déperdition constatée dans le texte cible.

Aussi, dans notre réflexion traductologique, le concept de négociation en traduction est-il analysé à travers les concepts de fidélité et de déficit résultant du choix traductionnel, fruit du processus traductif. Dans la prise en compte de la situation de réception, le traducteur cherche un compromis dans la transmission du message en gérant l'impact de l'interculturel sur sa négociation (E. Lavault : 1998, 86).

Dans l'activité traductive, la négociation est perçue comme étant une caractéristique de celle-ci (Soubrier, Thuderoz : 2010, 53), voire son fondement (Eco : 2006, 17). Liée à l'idée de compromis, d'équivalence, de choix, de trahison, de fidélité et de déperdition, la négociation est : « un processus selon lequel, pour obtenir quelque chose, on renonce à quelque chose d'autre, et d'où, au final, les parties en jeu sortent avec un sentiment de satisfaction raisonnable et réciproque, à la lumière du principe d'or selon lequel on ne peut pas tout avoir » (Eco : 2006, 17).

Focalisée sur le sens, la traduction assure le dialogue interlinguistique et interculturel (Durieux : 2010, 23). La compréhension du vouloir dire de l'auteur, appuyée par les compléments cognitifs, à travers une recherche documentaire ciblée des éléments extralinguistiques, passe par la déverbalisation qui consiste à retenir le sens en oubliant les mots (Lederer : 1994, 23) et finit par la réexpression qui respecte les structures de la langue cible et les conditions de réception. En restituant le sens, le traducteur-négociateur propose des solutions et opère des choix pour arriver à un compromis : aussi « la notion de négociation prend tout son sens au sein de l'activité traduisante » (Soubrier, Thuderoz : 2010, 42- 43).

IV. PROCESSUS DE NÉGOCIATION

4.1. Sens réexprimé, sens négocié

Le processus de négociation tourne autour du sens au niveau du discours (Lavault : 1998, 90). Dans ce contexte, il s'agit du sens restitué en deux temps : « Le premier temps consiste à cerner la réalité désignée et à identifier l'actualisation sémique. Le second temps est consacré au choix de la solution traductologique » (Durieux : 2010, 29). Cette négociation concerne les solutions traductologiques qui amèneront le traducteur à opter pour un choix marquant le résultat du processus de négociation : « il identifie le problème, il dresse la liste des options possibles, il examine leurs conséquences et le gain additionnel de chacune, il établit quelques critères de choix, puis il sélectionne l'une de ces options » (Soubrier, Thuderoz : 2010, 43).

Prenons l'exemple des noms propres *Astérix* et *Obélix* cités pour refléter le rôle des héros de la bande dessinée dans le marketing international à travers l'exemple de la publicité brésilienne pour Renault : « la présence d'Astérix et Obélix apporte toute sa légitimité aux produits annoncés par le constructeur français » (Karsaklian : 2007, 66). Le traducteur se doit de mener une réflexion sur la symbolique d'Astérix et d'Obélix dans l'univers culturel français et brésilien ainsi que sur les conséquences de la réception de cette symbolique dans la réalité socioculturelle égyptienne. Il négocie les moyens de transfert possibles : report¹ pur et simple, report avec incrémentialisation² ou report avec une note en bas de page. En pesant ces solutions, le traducteur en mesure les conséquences pour trouver le compromis assurant une meilleure compréhension de la part du destinataire de la traduction tout en restant fidèle au texte de départ : « un compromis entre une habileté, une personnalité, une fidélité à un texte original, un contexte culturel, le respect d'une tradition » (Soubrier, Thuderoz : 2010, 42).

4.2. Négociation fidélité et déperdition

Pratiquer le report pur et simple en ayant recours à la transcription comme l'a proposé une étudiante, risque de gêner la compréhension du lecteur égyptien qui ne pourra pas « décoder le signe étranger importé » (Ballard : 2001, 109) car, si le lecteur égyptien francophone reconnaîtra les deux personnages, la majorité du lectorat égyptien, n'étant pas familiarisée avec les héros de la bande dessinée française, ne comprendra pas la réalité désignée par les deux noms propres. Il ne comprendra pas la fonction qu'exercent les deux héros dans cette publicité et l'impact de cette spécificité culturelle sur le consommateur brésilien. Comment gérer alors la déperdition qui risque de se reproduire dans le texte cible rendant le message méconnaissable (Mejri : 2005, 126) ? Il n'est pas question dans ce contexte de trouver une « équivalence culturelle » (Ballard : 2003, 160) ; même s'il existait des figures équivalentes aux héros français, elles ne sauraient les remplacer car la publicité est destinée à un consommateur brésilien ayant subi l'effet de l'interpellation des héros de l'Hexagone.

Une des solutions qui se présentent est celle du report avec incrémentialisation. Il importera de donner au lecteur un bref aperçu de l'ancrage des deux héros dans la réalité socioculturelle française en développant le sens « qui couve sous la fonction de simple désignateur » (Ballard : 2001, 204). En effet, aux deux temps de négociation mentionnés équivalent deux moments de déperdition au niveau sémantique : l'interprétation du texte source et sa réexpression avec « le

¹ « Acte de traduction consistant à reporter dans le texte d'arrivée un élément du texte de départ pour des raisons de nécessité (trou lexical) ou par désir de préserver la spécificité d'un élément du TD ou de créer de la couleur locale » (Ballard : 2003, 154).

² « Introduire le contenu d'une note ou d'une forme de commentaire dans le texte à côté du nom propre » (Ballard : 2001, 111).

meilleur 'habillage' » qui soit au contenu dégagé du message d'origine. » (Mejri : 2005, 126).

La campagne publicitaire cible un consommateur brésilien qui a été témoin de l'implantation française de Renault au Brésil et qui partage, plus ou moins, avec un locuteur français une certaine culture et une histoire liant les deux pays depuis des siècles. Le consommateur brésilien comprend le lien entre le véhicule et les qualités des héros (force magique, résistance, esprit aventurier) : acheter une Renault signifie associer sa propre image à la voiture et s'attribuer les caractères des héros français. Une recherche documentaire sur la campagne de promotion de Renault renseigne l'étudiant sur le consommateur brésilien attiré par les produits étrangers tout en étant attaché à son nationalisme (Jacopin : 2003, 9).

Par souci de fidélité au texte source, il conviendra donc de développer, la symbolique des figures de l'Hexagone pour que le lecteur arabe comprenne l'intégration de cette publicité dans la culture du consommateur brésilien. Après avoir été négocié, le sens véhiculé par le texte source est le suivant : la publicité de Renault a été un succès au Brésil car le recours aux héros de la bande dessinée française a tenu compte de la situation socioculturelle des Brésiliens. La mise en avant par Renault, en tant que constructeur français, des personnages Astérix et Obélix dont la portée symbolique témoigne de la qualité du véhicule, a su convaincre les consommateurs.

Une nouvelle phase de négociation effectuée par l'étudiante chargée de la révision marque le résultat d'une « renégociation » (Soubrier, Thuderoz : 2010, 44) : le recours au report avec une note en bas de page renseigne sur la portée symbolique des héros en ajoutant la transcription de leurs noms en français (au cas où le lecteur égyptien souhaiterait effectuer une recherche ceux-là). Voici le résultat de la renégociation :

بطلا سلسلة الكتب المصورة الفرنسية هما Obélix سكييلبو أو Astérix أستريكس .
نجاح الإعلان بلجوءه « تحت عنوان «مغامرات أستريكس قاطن بلاد الغال» 1959 الصادرة منذ عام
إلى البطلين اللذين يمثلان القوة الخارقة، وروح المغامرة في كسب ثقة المستهلك البرازيلي الذي
1 تربطه بفرنسا على مدار عقود طويلة علاقات تاريخية وثقافية وطيدة.

La note de bas de page, « traitement réaliste et honnête d'un contact avec la spécificité d'une autre culture étrangère » (Ballard : 2001, 111), est le compromis résultant du processus de renégociation ayant étudié les tenants et les aboutissants des solutions proposées en fonction de l'objectif du livre, du rôle qu'exercent les

¹ « Astérix et Obélix sont deux héros de la série de la bande dessinée française *Les aventures d'Astérix le Gaulois* parue en 1959. La publicité a réussi à gagner la confiance du consommateur brésilien, attaché à la France depuis des siècles par de forts liens historiques et culturels, par le recours aux deux héros représentant la force magique et l'esprit d'aventure ».

noms propres dans l'exemple avancé et des connaissances du destinataire de la traduction.

Un autre exemple représentatif du processus de négociation du traducteur concerne l'impact de la religion sur le travail : « l'Américain est très bien accueilli par les Saoudiens. Lorsqu'il demande si la signature du contrat pourrait se faire assez rapidement, on lui répond 'insha Allah', ce qui veut dire 'c'est Dieu qui sait'. L'Américain se demande tout de même ce que Dieu vient faire dans cette affaire » (Karsaklian : 2007, 138). Une réflexion s'impose ici dans le processus de négociation sur le registre de langue exprimant la réaction de l'Américain. Cette phrase risque de choquer le lecteur arabe si la traduction adopte le registre familier de l'original. En Orient, le vocable *Dieu*, porteur de charge conceptuelle, est sacré. Dans ce contexte, connaissant l'attente du destinataire de la traduction, le traducteur mène une négociation avec un double souci : rester fidèle à la pensée et au style de l'auteur et « faire apprécier son œuvre par un public le plus large possible » (Lavault : 1998, 91).

Selon la théorie du Skopos qui met en avant la finalité du texte cible (fournissant au lecteur la meilleure compréhension des exemples avancés concernant l'impact de l'interculturel sur la stratégie marketing), il convient de recourir à un registre soutenu correspondant à la charge culturelle et émotive du mot « Dieu » chez le lecteur arabe. Déverbalisé, « Ce que Dieu vient faire dans cette affaire » sous-entend : Pourquoi lier la volonté de Dieu à la signature du contrat ? Gérant l'impact de l'interculturel sur son processus de négociation, l'étudiante propose différentes solutions : « l'Américain se demande ce à quoi renvoie le vocable Dieu dans cette expression » (عما تحيل إليه لفظة الله في هذا التعبير) (يتساءل الأمريكي) ou : « l'Américain se demande quel est le rapport entre la volonté de Dieu et la signature du contrat » (يتساءل الأمريكي حول علاقة مشيئة الله بتوقيع العقد) ce qui peut laisser entendre que l'Américain ne croit pas en Dieu alors qu'il pourrait être croyant. Cependant, ces solutions proposées ne compromettent ni la visée de l'auteur, ni le but de l'ouvrage, ni la réception du destinataire de la traduction (Eco : 2006, 320). Négociée, la réaction de l'Américain peut être rendue dans le registre soutenu : « l'Américain se demande pourquoi Dieu a-t-il été évoqué dans ce contexte ? » (يتساءل الأمريكي حول مدعاة ذكر الله في هذا السياق) reflétant ainsi la surprise de l'Américain, tout en tenant compte des susceptibilités du lecteur arabe.

V. CONCLUSION

Le processus de négociation dans le cadre du projet pédagogique de traduction a posé la problématique de la fidélité par rapport au texte source et de la déperdition par rapport au texte cible en étudiant l'impact de l'interculturel sur le

processus traductif. L'analyse des exemples avancés permet de jeter la lumière sur les enjeux que sous-tend la négociation et sur le rôle du traducteur-négociateur dans la recherche d'un compromis, résultat du processus de négociation. Proposer des solutions à un problème de traduction, opérer des choix, tel est le travail accompli par l'étudiant ayant appliqué la démarche de la TIT. Cette activité a permis aux enseignants d'évaluer les avantages de la pédagogie de projets dans l'enseignement de la traduction spécialisée et de sensibiliser les étudiants aux nouveaux métiers de la traduction. La réflexion menée sur le processus de négociation montre que le compromis auquel parvient le traducteur est tributaire du vouloir dire de l'auteur, de la situation d'accueil du message traduit et de la situation de communication.

Bibliographie

- Ballard, M. (2001) *Le nom propre en traduction*, Paris, Ophrys.
- Durieux, C. (2010) « Traduire l'intraduisible : négocier un compromis » in *Meta : journal des traducteurs*, vol. 55, n° 1, pp. 23-30. URL: <http://id.erudit.org/iderudit/039599ar> (consulté le 15 janvier 2014).
- Eco, U. (2006) *Dire presque la même chose – Expériences de traduction*, Paris, Grasset.
- Gouadec, D. (1989) *Le traducteur, la traduction et l'entreprise*, Afnor Gestion.
- Hosny, A. (2011) « Une sémiotique de l'absence ? Le code des couleurs dans Astérix, entre l'original français et l'édition arabe de la maison Dar-el-Maaref », dans RICHET, B. [éd.] *Le tour du monde d'Astérix*. Actes du colloque tenu à la Sorbonne les 30 et 31 octobre 2009, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, pp.247-253.
- Jacopin Tanguy (2003) « L'internationalisation de Renault au Brésil » in *Les acteurs de l'entreprise à la recherche de nouveaux compromis? Construire le schéma d'analyse du GERPISA* 11-13 Juin 2003, Onzième rencontre internationale du Gerpisa, Ministère de la Recherche, Paris, France.
- Karsaklian, E. (2007) *Le marketing international*, Paris, Eyrolles.
- Kouostas, J. (1994) « Niveaux de langue et registres en traduction, compte-rendu », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 7, no. 2, pp.224-228.
- Lavault, E. (1998) « La traduction comme négociation », in Jean Delisle, *L'enseignement de la traduction et la traduction dans l'enseignement*, Les presses de l'université d'Ottawa, pp.79- 95.
- Lederer, M. (1994) *La traduction aujourd'hui*, Paris, Hachette.
- Matis, N. (2010) *Comment gérer vos projets de traduction*, Liège, Edipro.
- Mejri, S. (2005) « Traduire, c'est gérer un déficit » in *Meta*, vol 50, n°1, pp. 120-128. URL : <http://id.erudit.org/iderudit/010662ar> (consulté le 15 janvier 2014).
- Pauvert, R. (2012) « De l'utilité de la pédagogie de projet dans la filière LEA. De la théorie à la pratique : prospection du marché italien pour la société Huhtamaki La Rochelle par les étudiants de L3 LEA et de Master LEA (Négociateur Trilingue en Commerce International) de l'Université de Poitiers », in *Hommage à Mme le Professeur Gallet-Blanchard*, 16p. <http://www.cati.paris-sorbonne.fr/LGB/paris-sorbonne/hommages/contributions/r-pauvert/r-pauvert.php> (consulté le 02 février 2014).
- Soubrier, J.et Thuderoz, C. (2010) « Traduire, est-ce négocier ? » in *Négociations*, n°14, pp. 37-57.

Dima El HUSSEINI is an associate professor at the Faculty of Applied Languages (French University in Egypt). She is currently the Vice-Dean of the faculty and the head of the Specialized Translation department. She obtained her Ph.D. in comparative literature from the University of Paris-Sorbonne Paris-IV in 1999. Her research interests include translation processes, translation methodologies, Computer-aided translation (CAT) tools and localization.

Transferring Terms: a Study on the Russian and Romanian Perspectives on Context in Translation¹

Valentina Shiryaeva

West University of Timișoara

Abstract. The following study examines the translation of terms used in the Russian and Romanian traditions of the theory of translation. The analysis is focused on the problems of meaning, context of reference and status of the source and target units. The author suggests that the possible equivalents are identified in the light of historical and broad context, presenting a comparative analysis of the Russian and Romanian context-related conceptual systems, followed by the suggestions of terminological transfer.

Keywords: theory of translation, translation terminology, translation of terms, context-related concepts, contextual analysis.

I. INTRODUCTION

Our first “practical” experience of working with the terminology of translation studies was the assignment to translate the terms defined in the third edition of the *Mic dicționar de termeni folosiți în teoria, practica și didactica traducerii* ([2003]2012) by G. Lungu-Badea into the Russian language. We have been taught that terms, being monosemous, are transferred with the use of an established equivalent (Fedorov, [1953]2002: 151), which is supposed to create an identical reference for the reader. Indeed, our source units were monosemous. But there were times when their suggested equivalents did not have the same meaning, and, consequently, failed to produce the same reference, at times the acceptable equivalent wasn’t generally recognized as a term and there were cases no equivalent had been established so far.

The systematic terminological divergence raised a more important problem of the divergence in conceptual systems, in the way they are structured logically - for what are terms, if not the landmarks in the knowledge territory of a given discipline? And later on we came to the conclusion that the existing terminological discrepancies are, in fact, an insight into the variety of ways to segment the studied material, to establish relations between its components. That is why, it is, probably, “...unrealistic to expect a human science or discipline to be perfectly consistent in its use of terminology. Since what is under scrutiny is not a phenomenon given

¹ The study is completed within the PhD thesis *Revalorizarea teoriei inițiale a traducerii ruse în contextul traductologic modern*, coordinated by the research center ISTTRAROM – Translations.

once and for all, but subject to different perspectives and interests...” (Marco, 2009: 68).

On the other hand, the theory of translation has an undoubted terminological framework (Lungu-Badea, [2003]2012: 7), and, consequently, there are some purely practical questions to be resolved. Firstly, it is the problem of terminological transfer while translating books and articles devoted to the theory and practice of translation, which inevitably implies introducing existing terms into a new context. And secondly, comparative analysis of the terminology in translation studies may turn out helpful in evaluating particular approaches towards different problems of translation, as terms mark the logical structure of the suggested solution or analysis. Thus, in the present article we shall try to outline the main problems encountered while translating terms, and present a model of comparing the source and target conceptual structure in order to identify appropriate terminological equivalents.

II. PROBLEM STATEMENT

The difficulties that occur in the transfer of terms cannot be narrowed down only to the sphere of meaning. If “the source and translation texts refer to different contexts” (House, 2006: 344), then – accepting the Sager’s (2001: 251) view of terminology as treating language as a conceptual system - it would be just to say that the source and target terms refer to different conceptual systems.

Terms do not function independently; they build up and exist within a given structure, and “a terminological definition provides a unique identification of a concept only with reference to the conceptual system of which it forms part and classifies the concept within that system” (Sager, 1990: 39-40). Therefore, we could affirm that the conceptual system has three main functions regarding the terms that belong to it, namely 1) it defines them; 2) provides them with a context of reference, and 3) assures their status of a term.

1.2. Terminological definition and context of reference

A term’s definition within the given conceptual system has to do directly with the meaning of the unit, “the discrete conceptual entities, properties, activities or relations which constitute the knowledge space of a particular subject field” (Sager, 2001: 261). In the case of the term “translation” we would be talking about “the replacement of textual material in one language (SL) by equivalent textual material in another language (TL)” (Catford, 1965: 19) as a process and the result of this process in a form of a text or an utterance (Fedorov, [1953]2002: 13). The direct meaning of terms is transferable, just as the meaning of any other linguistic signs, as “all cognitive experience and its classification is conveyable in any

existing language” (Jakobson, [1959] 2000: 116). Nonetheless, the conditions of transfer and the status of the target word could vary.

Thus, the context of reference of the source term hardly ever coincides with the context in which the target term is introduced. For the purposes of clarity we would define the terms’ context of reference as the terms’ place and relations within the conceptual system it appeared in as well as its history of formation and use. Thus, the source term's specific characteristics may be nonexistent or less prominent in case of its equivalent in the target conceptual system.

For example, the context of reference for the term *функциональное соответствие* (functional equivalent) in Russian and the term *echivalența funcțională* (functional equivalent) in Romanian, is formed by the general notion of equivalence in translation, and – more importantly – by the commonly accepted classifications of equivalents, as they present the notions connected with the term and delineate its semantic area. Thus, A.V. Fedorov ([1953]2002) uses mostly the notions of formal and functional equivalents (*формальное соответствие / функциональное соответствие*), among which the former refers to a literal equivalent, while the latter to any equivalents which fulfills the same function. On the other hand, G. Lungu-Badea (2005: 103-118) presents a classification of eight types of equivalents, among which some (for example, pragmatic, referential or stylistic equivalents – *echivalența pragmatică, referențială, stilistică*) are differentiated on the basis of the source unit function. Thus, the semantic area of the term “functional equivalent” in the second case is inevitably more limited than in the first case. Consequently, the meaning of the Russian term and its general relations should be specified in the Romanian context of reference.

1.2. The status of a term

Another, less evident, problem is the status of a term, which is assured in the source conceptual system, but sometimes remains untransferable into the target conceptual system. The status of a term is associated “with its acceptability, exclusiveness of existence and spread of use” (Sager, 1990: 59).

Generally, there are two main conditions that ensure the status of a term for the given word. Firstly, it is the recognition of the concept it denominates as used and useful in the scientific field of reference. If the concept in question is not distinguished in the target system of reference, the status of the translated term will be restricted. And then, it is the frequency of use that assures the direct connection between the given word and the concept, minimizing the influence of context.

It should be mentioned, however, that the presence of synonyms does not interfere with the status of a given term, as “modern terminological theory accepts the occurrence of synonymic expressions and variants of terms and rejects the narrowly prescriptive attitude of the past which associated one concept with only one term” (ibidem: 58). For example, both Russian terms *формальное*

соответствие (Fedorov, [1953]2002: 93) (formal equivalent) and *словарное соответствие* (ibidem: 117) (dictionary equivalent) refer to a literal equivalent and are used correspondingly. In the Romanian metalanguage of translation studies, there are also several alternatives of expressing the same notion, for example, *echivalența lingvistică*, *echivalența formală* (G. Lungu-Badea, [2003]2012: 66) etc. Consequently, the terminological body of the given discipline might as well present terminological synonyms, which, at times, suggest some variations in meaning and use.

III. SUGGESTED SOLUTION

Although in the source conceptual system the aspects of meaning, context of reference and status are generally considered as complex, for the purposes of maximum efficiency of the intralingual transfer, we suggest that in translation they should be assessed separately.

Thus, the possible terminological equivalents in terms of meaning and place in the target conceptual system should be evaluated in the light of the historical context, including “the study of corpora, both in target and source language, aimed at avoiding the use of false equivalents or formal terminological equivalents that make a reference to a different concept in the target language” (Shiryaeva, Lungu-Badea, 2013: 887) and the broad context (referring to the whole text – ibidem:886). The former makes evident the possible differences in meaning and use of the suggested equivalents, which can be duly attenuated by means of explicitation, lexical additions, adaptations, compensations etc.

If the semantic differences are prominent, the assessment on the level of the broad context is necessary as to whether the introduction of a new term is appropriate, considering the target unit frequency of use, its novelty and the grade of compatibility with the target conceptual system.

An interesting case of evaluating the grade of semantic correspondence between the suggested equivalents on the level of historical and broad context is the analysis of the possible equivalents for the Russian terms *фоновые знания* (background knowledge), and *фоновая информация* (background information) in Romanian. The former has been transferred into translation studies from linguistics and is defined by O.S. Ahmanova as the fundamental of verbal communication, the knowledge of realia shared by the speaker and the listener (as cited in Vereščiagin, Kostomarov, [1973]2005: 131). The latter has been suggested by V.S. Vinogradov ([1978]2001: 36) specifically for the study of lexical problems in translation, and stands for “social and cultural information which is characteristic only for the given nation or nationality, is assimilated by the majority of its representatives and

reflected in its language”¹ (our translation). This term is narrower, and, which is most important, refers to units which are expressed verbally, and, therefore, can be examined, learned and compared.

Studying corpora in the Romanian language we encounter the notions *bagaj cognitiv* (world knowledge) (Lungu-Badea, 2012: 27) and *complemente cognitive* (background knowledge) (ibidem: 42). These are “the complex of acquired knowledge and experience which represents permanent culture of a person”² (ibidem: 27) (our translation) and “extra linguistic knowledge used by the translator while searching for an equivalent”³ (ibidem: 42) (our translation) respectively. These notions are interrelated as well, but their relation is different: the former represents the totality of knowledge and experience, while the latter stands for the knowledge which is applied at a particular moment.

There is a certain semantic parallel in the terms *bagaj cognitiv* (world knowledge) and *фоновые знания* (background knowledge), as both of them refer to the acquired complex of information and experience. However, the Romanian term seems to be semantically broader, as it also includes personal, individual knowledge, which is logically excluded in the semantic area of the Russian term, because such knowledge cannot be common. Their use as equivalents, nonetheless, seems to be appropriate in the context of realia, which implies the knowledge of the source culture, lifestyle and history common for its representatives, reducing to minimum the role of personal, individual knowledge.

As for the term *фоновая информация* (background information), a literal translation seems appropriate – *informații de fond*, in order to ensure the transfer of its specific semantic aspects, as well as the particular application in the theory of translation.

The application of any translation procedures (semantic adaptation, introduction of a new term, explicitation etc.) interferes with the status of the target unit. The term’s status determines its recognisability and acceptance, thus, rendering any explicitation of its meaning unnecessary. If the source word is not generally accepted as a term in the target conceptual system, the target word or word combination might receive the status of a term only gradually, by means of constant, more or less univocal usage (as referring to the same concept, property or relation in the same subject field). A similar process takes place if an existing term needs to be replaced due to the general changes in the conceptual system in question, as it happened with the Russian term *эквивалент* (constant equivalent), suggested by Y.I. Retsker (1950: 158) in his first classification of regular

¹ “Социокультурные сведения характерные лишь для определенной нации или национальности, освоенные массой их представителей и отраженные в языке данной национальности”.

² “Ansamblu de cunoștințe și de experiențe dobândite care preprezintă cultura permanentă a unei persoane”.

³ “Cunoștințe extralingvistice mobilizate de traducător în momentul căutării unei echivalențe”.

equivalents. This term, however, was gradually amplified and is now used as a synonym of *соответствие* (equivalent) (Fedorov, [1953]2002: 137-138). In this respect, V.S. Vinogradov (1978: 33) suggested the term *константное соответствие* – a partial loan of the term “constant equivalent”. This variant was accepted by some (Fedorov, [1953]2002: 138), but not all researchers in the field. However, it marked the need for a new terminological expression of an existing notion, and finally the terms *постоянное соответствие* (literal translation of constant equivalent) and *единичное соответствие* (singular equivalent) have been assimilated in translation studies (Rarenko *et al*, 2010: 39).

Mention should be made here of the importance of acknowledging the possibility of a limited status of a term, referring to a unit which is used as a term in a given work, provided it presents a well-defined, consistent conceptual structure in which the term in question stands at the core, for example, use of the term *константное соответствие* (constant equivalent) by V.S. Vinogradov (2001: 33), as opposed to the *оказиональное соответствие* (occasional equivalent).

3.1. Case study: context-related notions in Russian and Romanian theory of translation

3.1.1. Romanian context-related notions

Turning to the definition of context in Romanian linguistics and theory of translation, we can see that this notion is not always interpreted univocally. Thus, a more recent study states that “context is the linguistic surrounding which specifies the meaning of a given lexical unit”¹ (Lungu-Badea, [2003]2012: 45), (our translation) while according to another source: “linguistic context is a part of an utterance [...] which follows and/or precedes the analysed linguistic unit and determines its presence, form or function”² (Bidu-Vrânceanu *et al*, 2005: 138) (our translation). The use of the notions “language unit” in the latter and “lexical unit” in the former suggests an evident difference in the spectrum of contextually defined and defining elements. At the same time a great difference lies in the consideration of context as defining the form of the element, presence and function on the one hand, and its meaning on the other.

Regarding the Romanian context-related conceptual system, we should mention D. Levițchi (1975: 24-27) and his study of the linguistic aspects of context, suggesting the further differentiation: minimum and broad context. The former is construed by all the minimal grammar units which provide the information about quantity, time, characteristics of a word etc., while the latter

¹ “Contextul este “anturajul” lingvistic, care precizează semnificația unei unități lexicale”.

² “Contextul lingvistic este parte a unui enunț <...> care precedează și/sau urmează unitatea lingvistică supusă analizei și care îi condiționează prezența, forma sau funcția”.

represents the closest lexical surrounding of a given word (a phrase). Although the author doesn't bring up the extra linguistic (situational) aspects of context, the classification is valuable due the possibilities of its practical application and the accent of the defining role of grammar units of the context.

Making a distinction between linguistic and non-linguistic context, E. Coșeriu (as cited in Bidu-Vrânceanu *et al*, 2005: 139) also marks out the idiomatic context – the language as a background of the utterance. The author provides four types of verbal context (immediate or mediate, positive or negative) and a wide range of types of the non-verbal context (such as physical, empirical, natural, practical, historical, cultural etc.). The author also makes a distinction between context and situation (Coșeriu, 1999: 124)

Modern taxonomy could be represented by the two more recent classifications summarised by G. Lungu-Badea (2004) and A. Bidu-Vrânceanu *et al* (2005). Thus, the former discusses three main types, namely linguistic, extra linguistic and cognitive context. According to G. Lungu-Badea (2004: 91-96), the linguistic context refers to the linguistic signs surrounding the analysed word; the extra linguistic one represents “the complex of events, codes, social relations etc. which are necessary to understand a given utterance” (ibidem: 92¹) (our translation), while the cognitive context represents all the information that the translator gathers while reading a text or listening to a speech, and which is crucial to understand it. Eventually, the author identifies the extra linguistic context with the term “situation” and “discourse situation” (*situație/situație de discurs* (ibidem: 91; 93)), and the linguistic context with the general term “context” (ibidem: 94).

The second cited edition (Bidu-Vrânceanu *et al*, 2005: 138-139) suggests a slightly different vision of context. Aside from a quite common differentiation between linguistic and extra linguistic context, the authors mention diagnostic context (referring to the context that permits the use of only one particular unit), and stylistic context – “position factor in defining a stylistic event: accidental model for appearance of an unpredicted element” (ibidem: 139²), which forms two subgroups: micro context and macro context – “the opposition *stylistic context/stylistic event* constitutes *micro context*; its application on a larger piece of text, by adding features which stress the initial direction, may form *macro context*” (ibidem: 139³) (our translation).

Although the given review of Romanian classifications and definitions of context is by no mean exhaustive, it is quite representative and gives us a rather

¹ “Ansamblul evenimentelor, codurilor, raporturilor sociale etc. necesare pentru înțelegerea unui enunț”.

² “Factor pozițional în definierea faptului de stil: model accidentat de apariția unui element nepredictibil”.

³ “Opoziția *context stilistic/fapt de stil* constituie *microcontextul*; amplificarea acestuia pe o porțiune mai largă din text, prin adăosul de trăsături care accentuează direcția inițială poate alcătui *macrocontextul*”.

clear image of the Romanian context-related conceptual system of reference. Its specifics would become even clearer if we compare it to the Russian structure of context-related notions.

3.1.2. Russian context-related terms

One of the most widely acknowledged definitions of context in Russian literature states that “context is an accepted term for the linguistic surroundings in which the given language unit is used” (Barhudarov, 1975: 169¹) (our translation). If we try to represent schematically the Russian context-related conceptual system, we would observe a much higher grade of coherence and consistency among various authors. The further taxonomy is widely accepted and used, admitting only slightest variations:

- *Лингвистический контекст* - linguistic context (Barhudarov, 1975: 169; Komissarov, 1990: 142; Rarenko *et al*, 2010: 71)
 - *Узкий контекст* - narrow context (Fedorov, 2002: 150; Barhudarov, 1975: 169) / *Микроконтекст* - micro context (Komissarov, 1990: 142; Rarenko *et al*, 2010: 71; Alekseeva, 2004: 157)
 - ✓ *Синтаксический контекст* - syntactic context (Barhudarov, 1975: 169; Komissarov, 1990: 142; Rarenko *et al*, 2010: 70)
 - ✓ *Лексический контекст* - lexical context (Barhudarov, 1975: 169; Komissarov, 1990: 142; Rarenko *et al*, 2010: 71)
 - *Широкий контекст* - broad context (Fedorov, 2002: 151; Barhudarov, 1975: 169) / *Макроконтекст* - macro context (Komissarov, 1990: 142)
- *Экстралингвистический/ситуативный контекст* - extralinguistic/situational context (Komissarov, 1990: 143, Rarenko *et al*, 2010: 182, Alekseeva, 2004: 135).

The classification above indicates a rather common distinction between verbal and non-verbal aspects of context. The terminology, however, is particular in a way, as a number of researchers suggest that the term *контекст* (context) is used to refer exclusively to linguistic aspects, while the extralinguistic factors are represented by the term *ситуация* (situation) (Barhudarov, 1975: 172).

The linguistic context is traditionally divided in Russia into narrow and broad (micro and macro context), among which the former refers to the closest surrounding of the language unit (utmost a sentence), while the latter denominates a more extended piece of writing (up to the whole text in question). In the limits of the narrow context, the lexical and grammatical contexts are distinguished,

¹ “Под контекстом принято понимать языковое окружение, в котором употребляется та или иная лингвистическая единица”.

standing for a “complex of lexical units, words and collocations, which surround the analysed unit” (Komissarov, 1990: 142-143¹) (our translation) and “the syntactic structure in which the analysed word, collocation or subclause is used” (Komissarov, 1990: 143²) (our translation) correspondingly. Extending the notion of narrow context, Alekseeva (2004: 157) suggests that microcontext determines the co-occurrence of the language units (on the grammatic level as well), thus, limiting range of possible equivalents to the constant ones.

3.1.3. Comparative analysis and translation

The comparison of the two presented context-related systems raises certain conceptual and, consequently, terminological differences. The following graphical representation sums up the problems likely to occur in Russian-Romanian terminological transfer:

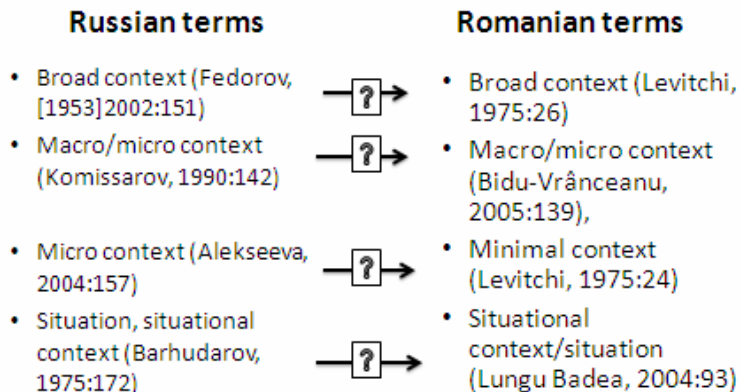


Fig. 1: Context-related notions: conceptual differences and use.

Some of these are of crucial importance. Thus, the notions of narrow and broad context (*широкий контекст/узкий контекст*) are fundamental in the Russian tradition and should be transferred most accurately. However, the equally denominated notions which already exist in the Romanian conceptual systems, present a different semantic content. In that connection, it is suggested that the equivalent Romanian terms are formed through explicitation – narrow verbal context/broad verbal context (*context verbal lărgit/context verbal restrâns*). On the

¹ “Совокупность лексических единиц, слов и устойчивых словосочетаний, в окружении которых используется данная единица”.

² “Синтаксическая конструкция, в которой употребляется данное слово, словосочетание или придаточное предложение”.

other hand, the literal translation seems to be appropriate for the notions *микрoкoнтекст* (micro context) and *макрoкoнтекст* (macro context) - ro. *microcontext* and *macrocontext*, provided these are introduced as equivalents of the broad and narrow context, with the necessary specifications. The same procedure is suggested for the notions of lexical and syntactic context (*лексический контекст/синтаксический контекст*), as there seems to be no possible false equivalents for these terms in the Romanian context of reference.

Although we might find something in common between the notions of micro context, suggested by Alekseeva (2004: 157) and minimum context developed by Levițchi (1975: 24), as they both imply grammar units, these are not identical, and the two terms could be used synonyms. The literal translation is suggested for the notion of micro context, suggested by Alekseeva, with a possible explicitation – micro context (co-occurrence), as used by the author herself (2004: 157) in order to clarify the suggested meaning.

As there seems to be a clear history of using the terms “situation” or “situational” as referring to non-verbal aspects of communication in Romanian linguistics and theory of translation (Coșeriu, 1999: 124; Lungu-Badea, 2004: 91; 93), the formal equivalents are acceptable for all the Russian terms referring to non-verbal context (*экстралингвистический контекст – context extralingvistic; ситуативный контекст – context situațional; ситуация – situație; речевая ситуация – situație comunicatională*).

IV. CONCLUSIONS

As we tried to illustrate above, terms do not exist independently and, therefore, cannot be assessed separately. Their definition and status are only valid in a particular conceptual system and context of reference. This is why the evaluation of a term's relation to the target conceptual structure is crucial.

The lack of consistency in the terminological body of the theory of translations constantly challenges the translators themselves. However, there is one certain advantage to the flexibility of the translation terminology. The more rigid a structure is, the less likely it is to facilitate an introduction of new terms or modify the existing ones. From this point of view the possibilities of discussion and reevaluation of existing terminology of the theory of translation are quite wide.

On the other hand, the unlimited terminological variation might lead to depreciation of the discipline itself, as a well-defined terminological body is one of the essential characteristics of an established scientific discipline. For that reason, the introduction of new conceptual and terminological units must be carried out with a particular regard for the existing material of the target conceptual system and the existing relations between the source and target structures, assuring the

integration of the new units into the actual context instead of creating fragmented local subsystems.

Bibliography

- Alekseeva, I.S. (2004) *Vvedeniye v perevod*, Moskva, Akademia.
- Bidu-Vrânceanu, A. et al (2005) *Dicționar de științe ale limbii*, București, Nemira.
- Barhudarov, L.S. (1975) *Jazyk i perevod*, Moskva, Meždunarodnyje otnošenija.
- Catford, J.C. (1965) *A linguistic theory of translation*, Oxford, Oxford University Press.
- Coseriu, E. (1999) *Introducere în lingvistică*, trad. de E. Ardeleanu și E. Bojoga, Cluj-Napoca, Echinox.
- Fedorov, A.V. ([1953]2002) *Osnovy obščej teorii perevodovedeniya (Lingvističeskiye problemy)* Moskva, Filologija TRI.
- Komissarov, V.N. (1990) *Teorija perevoda. Lingvističeskiye aspekty*. Moskva, Vysšaja Škola.
- Levițchi, L.D. (1975) *Îndrumar pentru traducători din limba engleză în limba română*, București, Editura științifică și enciclopedică.
- Lungu-Badea, G. (2004) *Teoria cultuuremelor, teoria traducerii*, Timișoara, Editura Universității de Vest.
- Lungu-Badea, G. (2005) *Tendențe în cercetarea traductologică*, Timișoara, Editura Universității de Vest.
- Lungu-Badea, G. ([2003]2012) *Mic dicționar de termeni utilizați în teoria, practica și didactica traducerii*, Timișoara, Editura Universității de Vest.
- Minjar-Beloručeva, R.K. (1999) *Kak stati perevodčikom*, Moskva, Gotika.
- Rarenko, M.B. et al (2010) *Osnovnyje poniatija perevodovedeniya*, Moskva, INION RAN.
- Sager, J.C. (1990) *A practical course in terminology processing*, Amsterdam, John Benjamins Publishing.
- Vereščiaĭin E.M., Kostomarov, V.G. ([1973]2005) *Jazyk i kultura*, Moskva, Indrik.
- Vinogradov, V.S. (2001) *Vvedeniye v perevodovedeniye (obščije i leksičeskiye voprosy)*, Moskva, Izdatelstvo instituta obščego srednego obrazovanija RAO.
- House, J. (2006) "Text and Context in Translation" in *Journal of Pragmatics* 38 (3), 338-358.
- Jakobson, R. (1959) "On linguistic aspects of translation" in *The Translation Studies Reader* (2000), London, New York, Routledge, pp.113-118.
- Marco, J. (2009). "The terminology of translation. Epistemological, conceptual and intercultural problems and their social consequences" In Y. Gambier, L.V. Doorslaer (Eds.) *The metalanguage of translation*, Amsterdam, John Benjamins Publishing, pp. 65-79.
- Retsker, Y.I. (1950) "O zakonomernyh sootvetstvijah pri perevoda na rodnoj jazyk" in K.A. Ganšin, I.V. Karpov (Eds.) *Voprosy teorii i metodiki učebnogo perevoda*, Moskva, Izdatelstvo Akademii pedagogičeskih nauk PSFSR, pp. 156-183.
- Sager, J.C. (2001) "Terminology. Applications" in M. Baker (Ed.) *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London, Routledge, pp. 251-255.
- Shiryayeva, V., Lungu-Badea, G. (2013) "The Role of Context in Defining Romanian Equivalents for Russian Terms in the Theory of Translation" in *Procedia – Social and Behavioral Sciences* 92, pp.874-879.

Valentina SHIRYAEVA is a PhD student in the West University of Timișoara. Her sphere of interests includes the theory and practice of translation, particularly the comparative analysis of the modern trends in translation studies in Russia, Romania and Western Europe.

Section 2 : Communication interculturelle

Langues et cultures dominantes dans les échanges internationaux, défis et enjeux

Nicole Chartier

Université Paris Diderot

Abstract: Diplomatic and trade negotiations involve the adjustment of complex parameters and above all basic awareness that understanding is in fact “a variant of misunderstanding” (A. Culioli). This misunderstanding stems from the structure of language, which can tell us about customs, but only in missing the point, as different languages refer to different “worlds”. The article explores this divergence of references by sketching a history of globalisation.

Keywords: globalization, dominant language, misunderstanding.

I. INTRODUCTION

En matière d'échanges internationaux, « certaines cultures et certaines langues ont acquis une position dominante. Ces positions dominantes, qu'elles soient conjoncturelles ou structurelles, entraînent des questionnements, des tensions, voire des remises en question dans les échanges internationaux ».

Dans cette relation à l'autre, énonciateur et « récepteur » (ou co-énonciateur) ne sont pas sur la même longueur d'ondes et ne partagent pas nécessairement les mêmes valeurs, et ceci d'autant plus que leurs cultures sont différentes. Cette confrontation des cultures peut se traduire de différentes manières : par simple contact, ou par conquête et domination de l'une sur l'autre ; dans ce dernier cas, cela va entraîner l'utilisation de la langue du « dominateur » par tous et /ou l'intégration des valeurs de la culture dominante dans la culture dominée.

Car, s'il y a des cultures dominantes, cela signifie qu'il y a des cultures dominées. Dans ce cas, comment chaque représentant de chaque culture va-t-il devoir tenir compte de l'autre, et comment l'interculturel va-t-il entrer en jeu ? Pour qu'il puisse y avoir négociation, il faut que les locuteurs puissent échanger et communiquer, chacun entrant dans la culture de l'autre. Souvenez-vous de la parabole de l'Esprit Saint dans la Bible où les apôtres se mettent à parler en langues jusqu'alors inconnues d'eux pour convertir la foule des gens devant eux à la nouvelle religion :

Le jour de la Pentecôte, ils étaient tous ensemble dans le même lieu. Tout à coup il vint du ciel un bruit comme celui d'un vent impétueux [...] Des langues, semblables à des langues de feu, leur apparurent, [...] et se

posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer [...] Au bruit qui eut lieu, la multitude accourut, et elle fut confondue parce que chacun les entendait parler dans sa propre langue. Ils étaient tous dans l'étonnement et la surprise [...] Comment les entendons-nous dans notre propre langue à chacun, dans notre langue maternelle ? Comment les entendons-nous parler dans nos langues des merveilles de Dieu ? [...] en ce jour-là le nombre des disciples s'augmenta d'environ trois mille âmes. (« Les Actes des Apôtres », 2)

Ce miracle reste unique et les négociations commerciales ou diplomatiques suivent d'autres voies. L'uniformisation actuelle de la culture (dite « occidentale ») du fait de la mondialisation peut laisser penser que l'interculturel est devenu la norme ; pourtant les cultures locales résistent encore. Ainsi McDonald's a-t-il été contraint de proposer de la viande française, de la salade et des fruits dans ses établissements français, pour lutter contre l'accusation de fauteur de « malbouffe » portée par ses détracteurs français, après le démontage de l'un de ses établissements par José Bové en 1999. En Italie, ils proposent des pizzas, des spaghettis et autres sortes de pâtes, en Inde des plats végétariens, au Maroc des menus spéciaux lors du Ramadan. De plus la mode du « fast food » a donné naissance, par réaction, au mouvement « slow food » qui privilégie les produits locaux et la cuisine traditionnelle régionale faite à la maison avec des produits frais non industrialisés. Par ailleurs, *The Economist* a créé un indice mondial des prix du hamburger pour déterminer et comparer les niveaux de vie des pays dans lesquels cette entreprise est implantée. Mouvement de va-et-vient, *tensions* ainsi résolues entre les cultures.

Le terme *mondialisation* est utilisé pour parler des échanges commerciaux qui ont lieu entre les différentes nations qui composent notre planète, mais ces échanges se passent-ils de la même façon selon qu'ils ont lieu/ qu'ils s'effectuent entre des pays européens (*avec la même monnaie ? avec une monnaie différente ?*), entre des pays non européens, africains ? orientaux ou asiatiques ? Avec le même type de religion, ou avec des religions différentes qui impliquent des rapports à l'argent, au temps, aux relations entre individus différents ?

Cependant la mondialisation telle que nous la vivons aujourd'hui s'est développée depuis la chute du mur de Berlin en 1989 et la fin de l'Union Soviétique ; on est alors passé d'un monde bipolaire à un monde beaucoup plus fragmenté et ouvert. La mondialisation s'est accentuée encore avec le développement industriel de la Chine qui est devenu « l'atelier du monde ». La puissance des États-Unis s'en trouve mise en cause, mais elle résiste. La puissance militaire et sa monnaie leur permettent encore de garder cette place, mais ils essaient de développer au maximum leur pouvoir d'influence « soft power » non militaire par des échanges commerciaux et culturels. Le cinéma ou les séries télévisuelles, qui diffusent largement le mode de vie américain, sont un de leurs atouts les plus reconnus pour « gagner les cœurs et les esprits » des

peuples. Mais avant de parler un peu longuement de la mondialisation actuelle, j'aimerais m'attarder sur ce que j'appelle la première mondialisation.

II. LA « PREMIÈRE MONDIALISATION ¹»

Celle-ci se situe entre le 16^e et le 17^e siècle. Les mécanismes qui ont abouti à la colonisation puis aux formes actuelles de commerce international se sont établis à ce moment là.

Les Portugais furent les premiers Européens, sous la conduite de Vasco de Gama, à s'installer en Inde d'abord, à Calicut en 1498, puis à Gao, et à ouvrir un comptoir à Cochin en 1501 ; Albuquerque enleva Malacca au sultan musulman local, et les Portugais poursuivirent leur prospection asiatique à Timor, Macao et ce qui est devenu Djakarta. Ils se mirent alors à commercer avec les marchands locaux, mais aussi avec les Chinois. Le commerce local entre Indiens, Indonésiens (Javanais et autres habitants des différentes îles indonésiennes), Chinois était alors très développé. Les Portugais rapportaient des épices, du thé et du café et autres objets vers l'Europe – porcelaine chinoise, tissus dont la soie. Une fois installés dans ces pays ils essayèrent aussi de convertir les populations locales au catholicisme ; Goa devint un siège archiépiscopal. Leur intégration parmi les populations locales ne fut pas facile. Au début ils sont décrits

comme dénués de tout savoir vivre... Ils ne connaissent pas les justes usages. Dans un premier temps les habitants de Malacca se pressaient pour les toucher ; certains tournaient autour de leur barbe, d'autres tâtaient leur tête, d'autres leur retiraient leur chapeau [...] Le sentiment d'étrangeté se dissipe toutefois bien vite pour céder la place à l'intégration des nouveaux venus dans les routines protocolaires [...] S'entrouvre alors la possibilité de l'impair que le capitaine portugais ne manque pas de commettre à la première occasion. Faisant entorse aux stricts rituels de déférence localement en vigueur, qui veulent que nul ne s'approche du raja hormis ses pairs [...] il enroule en effet lui-même autour du cou du sultan la chaîne d'or qu'il lui a offerte. Dans des univers de cour où le prestige et la puissance se signifiaient par l'octroi et l'usage de mille et un privilèges d'étiquette, et où toute interaction entre hauts dignitaires obéissait à des protocoles incessamment rappelés dans leurs moindres détails, un comportement inapproprié était une marque certaine, non seulement d'inculture, mais aussi d'animosité politique. (Bertrand, 2011 : 183-4)

Cependant les Portugais apprirent à faire du commerce avec ces populations en respectant leurs coutumes et habitudes ; les Hollandais, cinquante ans plus tard, quand ils arrivèrent en Indonésie se firent aider par des Portugais, parce qu'ils avaient

¹ Certains historiens datent la première mondialisation des conquêtes de l'Empire romain, d'autres la lient plutôt à la révolution industrielle du 19^e siècle.

vite compris qu'ils n'avaient pas les clés pour réussir à faire du négoce avec ces populations.

Quelles règles du jeu furent alors mises en place ?

Tout d'abord l'accès aux souverains et princes locaux, avec des cadeaux appropriés pour obtenir d'eux le droit de commercer avec les marchands et le droit de s'installer localement et d'avoir des comptoirs. Les Hollandais firent un impair lors de leur première visite, ils envoyèrent un personnage de second rang auprès du souverain, de plus avec des cadeaux que le souverain considéra comme indignes. En effet, ils lui offrirent du drap hollandais et de la faïence, alors que le souverain possédait de très belles soieries, de la porcelaine chinoise et des pierres précieuses.

Comme ils achetaient du poivre, du café, du thé, il fallait trouver des mesures communes de poids, apprendre à utiliser les dispositifs locaux de pesée, s'assurer que ce qu'on leur « facturait » correspondait à ce qui se trouvait dans la livraison, vérifier par exemple que les marchands n'avaient pas ajouté de pierres au milieu des sacs. Les Hollandais soupçonnaient les marchands locaux de tricher sur les pesées.

Par ailleurs, les manières des marins une fois à terre choquaient beaucoup les Javanais qui étaient musulmans.

Les marins et marchands de la VOC (Compagnie des Indes Occidentales qui a acquis le monopole du commerce hollandais dans l'océan Indien et le Pacifique) s'adonnaient au jeu, à l'alcool, et d'occasion à l'adultère - toutes choses sévèrement condamnées dans des sociétés obéissant à une stricte morale islamique. Par le jeu d'un *inévitabile heurt des habitudes*, il n'est pas jusqu'à leur gestuelle ordinaire qui n'ait choqué jusqu'au dégoût les Javanais – pour qui le fait d'uriner debout ou de manger avec les deux mains étaient des marques distinctives d'incivilité et même d'animalité. (Bertrand, 2011 : 377)

D'autre part, quand ils débarquèrent pour la première fois, ils ne parlaient aucune des langues locales, ni javanais, ni malais ; ils durent donc demander à des Portugais installés bien avant eux de leur servir d'intermédiaires : il fallait un Portugais qui parlât néerlandais, portugais, arabe, malais... Des marins portugais installés localement acceptèrent de les aider. En 1603, parut à Amsterdam le premier lexique hollandais/malais *Spraeck ende woord-boeck, ende Maleysche ende Madagaskariche talen, met vel Arabische ende Turcsche woorden* de Frederick de Houtman. Cet ouvrage fut le premier dictionnaire de malais disponible en Europe et servit aux Portugais, aux Anglais et autres Européens. De plus il était accompagné de notes de grammaire et de notations utiles de civilisation, ainsi que de cartes de navigation réalisées par un cartographe Keyser en 1596, ce qui explique le succès de ce dictionnaire, qui se révéla fort utile.

Plus tard, en 1627, les marchands installés à Batavia produisirent les premières traductions en langue malaise de l'Évangile, car les églises chrétiennes envoyaient des

missionnaires avec les navires marchands. Les Portugais essayaient de convertir les populations au catholicisme, les Hollandais au protestantisme. À l'époque *commerce et religion* marchaient plus ou moins de concert.

À leur arrivée les marchands hollandais évitèrent de se mêler de la politique locale ; les souverains locaux les méprisaient d'ailleurs profondément et ne l'auraient pas toléré. Mais lors des disputes entre souverains ennemis, ceux-ci cherchèrent l'appui de ces marchands installés chez eux et qui possédaient des comptoirs où ils étaient armés. Les Hollandais, comme les Portugais durent se mêler à certaines « disputes » et aider avec leurs armes les souverains dont ils occupaient un bout de territoire, ce qui les amena à s'implanter encore plus et à faire des conquêtes, qu'ils transformèrent plus tard en colonies. Mais nous ne parlerons pas de ces épisodes beaucoup plus tardifs qui, par ailleurs, nous éloigneraient des « simples » échanges commerciaux entre les peuples.

III. LA MONDIALISATION AUJOURD'HUI

3.1. Les relations commerciales

La mondialisation telle que nous la vivons actuellement s'est développée depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, la décolonisation, entre 1947 et 1970, la fin de l'empire soviétique en 1989 et de sa confrontation avec l'empire américain.

Les États-Unis sont devenus une grande puissance après la première guerre mondiale, puis ont définitivement assis leur pouvoir sur le monde après la seconde guerre mondiale et ont renforcé ce pouvoir avec l'instauration du plan Marshall en 1947, ce qui a permis à l'Europe de se reconstruire et de commercer avec eux ! Dans le contrat qui liait les pays européens à l'acceptation du plan Marshall figurait, entre autres clauses, le fait que les pays européens acceptaient l'ouverture de leurs marchés au cinéma américain. Situation qui a fini par mener à la disparition du cinéma des grands pays, comme l'Italie par exemple.¹

L'on dit d'ailleurs que les Américains ont plus gagné les cœurs et les esprits des Vietnamiens grâce au Coca Cola et à McDonald's (plutôt qu'à la guerre qu'ils y ont perdue) !²

¹ À propos de cinéma, « l'interculture » ne semble pas appropriée, ainsi les Américains achètent-ils régulièrement les scénarios originaux de films qui ont réussi dans leur pays d'origine pour les refaire chez eux pour leur public, considérant que leur public ne peut pas apprécier les films étrangers en tant que tels (voir *Trois hommes et un couffin*). De même les Italiens ont refait *Bienvenue chez les Ch'tis*, en opposant des personnages du Nord et du Sud de l'Italie. Ce nouveau film eut d'ailleurs beaucoup de succès en Italie. Films adaptés qui peuvent d'ailleurs être vus dans les pays qui ont eu l'idée originale et y avoir plus ou moins de succès.

² Si l'impérialisme des Européens, puis des États Uniens, fut et demeure une réalité fonctionnant à leur profit, il a laissé des traces durables dans les pays soumis à leur domination. Sûrs d'eux et fiers de leur développement matériel, les pays occidentaux ont diffusé leur savoir et leurs techniques, sous diverses formes, dans toutes les parties du monde qu'ils prétendaient « civiliser ». Ils imposèrent de

Le concept de « soft power » parfois traduit par « pouvoir d'influence » s'est développé et s'oppose aux faits de guerre. Comment gagner des marchés et imposer un mode de vie sans faire la guerre ? Réponse : le « soft power » ou pouvoir d'influence.

Quelques exemples de ces démarches commerciales :

La marque de meubles suédoise Ikea a décidé de s'implanter en Arabie Saoudite. Pour se faire connaître, elle a affiché une publicité de meubles de salle de bains dans laquelle on montrait une famille traditionnelle occidentale, Papa, Maman, un garçon et une fille ; la même publicité que celle proposée dans les pays européens. Elle a dû vite abandonner cette publicité à la suite du tollé qui s'ensuivit et a présenté alors une nouvelle affiche où n'apparaissaient plus que les membres mâles de la famille, ce qui à nouveau, par rebondissement, fit un tollé dans les pays européens, gros consommateurs de meubles de cette marque. Son initiative a été alors considérée comme « machiste » par les médias occidentaux qui rendirent compte de ce double incident, ce qui donna lieu à de nombreux détournements sur le net pour ridiculiser la marque : « Des rangées de bibliothèque s'étalent sur le podium d'un défilé de mode, remplaçant les mannequins ; la Statue de la liberté est troquée contre un divan [...] un internaute va même plus loin, sur son montage photo, des spermatozoïdes fécondent un abat-jour plutôt qu'un ovule » (Bertheau, 2012).

Les grandes agences de publicité, qui ont des réseaux internationaux, semblent avoir compris qu'on ne pouvait pas transposer le même type de publicité d'un pays à l'autre, qu'il fallait tenir compte des sensibilités et coutumes des consommateurs auxquels on s'adresse et ont, assez systématiquement, ouvert des bureaux spécialisés dans les aires non occidentales. Un publicitaire du groupe français Havas disait, par ailleurs, « Nous devons être Allemands en Allemagne, Chinois en Chine, etc... si nous voulons pouvoir communiquer et vendre les marques françaises ».

Une autre source de conflit parmi d'autres : la tenue vestimentaire des visiteurs ou visiteuses/ touristes d'un pays qui se veut touristique et essaie de les attirer.

Ainsi quelques femmes des Émirats Arabes Unis (EAU) ont-elles envoyé des messages pour que les femmes touristes dans les centres commerciaux de Dubaï s'habillent de manière « plus décente », en respectant les codes locaux des vêtements féminins qui couvrent le corps féminin. Certaines femmes touristes leur ont répondu que si le pays voulait attirer des touristes, il fallait accepter la culture touristique qui l'accompagne. Pas de compromis donc de la part des touristes (occidentales?) qui n'acceptent pas de se plier à ce qui leur apparaît comme des demandes insupportables. Cependant, la ville de Barcelone qui décida d'interdire à ses visiteurs le port du maillot de bain dans la rue fut entendue. Rapport de forces différent, on le voit bien ; le compromis n'est pas toujours facile à obtenir et même parfois impossible.

façon durable leurs langues, leurs religions et tout particulièrement leur système économique et le mode de vie qui l'accompagne (Phan, 2012).

L'intrigue d'un roman policier de S. Dars qui se passe en Mongolie s'appuie sur ces différends de culture et ces incompréhensions. Il met en scène deux touristes américains venus en Mongolie pour une partie de chasse et leurs guides mongols.

[...] les Mongols étaient en train de prendre leurs clients en grippe : faussement bonnards, sûrs du pouvoir que leur donnait leur fric, ces types ne savaient décidément pas se conduire [...] ignorants de la politesse la plus élémentaire, autant que des codes et des rituels de la chasse traditionnelle. A-t-on idée de porter son vêtement sur l'épaule ? De montrer du doigt ? De postillonner sans s'excuser ? De prendre ou de donner de la main gauche ? D'exposer ses semelles ? De fouler le seuil d'une yourte au lieu de l'enjamber ? De boire sans penser à en offrir ? Les Mongols interprétaient chaque mot, chaque geste de travers et s'en offusquaient. (2009 : 56)

Ces comportements étaient rendus encore plus inacceptables du fait que ces touristes américains n'avaient aucune connaissance de la langue et ne pouvaient s'expliquer avec leurs guides et réciproquement. Ils étaient obligés de passer par les services d'un interprète, ce qui compliquait les rapports entre les uns et les autres et créait encore plus de malentendus, bien que celui-ci évitât de traduire les grossièretés et méchancetés exprimées par les Américains, ce dont les guides se doutaient... Ils ne possédaient pas la maîtrise de l'anglais mais voyaient bien que leurs clients les méprisaient.

3.2. La connaissance des langues

Souvenez-vous des apôtres, la connaissance des langues étrangères s'est avérée « un argument de vente » pour la conversion à une religion inconnue.

Cependant seul un miracle fait que ces personnages parlent cette nouvelle langue comme leur langue maternelle, ce qui est rarement le cas des personnes qui pratiquent le commerce et l'art de la négociation ; au mieux ils comprennent ce qu'on leur dit et peuvent s'exprimer et répondre dans cette langue plus ou moins bien, au pire ils doivent passer par le truchement d'un(e) interprète qui fera plus ou moins bien son travail. Doit-il tout traduire ou éviter à son client de faire des impairs interculturels et vexer ses interlocuteurs ?

Comment doit-il rendre compte des formules de politesse qui ne disent rien sur la négociation en cours mais laissent à penser que les partenaires ont abouti à un accord, alors qu'on en est encore loin ! Il semblerait que lorsqu'un négociant chinois dit « oui » à son interlocuteur, cela veut dire tout simplement « oui, je t'ai bien entendu ...mais maintenant je vais réfléchir et étudier ce contrat » et non « oui, je signe ce contrat tout à l'heure ! ». C'est un début de négociation et non une fin.

En effet il ne suffit pas de parler une langue pour comprendre ce qu'il y a derrière les mots, il faut faire la différence entre ce qui est dit et le signifié, entre les mots et ce qu'il y a derrière les mots et leurs représentations.

Prenons quelques exemples tirés de la langue anglaise, mais on pourrait trouver des exemples comparables en prenant n'importe quelle autre paire de langues. Les Anglais pratiquent souvent l'euphémisme; il vaut mieux en être conscient quand on a affaire à eux, ceci à partir d'un point de vue français.

What the British say : 1) I hear what you say.

What the British mean : 1) I disagree and don't want to discuss it any further.

What other people understand : 1) He accepts my point of view.

Ces malentendus sont courants et montrent bien que le langage est piégé et qu'il faut être très prudent soit avec les marques de distance ou au contraire de trop grande amabilité des partenaires.

What the British say : 2) That is a very brave proposal...

What the British mean : 2) You are insane...

What other people understand : 2) He thinks I have courage....

Ce qui est dit contredit ce qu'il faut comprendre et si ces nuances ne sont pas maîtrisées par l'interlocuteur, il va tout droit à l'erreur d'interprétation, ce qui peut coûter cher lors d'une négociation.

Autre exemple, tiré celui-ci d'un feuilleton danois passé à la télévision, *Borgen* (série autour des « péripéties » politiques et personnelles liées à la présence au pouvoir d'une femme Première Ministre). Le ministre danois des affaires étrangères, qui possède mal les nuances de l'anglais est invité à une réception chez les Américains où on lui précise la tenue vestimentaire à adopter : « black tie ». Il se présente donc avec une cravate noire, et devient la risée de la presse d'opposition. Il ne savait pas que « black tie » correspond « à tenue de soirée obligatoire et nœud papillon noir ».

Ceci concerne évidemment des relations entre locuteurs étrangers et locuteurs de langue maternelle anglaise.

Dans un article récent du *Monde* sur les expatriés, Maëlle Gavet, expatriée aujourd'hui en Russie, après avoir beaucoup voyagé, dit :

L'ironie, typiquement française est à manier avec précaution [...]. Aux États Unis j'ai pris soin de ne pas créer de malentendus en maniant trop le second degré à la française, ou en raisonnant sur le modèle thèse-anthithèse-synthèse [...] J'ai fait appel à un coach pour travailler sur l'empathie culturelle. Dans les prochains pays où j'irai, je commencerai par me faire coacher par quelqu'un qui m'aide à décoder ce qui se passe. Plus vite on le fait, plus on est performant. Car le business dépend surtout des gens. (in Kahn, 2014)

3.3. Le Globish

Quand les locuteurs ne parlent pas de langue commune, ils peuvent et sont même parfois tentés de se « rabattre » sur le « Globish » c'est à dire, « l'anglais nouveau », celui qui sert de lingua franca à ceux qui souhaitent communiquer entre eux, mais n'ont pas de langue commune. Version simplifiée de l'anglais qui posséderait 1500 mots et représente un simple outil de communication pour faire du business, disent ceux qui l'utilisent. Certains parlent de « macdonaldisation » de l'anglais : de même que les restaurants McDonald's se sont installés dans de nombreux pays avec de la nourriture simplifiée et uniforme, le Globish a envahi les lieux de discussions commerciales principalement, mais aussi certains congrès scientifiques où les nouvelles découvertes peuvent se présenter sous forme d'équations ou en chiffres. Dès que les concepts deviennent plus complexes, les scientifiques font appel à des interprètes pour rendre compte d'une pensée raffinée ; de même, dans les discussions et négociations politiques entre pays, les dirigeants préfèrent être accompagnés d'interprètes pour être sûrs de ne pas commettre d'erreurs de compréhension et de se faire bien comprendre en retour. Les nuances de pensée ne peuvent passer que par une langue maîtrisée.

Il n'en reste pas moins que prétendre se plonger dans un texte issu d'une société et d'une culture inconnues, ce n'est pas jouir d'une liberté mais s'exposer inévitablement à mettre en jeu des représentations françaises par définition préexistantes. N'existant pas, c'est-à-dire n'étant pas représentée, la Corée du Nord ne sera lue que comme pays d'Asie-Orient : barbarie, foule, pluriel, jeunesse, copie, fourberie, danger, etc. Ça dure depuis Eschyle et ça n'est pas près de cesser. (Maurus in de Baek Nam Ryong, 2011, préface)

Les différences entre les cultures persistent et il faut essayer de les comprendre à partir de soi,

en découvrant des possibles si divers de la pensée, nous voici conduits de nous mêmes, sans forçage, à devenir compréhensifs - compréhension qui vaut mieux que tout compromis (les deux termes, on l'entend, s'opposent): nous sommes appelés à développer une intelligence polyglotte et traductrice, sachant entrer et sortir et se réfléchissant dans ses partis pris, qui sont aussi autant d'appuis. C'est-à-dire à faire passage à l'un dans l'autre, ou encore à faire accéder l'un à l'autre... Car traduire est de lui-même opératoire : rouvre de l'intérieur et fait voir du dehors, à la fois inventaire des ressources, de part et d'autre, les active et les offre. (Jullien, 2012 : 177)

3.4. Relations entre locuteurs étrangers et établissement de règles

Reprenons les démarches suivies par les Hollandais lors de leur installation sur l'île de Java.

Cadeaux et visites protocolaires aux souverains locaux : ceux-ci existent toujours. Les cadeaux entre chefs d'État lors de leurs visites protocolaires restent la norme. Souvenons-nous de l'impair commis par Barack Obama, qui, réélu président des États-Unis, rendit à David Cameron la statuette de Churchill offerte par un autre premier Ministre britannique. Scandale dans toute la presse britannique ! Ces chefs d'État se font les émissaires des patrons/ entrepreneurs de leurs pays et sont souvent accompagnés d'une petite troupe de patrons qui viennent proposer leurs produits et espèrent signer des contrats. À l'époque, les Portugais puis les Hollandais ne procédaient guère différemment.

À défaut de cadeaux, le déjeuner ou dîner offert en l'honneur de l'hôte étranger pour clore une visite ou fêter un contrat dûment signé obéit à des règles qu'il vaut mieux respecter, si l'on veut pouvoir continuer à faire des affaires ensemble (si l'on ne veut pas passer pour un rabat joie ou, pire, un malotru). Quels habits : ni trop, ni pas assez habillé (pas de jean quand tout le monde est en costume cravate) ; accepter la place assise et les voisins qu'on vous a réservés et faire la conversation avec eux ; accepter de goûter aux nourritures qu'on vous offre, mais aussi participer aux toasts (se renseigner avant sur le type de toast à porter afin de ne pas faire d'impairs !) et enfin éviter de finir en roulant sous la table ! Un minimum de respect de l'étiquette locale facilitera les rapports futurs.

Rang des visiteurs : Laurent Fabius, aujourd'hui Ministre des affaires étrangères de la France, ne fut reçu par aucun dignitaire chinois lors d'une visite en Chine alors qu'il était représentant du candidat à la présidence F. Hollande. Aujourd'hui il est reçu par les dignitaires chinois de même rang que lui.

Respect des religions et autres coutumes : lorsque le colonel Khadafi était au pouvoir en Lybie, les bateaux de croisière qui vogaient dans ses eaux devaient fermer leurs bars et interdire tout accès à l'alcool pendant le temps de la visite.

Lors d'une visite en Chine, Ségolène Royal arriva habillée de blanc, ce qui étonna ses hôtes, car le blanc est la couleur du deuil. Sans parler du port obligatoire du foulard pour les femmes dans certains pays musulmans.

Poids et Mesures : les Hollandais durent se conformer aux pesées et instruments de pesée locaux. Une uniformisation de celles-ci a eu lieu (en partie) avec l'adoption du système métrique dans le monde. Mais on peut constater que les anglophones utilisent encore les miles pour les distances, le « square foot » pour les surfaces, les onces, gallons et pintes pour les poids et liquides. Il semble qu'une des fusées de la Nasa avait explosé en vol parce que les scientifiques qui utilisent normalement le système métrique, avaient mélangé centimètres et inch, ce qui suffit alors à décaler certains équipements.

Paiement : les Hollandais échangeaient de l'or ou des objets fabriqués en Hollande contre des marchandises. Aujourd'hui des normes comptables définies par les

associations de comptables britanniques se sont imposées dans les années 1970 et régulent les paiements. Une nouvelle norme valable à partir de 2017 vient d'être mise en place.

Il aura fallu dix ans pour que l'organisme américain (FASB= Financial Accounting Standards Board) et l'organisme britannique (IASB= International Accounting Standards Board) qui représente aussi les Européens se mettent d'accord sur une définition commune. Le FASB représente les intérêts des entreprises américaines et semble peu pressé par l'harmonisation internationale, *sauf à ses conditions...* La bataille dans les cuisines comptables n'est pas terminée. (Jacquin, 2014)

Sans oublier que le troc existe toujours : avions contre blé, pétrole contre médecins, etc.

L'écart entre les cultures existe bel et bien, même si les relations entre les cultures se sont développées sous l'effet de la mondialisation. Les rencontres annuelles de Davos entre responsables politiques et financiers peuvent laisser penser que le fossé a été comblé. Illusion véhiculée par les mêmes.

Rappelons simplement que cet écart existe aussi entre des gens qui parlent la même langue : les Français, les Belges francophones, les Québécois n'ont pas les mêmes repères culturels. Lors de la réunification allemande, les Allemands de l'Ouest et ceux de l'Est avaient des cultures différentes, même s'ils parlaient tous allemand ; il semblerait que 30 ans de réunification ont commencé à atténuer ou peut-être même supprimer certaines de ces différences.

IV. CONCLUSION

Les échanges commerciaux / négociations diplomatiques, ne peuvent réussir que sous l'effet de nombreux paramètres : la méconnaissance des coutumes de l'autre constitue un obstacle délicat à surmonter car pas toujours manifeste ni flagrant ; la connaissance de sa langue peut être utile mais n'est certainement pas suffisante. La connaissance des coutumes de l'autre est difficile à acquérir, seule une grande familiarité avec l'autre peut permettre d'y parvenir ; il faut observer et décoder le monde dans lequel on est plongé pour pouvoir établir et nouer des relations. Cependant si l'un des partenaires est plus puissant que l'autre, le rapport de forces jouera en sa faveur.

On voit donc l'impossibilité d'enseigner ces coutumes, mais un accès à celles-ci peut être envisagé en même temps que l'apprentissage de la langue. Dans tous les cas, il faut rappeler que l'autre est différent de nous, rappeler que nous sommes

ethnocentrés, et qu'il faut tenir compte de ces différences dans toute relation entre partenaires d'origine et de culture différentes.

« Soyons curieux du monde, des autres et de nous mêmes ! », dit Patrick Sommier, directeur de la maison de la culture de Bobigny en Seine Saint-Denis. Sans cette curiosité, et cette reconnaissance de l'autre, l'échange ou la négociation est impossible.

Bibliographie

- Badie, B. (2012) *Nouveaux mondes. Carnets d'après Guerre froide*, Paris, CNRS Éditions-Lemonde.fr.
- Benveniste E. (1968) *Problèmes de linguistique générale*, Paris, NRF Gallimard.
- Berteau, F. (2012) « Chez Ikea, cherchez la femme », *Le Monde*, le 13 octobre.
- Bertrand R. (2011): *L'histoire à parts égales*, Paris, Seuil.
- Boutelet, C., de Changy, F., Delcas M., Caracalla, L. (2012) *Le tour du Monde de la politesse*, préface de Didier Pourquery, Paris, Denoël Le Monde.
- Chomsky, N. (1968) *Structures syntaxiques*, Paris, Seuil.
- Conrad, J. ([1899] 2003) *Heart of darkness*, Los Angeles, Green Integer.
- Dars, S. (2009) *Des myrtilles dans la yourte*, Paris, Philippe Picquier.
- Eco, U. (2004) *Mouse or Rat. Translation as Negotiation*, London, Phoenix.
- Ford, J. (2012) « Ms Behaviour » in *Financial Times*, May 12.
- Jacquin, J.B. (2014), « L'espéranto comptable cherche sa recette ». URL : <http://ecobusiness.blog.lemonde.fr/2014/05/29/lesperanto-comptable-cherche-sa-recette/>.
- Jullien F. (2010) *La philosophie inquiétée par la pensée chinoise*, Paris, NRF Gallimard.
- Kahn, A. (2014) « 'En France, jamais on ne m'aurait confié les commandes d'une société de cette taille' » (2014) in *Le Monde*, le 3 juin.
- Jullien F. (2012) *Entrer dans une pensée ou des possibles de l'esprit*, Paris, NRF Gallimard.
- La Bible* ([1910] 1930) Traduction de Louis Segond.
- Montesquieu (1721) *Les lettres persanes*. URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72279q>.
- Nam-Ryong, B. (2011) *Des amis*, Arles, Actes Sud.
- Norel, P., Testot, L. (2012) *Une histoire du monde global*, Paris, Éditions Sciences Humaines.
- Phan B. (2012) *Chronologie de la mondialisation De 1942 à nos jours*, Paris, PUF.

Nicole Chartier, Honorary Assistant Professor at Paris Diderot University, has devoted most of her university career (1973-2010) to linguistic and psycholinguistic practice and research, teaching English to multinational classes.

Les risques du langage au cours d'une consultation médicale

Richard Bertrand ETABA ONANA

Centre National d'Éducation (MINRESI, Yaoundé)

Abstract. The use of the medical language during a medical consultation can be considered as a risky activity. Although it is an appropriate language for physicians, in front of the patient, medical language can have many interpretations between the physician and the patient. This paper examines the fact that the patient has his/her own medical language in relation to his/her culture which is different from the official medical language. Understanding the patient requires the knowledge of his/her culture. The non-respect of this culture can lead to misunderstanding mainly when the physician is a migrant. Finally, the paper raises questions regarding the good intercultural communication between patients and doctors.

Keywords: medical language, physician, patient, culture, risk.

I. INTRODUCTION

De nombreuses recherches ont montré que la langue et la culture entretiennent des rapports multiples (Grandguillaume (1979), Leclerc (1992) et Leitchik). Lafontant (1995), au contraire, dissocie ces notions. Nous nous proposons dans cet article de montrer l'influence que peut avoir la culture dans une consultation médicale. Le patient a, à la différence du médecin, sa propre manière d'exprimer certaines réalités sociales à travers l'une des langues officielles¹ des consultations que sont le français et l'anglais. Nous avons à cet effet deux langages médicaux : celui du patient et celui du médecin. Le langage du patient constitue un tout solidaire avec son environnement. Pour Paul Zang Zang (2013 : 295), il faut concevoir la langue non pas comme un système fermé et autonome, mais comme un système ouvert et immergé dans un environnement avec lequel elle est en interrelation. À partir d'une enquête sociolinguistique menée auprès des médecins chinois et patients camerounais à l'Hôpital Gynéco-Obstétrique et Pédiatrique de Yaoundé (HGOPY) d'une part, et des médecins et patients camerounais à l'Hôpital

¹ L'article 1^{er} alinéa 3 de la Constitution de la République du Cameroun confère au français et à l'anglais le statut de langues officielles (disponible sur http://www1.chr.up.ac.za/chr_old/indigenous/documents/Cameroon/Legislation/La%20Constitution%20de%20la%20Republique%20du%20Cameroun.pdf). Cependant, le français, dans la pratique, est la langue la plus parlée au Cameroun. Dans notre article, nous nous intéresserons au français comme langue officielle des consultations.

Général de Yaoundé (HGY), d'autre part, nous montrerons que l'usage de ces langages médicaux peut constituer un risque dans une consultation médicale surtout lorsque le médecin et le patient n'appartiennent pas à une même culture. Pour comprendre son patient, le médecin ne devrait-il pas entrer dans sa culture ? Après avoir présenté le paysage sociolinguistique du Cameroun et notre approche méthodologique, nous montrerons, d'une part, l'ancrage des cultures grecque, latine et française dans le langage médical formel et, d'autre part, l'ancrage de la culture du patient dans *son* langage médical et, enfin, les divergences dans les deux langages médicaux.

II. PAYSAGE SOCIOLINGUISTIQUE DU CAMEROUN

Le Cameroun est un pays qui compte entre 285 et 300 langues qui cohabitent. Depuis 1930, les débats autour de la question linguistique au Cameroun ne se sont plus jamais arrêtés. Ces débats ont amené l'État camerounais à adopter le français et l'anglais comme langues officielles (Paul Zang Zang, 2013). Pour Onguéné Essono (2013 : 52), « Le choix du français et de l'anglais comme langues officielles résulte de la courte 'cohabitation' entre la France et la Grande Bretagne après la défaite de l'Allemagne lors de la Première Guerre mondiale qui place le Cameroun sous mandat franco-britannique ». L'État camerounais avait cru que la meilleure façon de résoudre la question linguistique était de faire de la langue coloniale la langue officielle et d'observer le mutisme autour de la question linguistique. Or, comme nous pouvons le constater avec Paul Zang Zang (2013 : 377), le fait de faire du français une langue officielle en milieu camerounais a eu des effets importants sur le plan linguistique jusqu'à le rendre, à travers les transformations subies, méconnaissable. Une fois au Cameroun, le français s'est métamorphosé au fil des temps si bien qu'à l'heure actuelle nous pouvons distinguer avec Onguéné Essono (2013 : 79) trois variétés de français situées le long du continuum linguistique :

- le français basilectal utilisé par la grande majorité des locuteurs francophones peu lettrés, voire analphabètes. Ce français est caractérisé par ses écarts par rapport à la norme exogène¹ et son acquisition se fait plus dans la rue qu'à l'école ;
- le français mésolectal qu'emploient les lettrés moyens, certains paysans et des membres de la classe moyenne de la société, les agents de bureaux et les cadres moyens du pays ;

¹ En parlant de « norme exogène », nous faisons référence aux règles et aux usages provenant d'une autre communauté parlant la même langue. Dans ce cas, la norme exogène correspond à la norme de référence.

- le français acrolectal qui est proche du français standard. Il est pratiqué par les enseignants, une partie des élèves, des étudiants et des universitaires. On y trouve des particularismes propres au Cameroun.

Ces variétés de français nous permettent de conclure avec Onguéné Essono (2013) que le paysage sociolinguistique du Cameroun constitue un « écheveau difficile à démêler ». Or, dans les hôpitaux camerounais, nous avons des médecins migrants (étrangers), tels des médecins chinois, qui sont consultés par des patients camerounais. Nous avons aussi un certain nombre de médecins camerounais qui ont fait leurs études hors du Cameroun et qui, à la fin de leurs études, ont pris service dans les hôpitaux camerounais. Est-il possible pour ceux-ci de comprendre des patients utilisant un français ancré dans leur culture comme langue véhiculaire sans avoir des notions de la culture camerounaise ?

III. MÉTHODOLOGIE

L'enquête a été menée à l'HGY et à l'HGOPY. Les deux hôpitaux sont situés l'un à côté de l'autre. Ils sont d'un même standing. Ce sont des hôpitaux de référence. L'HGY a été construit par une entreprise belge. L'HGOPY est un don de la République Populaire de Chine à la République du Cameroun. L'HGY compte un personnel médical essentiellement camerounais. Les patients viennent à la fois du Cameroun et de l'étranger. L'HGOPY compte un personnel médical constitué de Chinois et Camerounais. Les patients viennent aussi de partout.

Après l'obtention des autorisations administratives et la mise en accord des considérations éthiques, l'enquête sociolinguistique au sein de l'HGY et de l'HGOPY a démarré le 14 août 2009 et a duré jusqu'au 14 février 2010. Elle consistait d'une part, à observer des patients en situation de consultation médicale. Cette observation était faite via un caméscope situé, de manière discrète, à l'intérieur de la salle des consultations. Il était placé en face du médecin et du patient, ce qui nous a permis d'obtenir une source de données orales à partir des observations *in situ* des consultations médicales. Il s'agit de 2130 consultations observées auprès de 14 médecins chinois et 37 médecins camerounais dont 150 enregistrées. Le total de l'enregistrement représente environ 36 heures. Nous nous sommes également servis des données écrites à partir des comptes rendus d'examen médicaux et d'opérations faites à l'HGY.

Pour constituer nos échantillons, nous avons, au niveau des médecins camerounais travaillant pour l'HGY, sélectionné 41 médecins parmi lesquels 11 généralistes et 30 spécialistes. Au niveau de l'HGOPY, nous avons travaillé avec 14 médecins chinois. Ces médecins chinois consultaient tous les jours. Pour les patients, nos échantillons ont été constitués au fur et à mesure des séances de

consultation, ce qui s'est traduit, au niveau de l'HGY, par 250 patients et à l'HGOPY, par 150 patients.

La transcription du corpus oral s'est faite après audition des bandes. Une exploration morphosémantique de ces corpus nous a permis d'identifier un langage médical propre au patient et différent du langage médical courant.

IV. LE LANGAGE MÉDICAL COURANT

Il s'agit du langage médical dont se servent formellement les médecins pour communiquer. Selon Pierre Dujois et al. (1992), la démarche médicale dans ses impératifs de soins manipule deux grands types de données : les données structurées correspondant à des résultats d'exploration (essentiellement chiffres et codes) ou à des items administratifs (données alphanumériques telles que nom, prénom, etc.) ; les données textuelles en langage clair correspondant aux différents comptes rendus élaborés pendant ou après le séjour de chaque patient dans un service de soins. Nous nous intéresserons aux données textuelles.

L'exploration morphosémantique de la jungle du langage médical, sur le plan linguistique et sociolinguistique, nous permet de voir avec Bouché (1994 : 9), qu' « une grande partie du vocabulaire médical (comme celui de notre domaine scientifique) est constituée d'éléments latins et surtout grecs que l'on combine entre eux ». Dans cette partie examinons le mode de formation des synthèmes¹ rencontrés en médecine ainsi que du langage des médecins.

La formation des synthèmes médicaux

Les synthèmes rencontrés en médecine sont obtenus par confixation, dérivation, composition, abréviation et siglaison.

En médecine, les confixes² sont construits sur les modèles hérités du latin et surtout du grec. Leurs éléments sont dans un rapport de détermination, exprimés, le plus souvent, par l'ordre : 1^{er} élément déterminant, 2^{ème} élément déterminé comme dans *anémie* où *an* est déterminant et *-émie* est déterminé. Nous aurons :

(1) *Endocarde* : ce synthème est constitué du monème *endo* qui vient du grec *endon* et signifie à l'intérieur, et *carde* qui vient du grec *kardia* qui signifie cœur. L'endocarde est donc la tunique interne du cœur.

(2) *Pédiatrie* : nous avons deux monèmes *péd* et *iatrie*. *Péd* vient du grec *pais*, *paidos* qui signifie enfant. *-iatrie* vient du grec *iatros* et signifie médecin. C'est la partie de la médecine qui s'occupe des enfants.

¹ Pour Martinet un synthème (1979) est différent de ce que nous appelons communément mot.

² Pour une définition des synthèmes, confixes et monèmes voir André Martinet (1979).

Dans la dérivation, il y a adjonction des affixes à la base. Il peut s'agir d'une suffixation et/ou d'une préfixation. Ces affixes attribuent un sens au syntème. Ils peuvent désigner la maladie.

(3) *Vaginite* : le syntème contient deux monèmes : un monème libre *vagin* et un monème conjoint *ite*, suffixe d'origine grecque qui indique une maladie inflammatoire. Le terme désigne donc une inflammation du vagin.

(4) *Précoma* : le syntème contient *pré* qui est un monème conjoint et *coma* qui est un monème libéral. Il s'agit d'une phase initiale du coma.

La formation par composition obéit aux mêmes modèles qu'en français. On peut avoir des modèles tels que :

- Nom+Nom

(5) *Ponction-aspiration* : dans cette technique, nous avons un composé *ponction-aspiration*. Le syntème *ponction-aspiration* est formé de monèmes conjoints susceptibles d'être utilisés librement. Les deux noms sont juxtaposés. Ils déterminent des actions. On fait une ponction et après une aspiration.

- Nom+fonctionnel + nom

(6) *Levée d'embarrure par fragmentation du niveau embarré* : le syntème qui nous intéresse est *levée d'embarrure*. Nous avons deux noms *levée* et *embarrure*. L'embarrure est, d'après Bouché (1994 : 336), une « fracture du crâne en forme de fente allongée, dont les deux bords sont décalés en marche d'escalier ». La levée d'embarrure est une intervention chirurgicale qui consiste à lever cet os.

Les composés médicaux ont, en général, presque la même formation que les composés français, mais ils n'ont pas tous des équivalences dans le langage courant, ce qui rend ces syntèmes médicaux hermétiques.

S'agissant des emprunts, comme dans tous les domaines, la médecine a recours aux emprunts directs aux langues étrangères, au latin et au grec.

Il s'agit des termes qui ont gardé leur forme grecque ou latine.

(7) *Embryon* : le terme vient du grec *embruon* et signifie fœtus. C'est le bébé dans le ventre de sa mère pendant les trois premiers mois de la grossesse.

(8) *Larynx* : le monème vient du grec *larunx* : le *u* est devenu *y* selon les lois de l'évolution phonétique. Il signifie gosier, c'est-à-dire, l'arrière gorge où se trouvent les cordes vocales et le début de la trachée.

(9) *Abdomen* : il vient du latin et signifie ventre.

(10) *Collapsus* : il vient du latin reconstitué d'après *collapsio* qui signifie effondrement. D'après Bouché (1994 : 223), ce terme désigne « [a]u départ, l'affaiblissement d'un organe, dont les parois se collapsent (se rapprochent, se touchent) ». De nos jours, ce terme est pris surtout au sens de collapsus cardiovasculaire qui est la chute brutale de la tension artérielle, premier stade de l'état de choc.

Nous remarquons que ces termes gardent leur forme grecque ou latine, ce qui complique davantage la compréhension pour un profane qui n'a aucune notion de grec ou de latin.

La formation par éponyme, quant à elle, est un procédé qui consiste à baptiser une maladie ou un symptôme du nom du médecin qui les a découverts. Dans le langage médical courant, l'éponyme se suffit à lui-même et l'appellation « maladie de », « signe de », « syndrome de » passe souvent à la trappe de la conservation. Ces éponymes affectent même les gestes effectués en médecine ainsi que les noms des instruments chirurgicaux. On aura donc des éponymes tels que :

(11) *Cri du Douglas* : c'est un cri du patient provoqué par une douleur vive à la palpation du cul-de-sac du Douglas. Le « cri du Douglas » s'entend dans les grossesses extra-utérines rompues par exemple. Le terme tire son nom de James Douglas, anatomiste et chirurgien anglais.

(12) *Césarienne élective* : *césarienne* vient du nom *Caesar* (empereur romain). En fait, d'après Bouché (1994 : 173), le mot vient du latin *caesa* qui signifie découper (de *caedere* : découper). C'est donc une naissance par extraction chirurgicale du fœtus. On a longtemps attribué comme origine au mot *césarienne* le fait que Jules César serait né de cette façon et aurait ainsi donné son nom à la manœuvre. En réalité, les césariennes étaient pratiquées bien avant la naissance de l'empereur romain et le nom *Caesar* n'était qu'un surnom donné à tous ceux qui naissaient par une incision du ventre de leur mère.

L'abrègement est un processus de réduction des synthèmes et des monèmes. En médecine, l'abrègement affecte aussi bien des dérivés que des confixés ou des composés. Ainsi le monème résultant de l'abrègement du syntème est synonyme de celui-ci et appartient à la même classe. Il est utilisé quand il n'y a pas risque d'ambiguïté. On peut avoir des abrègements tels :

(13) *cœlio sté* : le monème *cœlio* est abrégé de *cœlioscopie* et *sté* est un diminutif de *stérilité*. *La cœlio sté* est donc un abrégé de *cœlioscopie pour stérilité*.

Dans le cas des confixes, l'abrègement coïncide souvent avec le monème de première position. Dans le cas des composés, le premier terme est souvent omis et c'est le deuxième qui est employé : on dira *une Pfannenstiel* pour *une incision de Pfannenstiel*. Ces abrègements compliquent toujours la compréhension du vocabulaire pour les non-initiés et le rendent de plus en plus hermétique. En parlant par exemple de Pfannenstiel au patient, il peut songer à un certain Pfannenstiel, membre de sa famille.

La siglaison consiste à réduire à leur initiale, les mots écrits composant le syntème. Dans le sigle, le plus souvent, les indicateurs de fonction et les actualisateurs des noms ne figurent pas. Nous pouvons retrouver en médecine les sigles suivants :

(14) *Césarienne pour PTME* : il vient de Prévention contre la Transmission Mère Enfant. Il s'agit d'une parturiente séropositive devant subir une césarienne.

(15) *Bilan post AVC* : il vient de Accident Vasculaire Cérébral qui désigne une attaque cérébrale.

Pour décrypter ces sigles, il faut sans doute avoir une culture médicale et des notions de grec et de latin.

Des métaphores dans le langage des médecins

Le langage médical devient plus hermétique encore lorsqu'on y associe des métaphores de tout genre pour décrire des pathologies. On peut retrouver des métaphores potagères, climatiques ou géographiques, animalières, historiques, militaires, policières, littéraires ou mythologiques, anatomiques, mécaniques ou auditives.

(16) *Bec de lièvre* : c'est une malformation qui consiste en une fente de la lèvre supérieure, qui se prolonge souvent en arrière dans le palais. Cette fente fait ressembler la lèvre supérieure à celle, fendue, d'un lapin.

(17) *Peau d'orange* : cette métaphore est utilisée pour décrire certaines tumeurs qui apparaissent au niveau de la peau. La plus remarquable est le cancer du sein qui se manifeste au niveau de la partie visible du sein par une peau assimilable à celle d'une orange d'où l'appellation : peau d'orange.

(18) *Membre fantôme* : un malade qui a été amputé, le plus souvent d'une partie d'un membre inférieur, ressent longtemps après l'opération des sensations, voire des douleurs, dans le membre amputé. C'est comme si ce membre amputé existait encore. On appelle alors ces douleurs, les douleurs d'un membre fantôme.

(19) *Faire fausse route* : un malade fait fausse route lorsqu'il inhale des aliments au lieu de les avaler.

Les pathologies évoquées à travers certaines images ne sont pas aussi glorieuses que le parrainage dont elles se réclament. On peut ainsi citer, à titre d'exemple, des maladies vénériennes, qui d'après Bouché (1994 : 331) réfèrent à Vénus, déesse de l'amour. On dira que ces maladies sont similaires aux maladies dont fut victime Vénus. On aura à cet effet :

(20) *Syphilis* : il vient de Syphilus, nom d'un berger qui souffrit de cette maladie, personnage d'un poème de Fracastor (médecin et poète italien, 1483-1553). Les signes de la maladie y sont, paraît-il, particulièrement bien décrits.

L'étude des termes médicaux nous permet de voir toujours avec Bouché que

Toute la partie du langage médical qui se compose de radicaux grecs et latins fonctionne de cette façon, comme un jeu de Lego dont chaque brique désignerait un phénomène ou une partie du corps, une cellule ou un tissu, et qu'il suffit d'assembler pour faire comprendre, à l'interlocuteur rompu à l'exercice, de quoi l'on veut parler. (1994 : 10)

En outre, la plupart des monèmes utilisés en médecine viennent du grec et gardent leur forme d'origine. Les termes médicaux contenant les éléments grecs et latins obéissent à la formation dite savante. Cependant ces synthèmes et monèmes médicaux n'ont pas d'équivalents, pour la plupart, dans le langage courant. La raison évoquée est que « la langue médicale est avant tout un outil de communication, pour elle la précision et l'efficacité comptent bien plus que la beauté formelle ou la pureté étymologique » (Bouché, 1994 : 2). C'est donc un vocabulaire technique qui obéit à cet effet aux règles de formation des lexiques techniques. Pour le profane, il n'est pas donc possible de comprendre un vocabulaire technique. Il lui faudrait sans doute avoir recours aux éléments de la culture grecque, latine et française.

V. L'ANCRAGE DU LANGAGE MÉDICAL INFORMEL DANS LA CULTURE DU PATIENT

Chez les patients qui n'ont pas une culture médicale, on observera le même phénomène. Le patient, pendant la consultation, donne à son médecin une explication du mécanisme de l'affection soit tel que le représente l'imaginaire collectif, soit celui d'un euphémisme dicté par la pudeur, soit encore celui d'une comparaison entre la maladie et quelque chose de connu, par analogie de forme ou de fonction. Il utilise à cet effet des expressions telles que :

(21) *Docteur, j'ai mal au dos* : avoir un mal de dos pour le patient, c'est avoir un mal au niveau de la colonne lombaire. En médecine, le dos réfère à la partie arrière de la poitrine.

(22) *J'ai mal aux nerfs* : avoir mal aux nerfs pour le patient réfère soit à un mal au niveau de la colonne dorsale, soit même un mal de tête, soit avoir une sciatique. Cette douleur peut être tendineuse, ou ligamenteuse, voire musculaire.

(23) *Avoir des vers* : pour le patient, cette expression réfère aux vers parasites. Il s'agit généralement des oxyures. *Avoir des vers* en médecine réfère à quelqu'un qui ne cesse de bouger, ne tient pas en place, comme si son derrière le démangeait.

(24) *J'ai la chaude-pisse* : la *chaude-pisse* est une maladie vénérienne, appelée blennorragie, gonococcie ou gonorrhée. Elle donne des érections nocturnes douloureuses, surtout au moment de la miction, d'où l'appellation de chaude-pisse.

(25) *Mes yeux tournent* : cette expression signifie que le patient a des vertiges.

(26) *J'ai mal aux reins* : avoir mal aux reins pour un malade signifie avoir un lumbago. Il s'agit d'une contracture douloureuse des muscles des lombes, souvent à la suite d'un effort de levage, et qui empêche la flexion du tronc.

Le malade a recours aux éléments de sa culture pour traduire son mal. Nous voyons que certains de ces symptômes ont des équivalents dans le langage

médical. Toutefois, la connaissance de la culture du malade peut faciliter l'intercommunication. Cependant, certains patients ont honte de parler directement de leur pathologie au médecin. Ils ont alors recours à l'argot¹.

Pour parler d'une faiblesse sexuelle, le malade dira :

(27) *Je ne suis plus un homme ; je ne me lève plus* : dans ces expressions, il s'agit des métaphores. Un homme est caractérisé par sa puissance sexuelle. *Ne plus être un homme* traduit ainsi la faiblesse sexuelle.

Pour parler de ses menstrues, une femme dira :

(28) *Je ne vois plus la lune ou le mois* : la lune est vue chaque mois. Elle est comparée aux menstrues de la femme qui apparaissent chaque mois. *Ne plus voir la lune* traduit une aménorrhée.

(29) *Je ne vois plus mes affaires* : *affaires* chez la femme, dans un contexte médical, veut dire menstrues.

Pour dire qu'il est séropositif, le patient dira :

(30) *J'ai l'affaire dont on parle partout dehors là* (il s'agit du SIDA qui défraie encore la chronique au Cameroun).

En définitive, en examinant ce langage des patients, nous remarquons effectivement qu'il suit les mêmes procédés de formation des langages argotiques. Il leur permet donc de s'identifier et de mieux se définir. Mais du côté du médecin, ce langage du patient peut l'induire en erreur s'il l'analyse au premier degré. La connaissance du milieu culturel du patient n'est-elle pas nécessaire pour établir une bonne communication ?

VI. DES DIVERGENCES DANS LES DEUX LANGAGES, UN RISQUE

Les échanges entre médecins ne sont pas accessibles aux profanes. Cependant, pour ces derniers, nous dit Bouché (1994 : 382), « les mots de la médecine recèlent [...] d'autres pièges, autrement plus redoutables, puisqu'il s'agit des mots qui revêtent l'innocente apparence du langage de Monsieur Tout-le-monde [...]. Ce sont en effet, des mots connus du patient comme du praticien, mais ne revêtant pas le même sens pour l'un et pour l'autre. Entre les deux interlocuteurs, peut-on imaginer aisément le malentendu qui peut surgir dans leur conversation ? Chacun des interlocuteurs étant persuadé que l'autre a compris le mot fatidique de la même façon que lui. Ce qui peut générer un dialogue de sourds assez épique ». Les risques émergent ainsi à tout moment au cours des échanges

¹ L'argot est, d'après Pierre Guiraud (1985^o: 7), « la langue spéciale de la pègre, c'est-à-dire l'ensemble des mots propres aux truands et des malfaiteurs, créés pour eux, employés par eux à l'exclusion des autres groupes sociaux qui les ignorent ou ne les utilisent pas en dehors des circonstances exceptionnelles ». Le vocabulaire argotique des patients procède par la substitution des formes : on cache le mot sous un autre mot d'un sens différent, on peut lui substituer une forme nouvelle dérivée de la forme claire.

entre médecins et patients. Examinons certains de ces termes utilisés au cours des échanges entre médecins et patients.

(31) *Annexes* : Le terme désigne les annexes de l'utérus : trompes et ovaires. Pour le patient, il peut référer à autre chose.

(32) *Décortication pleurale* : le syntème vient du verbe décortiquer. En chirurgie ce verbe revêt le sens très précis de « enlever le cortex » (partie la plus périphérique) d'un organe. La décortication pleurale est une intervention qui consiste à rendre la fonction ventilatoire au poumon en le libérant de la gangue fibreuse qui l'enserme et le comprime sur le médiastin. En disant au malade qu'on lui a décortiqué le poumon, par exemple, il sera effrayé croyant qu'on lui a ôté le poumon.

(33) *Bébé encombré* : pour un médecin, un malade encombré n'est pas un patient qui porte de nombreux paquets au sortir d'un magasin en période des soldes, mais un patient qui a du mal à respirer tant ces bronches sont pleines de sécrétions.

(34) *Lipothymie* : faisant foi à notre analyse, on est tenté de décomposer ce syntème en *lipo* (graisse) et *thymie* (âme, humeur). On aura ainsi tendance à définir la lipothymie comme une tendance à engraisser, une prédisposition morale à l'obésité. Loin s'en faut. En effet, d'après Bouché (1994 : 390), *lipo* de lipothymie n'est pas dérivé de *lipo* (graisse), mais du verbe *leipein* qui signifie laisser, manquer. Le syntème *lipothymie* est donc un manque d'âme, c'est-à-dire une sorte de malaise de courte durée, sans perte de conscience.

(35) *Présentation céphalique* : en gynécologie, le terme désigne la position dans laquelle se présente le bébé à l'accouchement. On parle ainsi de présentation céphalique pour désigner la présentation par la tête, c'est-à-dire, la tête vers le bas. On parle aussi de siège pour indiquer un bébé qui est comme assis dans le ventre de sa mère, la tête vers le haut. Pour le patient, il peut s'agir d'une présentation qui donne des céphalées. Le patient peut aussi songer à son habillement, à sa posture...

(36) *Malade lavé* : lavé est le mot clé. Un malade lavé est un malade séropositif. Il s'agit ici d'une métaphore. En réalité un malade lavé dans le sens ordinaire est un malade ayant pris son bain. Tout le corps est supposé être mouillé par de l'eau. Dans le langage argotique, cette eau est comparée au sang du malade qui est infecté. Un sang lavé serait un sang propre mais *lavé* devient ici ironique, c'est-à-dire, sale, infecté d'où l'appellation de *malade lavé*.

(37) *Cette dame a une occlusion intestinale, il faut ouvrir* : *ouvrir* veut dire faire une incision chirurgicale, opérer.

(38) *La fémorale pisse* : *pisser* veut dire saigner, en parlant en particulier du saignement d'une artère.

Nous avons aussi les métaphores nominales. Ici on attribue le nom du patient à son médecin. Si c'est un infectiologue qui suit le patient, généralement les patients séropositifs, on dira :

(39) *Les patients de Il* : Il ici est le nom du médecin traitant. Cependant, il faut connaître la spécialité du médecin pour pouvoir décoder l'expression. Les infectiologues s'occupent généralement des patients séropositifs et les psychiatres des malades mentaux. Ces deux spécialités sont le plus souvent évoquées dans ce genre d'argot en milieu hospitalier camerounais.

Pour désigner un décès, le médecin emploie des expressions différentes suivant les spécialités.

Aussi les anesthésistes diront :

(40) *Le malade est à plat* : être à plat réfère à la courbe d'électrocardiogramme qui n'indique plus de variations sinusoïdales, de vibrations. Le cœur, quand il bat, fait faire des mouvements sinusoïdaux à l'oscilloscope. Dès son arrêt, la courbe devient plate comme une ligne droite, d'où l'appellation. Pour le patient ou les membres de la famille profane, le terme peut traduire le manque des moyens financiers du patient.

(41) *Le malade a arrêté* : pour dire qu'il a un arrêt cardiaque, c'est-à-dire que son cœur ne bat plus. Pour les profanes, le terme peut désigner l'abdication du patient à prendre son traitement par exemple.

D'autres spécialistes diront :

(42) *Le malade a voyagé* ; *Le malade est parti chez Essomba* ou bien, *Le malade est parti à Mbalmayo* : voyager veut dire mourir, Essomba est le nom du morguier (il s'agit des personnes chargées de traiter les corps à la morgue), *partir à Mbalmayo* réfère à Mbalmayo dans *Ville cruelle* de Eza Boto qui est une ville symbolique caractérisée par la cruauté, l'exploitation, le vol, le crime... Toutes ces expressions désignent la mort.

Les termes ainsi étudiés montrent bien qu'il peut y avoir des divergences de sens entre le langage du patient et celui du médecin. La construction du sens entre médecins et patients nécessite la prise en compte des éléments de leur culture. Le non-respect de ce principe au cours d'une consultation médicale pourrait générer des risques.

VII. CONCLUSION

Nous nous sommes fixé comme principal objectif dans notre article de montrer qu'en négligeant les éléments de la culture du patient et du médecin, l'usage du langage médical peut constituer un risque. Nous avons montré que tout le langage médical formel en français repose sur les cultures grecque, latine et française. Pour comprendre ce langage médical, l'on devrait avoir des notions sur ces cultures. Le patient, quant à lui, a aussi son propre vocabulaire médical qui est parfois opposé à celui du médecin. Ces deux langages médicaux peuvent être sujets à des incompréhensions pouvant être fatales au patient, chacun attribuant au mot

son propre sens. Fort de ce constat, nous n'hésiterons pas à conclure que l'usage du langage médical peut constituer un risque lorsque les éléments de la culture du patient ne sont pas pris en compte d'une part et, lorsqu'un non initié tente de décrypter le langage médical courant, d'autre part. Or, dans les hôpitaux camerounais, nous savons que les consultations médicales sont des lieux de rencontres interculturelles où les éléments de la culture ne sont pas pris en compte au cours des échanges entre médecins et patients, ce qui génère des risques (Etaba, 2012). Que faire donc pour gérer ces risques ? Devrait-on réduire les consultations interculturelles ? Une bonne gestion de ces risques passera sans doute par la prise en compte des réalités culturelles des médecins et des patients.

Bibliographie

- Bouché, P. (1994), *Les Mots de la médecine*, Paris, Belin.
- Bouffartique, J. et Delrieu, A.-M. (2008), *Trésors des racines latines*, Paris, Belin.
- Bouffartique, J. et Delrieu, A.-M. (2008), *Trésors des racines grecques*, Paris, Belin.
- Dujois, P., Baylon, C., et Chein, M. (1992), « Projet LIME : Linguistique et langage médical », in Degoulet, P. et Fieschi, M., *Informatique et Santé*, 1992, Vol.5, Paris, Springer-Verlag France.
- Etaba Onana, R. B. (2012), *La Communication entre médecins et patients en milieu hospitalier : cas de l'Hôpital Général de Yaoundé et de L'Hôpital Gynéco-Obstétrique et Pédiatrique de Yaoundé*, mémoire de Master, Université de Yaoundé 1.
- Eza, B. (1971), *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine.
- Grandguillaume, G. (1979) « Langue, identité et culture nationale au Maghreb » in *Peuples Méditerranéens / Mediterranean Peoples*, N 9, p. 3-28.
- Guiraud, P. (1985), *L'Argot*, Paris, PUF.
- Kernbaum, S. (dir.) (1998), *Dictionnaire de médecine*, Paris, Flammarion.
- Lafontant, J. (1995), « Langues, cultures et territoires, quels rapports ? » in *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, Vol.7, N 2, pp. 227-248.
- Leclerc, J. (1992), *Langue et société*, Laval, Mondia.
- Leitchik, V., « Les Relations entre culture et langue : fonctions communes », <http://www.ressources-cla.univ-fcomte.fr/gerflint/Russie3/rerelations> (consulté le 15/ 11/ 2013).
- Martinet, A. (1979), *Grammaire fonctionnelle du français*, Paris, Credif/Didier.
- Onguéné Essono, L.-M. (2013), *Dynamique du français dans la presse francophone du Cameroun*, Yaoundé, Clé.
- Zang Zang, P. (2013), *Linguistique et émergence des nations : essai d'aménagement d'un cadre théorique*, Lincom Europa.

Richard Bertrand ETABA ONANA is a researcher at National Center of Education of the Minister of Scientific Research and Innovation of Cameroon. His research expertise embraces the following areas: linguistic, sociolinguistic, communication and social sciences. He is currently making researches in the linguistic problems at medical area. He is also a PhD student at the Department of French of the University of Yaoundé 1.

La représentation occidentale du Marocain : imagerie figée et doxa

Mohammed JADIR

Université Hassan II, Mohammedia-Casablanca

Abstract. In this article, questions of intercultural communication between the Occidental (American and European – French, British, etc.) and the Moroccan are studied from the representations in Paul Bowles' novels *Let It Come Down* and *The Spider's House*. Events in these two works take place in Tangiers (the international locale), and Fez (the medieval city) respectively. The first of the three sections in this article focuses on the stationary nature and the immobility (doxa) of stereotypes and images that the Occident conjures of the colonized. The emphasis was placed on the depiction of the doubled foreigner: the vision of self of Moroccans corroborates, with few exceptions, the essentialist and discriminatory vision of the *Other* held by Westerners. The second section focuses on intercultural imagology, i.e. the different perspectives of the observer and the observed. It consists of confronting the representations that cultures have of one and other using the illustration of images of trust, patience, hospitality, and foreignness. The third section examines the position of the author concerning his degree of openness to cultural differences. This leads to the question: by his longing for a « return to his roots » was the Bowles looking for the paradise lost, an unavoidable or inescapable paradigm of anthropological universalisms that we can ascertain to be the basis of diversity?

Keywords: cliché, self-image, hetero-image, stereotype, intercultural communication, cultural identity, functional grammar.

I. INTRODUCTION

Dans ce travail, nous entendons traiter de la représentation (e.g. images, symboles, stéréotypes, clichés, etc.) que se fait l'Occidental – l'Américain et l'Européen – du Marocain ; une représentation orientée politiquement et idéologiquement et par ailleurs fondée sur une suite de comparaisons ordonnées selon « une échelle ethno-centrée » (Abdallah-Preteille 1985). L'*imitation* et le *temps* sont, *inter alia*, deux hétéro-stéréotypes choisis pour illustrer la fixité et le figement de l'image (et son impact psychosociologique) sur autrui. Auront ici valeur d'exemple les deux romans que l'écrivain américain Paul Bowles a consacrés au Maroc : *Let It Come Down* (1952), traduit en français par M. Viton sous le titre *Après toi le déluge (ATD)*, et *Spider's House* (1955), traduit sous le titre *La maison de l'araignée (MA)* par C.-N. Thomas.

II. IMITATION

Bien qu'il soit originellement initié par des étrangers, le stéréotype de l'imitation est présenté dans notre corpus à partir de deux points de vue qui semblent diamétralement opposés : d'une part, le point de vue du colonisé (« les amis de l'Indépendance », Hadija...) et du colonisateur (Eunice, Dyar, sa mère, Daisy, les Français...) et, d'autre part, celui du narrateur-auteur, point de vue *direct*, ou *biaisé*, i.e. celui des personnages partageant la position du narrateur, qu'ils soient étrangers (e.g. Stenham) ou marocains (e.g. Driss, Amar). Considérons l'exemple suivant (C'est nous qui soulignons (*CNS* dorénavant)) :

(1) « C'est ici », dit Thami.

Ils entrèrent dans l'établissement. Dyar, tout de suite, aperçut Hadija, debout, à la porte du fond. Elle portait une simple robe de flanelle qu'Eunice lui avait achetée boulevard Pasteur et qui lui seyait. Elle avait appris aussi à se maquiller légèrement et même à coiffer ses cheveux en chignon bas, sur la nuque, au lieu de les laisser flotter en désordre, dans l'espoir vain de ressembler aux stars américaines. (ATD : 68)

Dans ce texte, Hadija est présentée comme un personnage sans volonté, sans personnalité, subjuguée par le pouvoir, la distinction, voire la supériorité d'Eunice qui la façonnait à sa guise tel un Pygmalion. Elle lui apprend à se coiffer, se maquiller, s'habiller, etc. pour « ressembler aux stars américaines »¹. À travers ces stéréotypes, Eunice tente de justifier sa grandeur et sa domination sur l'autre (Hadija), qui croule sous les auto-stéréotypes négatifs qui la démoralisent. Le colonisé, au demeurant, aura tendance à se nier, s'effacer, voire à imiter son idole qui n'est autre que le colonisateur.

L'élaboration d'opinions sur l'étranger s'appuie sur tout un essaim ou arsenal de facteurs allant de l'école, des premières expériences de contact avec l'étranger (livres d'Histoire...) aux correspondances, en passant par les lectures d'ouvrages parascolaires, « si importants dans la diffusion d'images exotiques coloniales », selon Pageaux (1994 : 88) qui résume l'arsenal ou le réservoir plutôt stable du matériel au discursif comme suit : « Emblèmes, thèmes iconographiques, un savoir iconique voisinent avec des répertoires de *topoi*, des clichés, des formules stéréotypées ». *Le dictionnaire sur le Maroc* d'où la mère de Dyar puise ses

¹ L'imitation semble le thème de prédilection de Bowles quand il entend traiter de l'intercivilisationnel. Son histoire *Here to learn* (traduite par C.-N. Thomas sous le titre *L'éducation de Fatima*) porte sur l'initiation de Fatima à un mode de vie occidental différent de celui, paysan, qu'elle menait auparavant.

informations fait partie dudit arsenal « d'informations livresques » qui développent ce que H. Bhabha (1994/2007), appelle les stéréotypes raciaux :

(2) Cher Nelson,

...

Je t'en prie, fais attention à ta santé, pour moi. En perdant la santé, on perd tout. J'ai lu dans le dictionnaire sur le Maroc, et ça ne me paraît pas tellement bien. On dirait qu'il y a là-bas, toutes les maladies. Si tu te laisses aller à trop te fatiguer, tu verras ce qui t'arrivera. J'imagine que les docteurs et les hôpitaux doivent être très primitifs. Je vais être dans les transes jusqu'à ce que j'aie une lettre de toi... Maman (147)

En plus de l'hétéro-stéréotype « livresque » (e.g. Le dictionnaire...), l'imagerie sociale, figée à force de répétition, est constituée de préjugés, de présuppositions, de clichés et d'idées reçues, comme il ressort de l'emploi du pronom indéfini *on* et du performatif conjugué au conditionnel *dirait*, du quantifieur *toutes*, du modal subjectif *doivent* et des adjectifs évaluatifs, e.g. *primitifs* renforcé par l'adverbe *très*, etc. comme dans les expressions (« On dirait qu'il y a là-bas, toutes les maladies/les docteurs et les hôpitaux doivent être très primitifs... »). Ces positions diffuses à propos de l'étranger, quoique non fondées, sont inculquées au « regardant », selon l'expression de Pageaux (1994), qui les défend avec chaleur et conviction. C'est le cas de Dyar, animé par le mythe de la supériorité de sa race (l'Amérique). Fanatique et fervent, il défend avec un zèle aveugle des idées reçues, vagues, voire des clichés négatifs, comme en témoigne le segment dialogal suivant (CNS) :

(3) « À quoi ressemble cette zone espagnole ? »

Thami bâilla.

« À tous les autres pays. À l'Amérique. »

Dyar fit un geste d'impatience.

« À l'Amérique ? Que voulez-vous dire ? Que les maisons ont l'électricité ? le téléphone ?

- Quelques-unes.

- Vraiment ? » s'écria Dyar d'un air de doute.

Il avait vaguement entendu dire à Tanger que la zone espagnole était particulièrement primitive ; il se la représentait comme un désert où quelques indigènes habitent des grottes et s'expriment par grognements ou par signes. Il continua :

« Mais à la campagne, ils n'ont pas le téléphone ? »

Thami le regarda. Il semblait un peu surpris de l'insistance de l'Américain à poursuivre une conversation si enfantine.

« Mais si, ils l'ont. À quoi pensez-vous ? Comment pourraient-ils gouverner sans téléphone ? Vous croyez que c'est le Sénégal ? »

Le Sénégal étant pour Thami l'image de la barbarie. (245-6)

Des idées reçues, préconçues, vagues (e.g. l'adverbe *vaguement* et la modalité subjective, le ouï-dire *entendre dire*¹), voire des « pseudo-stéréotypes » (e.g. « la zone espagnole était particulièrement primitive / À l'Amérique ? Que voulez-vous dire ? Que les maisons ont l'électricité ? le téléphone ?/ il se la représentait comme un désert où quelques indigènes habitent des grottes et s'expriment par grognements ou par signes »). Ces « pseudo-stéréotypes » constitués d'opinions publiques communes et courantes mais figées (cf. « On dirait qu'il y a là-bas / Il avait *vaguement entendu dire* à Tanger que... ») forment ce que Barthes (1995 : 71) appelle *la doxa* qu'il définit comme étant « l'Opinion publique, l'Esprit majorité, le Consensus petit-bourgeois, la Voix du Naturel, la Violence du Préjugé ».

Au reste, dans *l'Ailleurs* (le Maroc, le là-bas selon la mère de Dyar, entité centrifuge), par opposition à *l'Ici* (l'Amérique), tout est *primitif* (qu'il s'agisse du pays entier, ou de la zone espagnole à Tanger), *grottes et indigènes qui grognent*. Bref, ce discours colonial, qui reflète la conviction d'une supériorité, peut conduire à des pratiques ou actes raciaux et discriminatoires². Il est, par excellence, un discours fantasmatique, imaginaire et exotique, bâti sur des images stéréotypiques artistiques et sociales traduisant la manière dont le colonisateur *se représente* le colonisé.

Il convient de rappeler que l'hétéro-stéréotype colonisateur tend à figer images et pensées chez le colonisé et à le rendre dépourvu de toute volonté, incapable d'exprimer ses propres choix. En témoignent les exemples suivants, tirés respectivement de *ATD* et *MA*, où Thami opte pour le choix de l'Américain et les trois jeunes gens, eux, optent pour celui des Français, pris in-consciemment pour modèle (*CNS*) :

(4) Un garçon s'avança. Dyar se laissa tomber sur une chaise.

« Un White Horse. Sans eau. »

¹ Dik & Hengeveld (1991) parlent dans ce sens de « réception mentale de la perception ». Pour plus de détails concernant l'étude du fonctionnement des quatre lectures des verbes de perception dans le discours, cf. Jadir (1998 et 2008a).

² L'expression de Thami « Vous croyez que c'est le Sénégal ? » appuyée par le commentaire évaluatif de l'auteur « Le Sénégal étant pour Thami l'image de la barbarie » témoigne que les Marocains n'échappent pas à cette attitude raciale vis-à-vis de *l'autre* envers qui ils ont un sentiment de supériorité. Ainsi, la « brûlante » question Nord-Sud se trouve-t-elle reconduite.

Thami, qui en ignorait toute signification, fit la même commande puis il regarda Dyar et rit de nouveau. Enfin il se pencha et lui donna une claque sur le genou. (p. 202)

(5) Son hôte le conduisit vers eux et Amar leur serra la main, tout en remarquant que chacun d'eux le saluait à la mode européenne, sans veiller à mettre le bout des doigts sur ses lèvres après lui avoir touché la main. De plus, ils étaient habillés à la française ; leurs vêtements, comme leur façon de les porter, étaient en tous points conformes aux habitudes européennes. (p. 89)

Cette ambiance d'effacement de l'être et de la personnalité de l'Autre, tient à une « carence intellectuelle », au stéréotype qui, selon Pageaux (1994 : 63), « est non seulement l'indice d'une culture bloquée, il révèle une culture tautologique, répétitive, d'où toute approche critique est désormais exclue au profit de quelques affirmations de type essentialiste et discriminatoire. »

Le type d'imitation dont il a été question plus haut, est plus répandu dans les milieux en contact permanent avec les étrangers que dans les couches populaires, leur but ultime étant la découverte de l'univers de l'autre et l'exploration de son mystère au point de la fusion. Aussi peut-on parler d'*aliénation*. C'est le cas des Marocains illustré dans (4) et (5), mais surtout de Hadija dont il a été question en (1) *supra*, qui va jusqu'au reniement de sa personne, de son identité, comme il ressort de son acceptation de la proposition (ou la manœuvre) d'Eunice de s'effacer et de « se transformer » en une demoiselle grecque imaginaire « Mlle Kumari » qui ne devrait pas céder « au danger de parler arabe » mais se contenter de parler anglais.

L'absorption dans « le modèle », la fusion optimale avec l'autre étant le stade suprême du processus imitatif qui, en cas d'échec, sera condamné par ledit modèle pour prouver sa distinction, privilège, prérogative et supériorité sur 'la copie' non conforme à l'original. Considérons, ci-dessous, Eunice blâmant *ces Arabes* (dont Thami) « européens », qui n'ont réalisé qu'une *métamorphose inachevée*, une *contrefaçon* selon Dyar, qui leur a fait perdre leur identité, leur originalité voire leur singularité (cf. Jadir 2008b) (CNS) :

(6) Elle [Eunice] ne fut pas surprise de constater que Thami était de ces Arabes qu'elle détestait le plus et contre lesquels elle ne cessait de fulminer. Extérieurement européens, mais conscients que la métamorphose désirée restait à jamais inachevée, par conséquent agressifs pour marquer leur défaite, irresponsables et insolents. (137)

(7) Dyar avait l'impression de n'avoir ni substance ni poids – il n'était personne et se tenait là, au milieu de ce qui n'était pas un pays mais une contrefaçon de pays, un lieu d'attente entre des trains à prendre ; transition d'une façon d'être à une autre, qui, pour le moment, n'était ni cette façon-là, ni l'autre. (148-149)

Notons au passage que ces pseudo-imitateurs, ces aliénés culturellement et linguistiquement refusent que leur modèle, le colonisateur, fasse l'objet de critique de leurs compatriotes. C'est le cas, par exemple, des jeunes européens et des amis de l'Indépendance imbibés de culture française et qui veulent *s'assimiler* en assimilant valeurs et modes de vie de l'étranger. Ils taxent Amar qui incrimine la France de traits négatifs voire insultants : « cet être *ignare*, cette *silhouette déplacée, issue d'une époque révolue* » (123).

III. TEMPS

Rencontre et différence. Chaque fois que se dessine une 'ligne de partage', une frontière entre deux civilisations, la stratégie adoptée parmi celles répertoriées par Hérodote (480-420 av. J.C.) est celle consistant « surtout à décrire, inventorier, c'est-à-dire apprivoiser, coloniser le différent, le dissemblable en y retrouvant des éléments connus. » (Hartog 1980 cité dans Pageaux, 1994 : 95). La deuxième image – ou plutôt stéréotype¹, du moment que ceux-ci sont souvent négatifs, réduits et ironiques (selon Amossy, 1993 : 34) – que se font les Américains des Marocains et que nous jugeons pertinente concerne le *temps*. Il convient de parler d'images ou de stéréotypes comparés, ayant une fonction interculturelle dans la mesure où ils assurent la différenciation ou la supériorité d'une culture à une autre. Ces images procèdent d'une idéologie discriminatoire ayant trait aux préjugés et au refus de la différence.

Concrètement, les Occidentaux se sont habitués à considérer les Arabes comme ayant une conception particulière du *temps*. Une conception dépourvue de précision et de clarté. Pour les Arabes, *a contrario*, rigueur et respect du temps relèvent de leurs traditions. Ils n'en veulent pour preuve que le fait que leurs ancêtres fixent leurs rendez-vous directement après l'une des cinq prières (*la Salât demeure, pour les croyants, une prescription, à des temps déterminés* (Saint Coran, verset 103, sourate *An-nisaa*)). De même, les Arabes identifiaient le temps à une *épée tranchante* qu'il faudrait « couper » (i.e. dont il faudrait tirer profit) « sinon elle vous coupera ».

Les images littéraires et artistiques contenues dans les extraits suivants (8)-(10) illustrent cette idéologie discriminatoire². Dans ce corpus, la conception du

¹ Pageaux (*Ibid.*) tente de distinguer l'image à proprement parler, qu'il définit comme la représentation d'une réalité culturelle, du stéréotype, qu'il considère sous le signe de la péjoration comme une image réductrice, monosémique, etc.

² Pour ce qui est de la conception du *temps* au Maroc, Bowles a signalé (1993 : 132) dans ses *Conversations* que « la notion du temps est très différente ici. Certes, mais c'est une notion partielle puisque l'individu mène une vie très différente. En Amérique comme en Europe, le jour est partagé en plusieurs heures et tout un chacun accomplit ses tâches. Le jour ici n'est pas conçu de la même

temps est présentée à partir de deux points de vue diamétralement opposés, celui de l'Autre « observant » le Marocain (il se voit par l'image d'autrui) et celui de ce dernier « se représentant » sa propre image (auto-image). Dans *ATD*, l'Autre est représenté, particulièrement, par l'Américain Dyar mais aussi par les Anglais Moss, Wilcox... (et dans *MA*, par les Américains Stenham et Polly Burroughs), alors que « l'enfant du pays » est incarné par Thami, entre autres. Considérons le texte suivant (*CNS*) :

(8) C'était une fin d'après-midi splendide. Un vent soudain, venu de l'Atlantique, avait dispersé les nuages; le ciel était profond et lumineux, l'air sentait la propreté. Dyar attendait devant la porte de l'hôtel. Une longue procession de Berbères à ânes encombraient l'avenue. Ils descendaient de la montagne et se rendaient au marché [...] Dyar regardait trotter la caravane avec indifférence, sans se rendre compte de la lenteur de sa progression. Il n'en eut conscience que lorsqu'il aperçut, arrêté derrière la longue file des ânes, un grand cabriolet américain dont le chauffeur impatient, cornait frénétiquement. « À quoi bon tant de hâte ? » se dit-il. Les petites vagues, sur la plage, se succédaient tranquilles, et la couleur des montagnes changeait imperceptiblement à mesure que la lumière se retirait du ciel ; quelques Arabes flânaient le long de la promenade, sous le feuillage des palmiers qu'un souffle d'air agitait. Heure toute de douceur dont le rythme naturel était celui de l'oisiveté ; dans cet ensemble, les coups de trompe insistants du klaxon n'avaient pas de sens et les Berbères demeuraient impassibles comme s'ils n'entendaient point. Ils défilaient paisiblement sur leurs petits ânes qui avançaient d'un pas égal en balançant la tête. Quand le dernier de la file passa devant Dyar, l'automobile bondit en avant, prit le virage et s'arrêta à la porte de l'hôtel. C'était la marquise de Valverde. Elle cria : « Monsieur Dyar ! » Il s'approcha et lui serra la main. (*ATD* : 117-118)

Partant de sa conception du temps, Dyar (Dyar *regardait*...) juge autrui comme étant totalement différent, i.e. rythme lent et monotone, comportement marqué par une tendance à l'abandon dans les manières et les attitudes, absence de soin, de sérieux, de rigueur, une désinvolture apparente... En témoignent les expressions extraites du texte (« la caravane... la *lenteur* de sa progression », « Heure toute de *douceur*, quelques Arabes *flânaient* le long de la promenade », « Ils défilaient *paisiblement*... »). De surcroît, les données suggèrent que l'auteur/narrateur semble appuyer, *via* le procédé dit discours indirect libre, cette idée qu'il met en exergue à partir d'éléments comme :

manière... Le temps est approximatif et tout est probable... Il n'y a pas intérêt à se précipiter, le temps est amplement suffisant pour tout réaliser. » D'aucuns tendent à interpréter positivement le contenu de cette citation, mais tout porte à croire que le « ton moqueur » qui caractérise le style de Bowles n'est pas difficile à déceler.

a/ La tendance à généraliser cette attitude : elle ne concerne pas un individu, mais plutôt *tous* les Marocains, soit les deux composants de la société marocaine (les *Arabes* et les *Berbères*) ;

b/ Le soin avec lequel sera présentée la conception du temps du Marocain à partir d'une hétéro-image (de Dyar qui a foulé tout récemment le sol du pays). L'altérité est alors jugée à partir d'un référentiel étranger et la comparaison est instaurée entre un univers marqué par la lenteur, la douceur, le laisser-aller, la négligence, etc. et un univers qui se dé-marque par la hâte, l'impatience, etc.

c/ Le choix de moyens de transport (des ânes pour le Marocain et un grand cabriolet américain/une automobile pour l'étranger) est révélateur de la manière dont on perçoit *le temps*. Alors que l'Américain croule sous la contrainte du temps (*cornait frénétiquement*) et juge que *l'automobile* lui permet de mieux contrôler et de « manier » convenablement son temps, le Marocain « gère » son temps « avec les moyens du bord ». De là, la parfaite symbiose observée avec le moyen de transport choisi (*leurs petits ânes qui avançaient d'un pas égal en balançant la tête*).

Nous avons constaté plus haut (cf. (a)) que le narrateur-auteur tend à la généralisation en matière de la conception du temps, en ce sens qu'il s'agit du comportement de toute une société, voire d'une mentalité. Le texte (9) témoigne de sa tendance à la généralisation du... jugement (CNS) :

(9) « Nous devons approcher », dit Dyar. Il s'était promis de rester muet, d'attendre que Thami rompît le silence le premier, mais il avait parlé sans y penser.

« Encore un petit peu », dit Thami avec indifférence.

Un vieillard vêtu d'une robe de laine en lambeaux apparut au détour du sentier. Il s'appuyait sur un bâton, proférant des sons gutturaux à l'adresse de l'âne. « Encore un petit peu », pensa Dyar qui commençait à se sentir la tête vide.

« Mais combien encore ? »

Thami, avec la notion confuse de ceux de sa race pour le temps et l'espace, ne pouvait préciser. La question, pour lui, n'avait pas de sens.

« Pas beaucoup », répliqua-t-il. (p. 253)

Effectivement, cet extrait prend valeur d'argument supplémentaire en faveur de « la différence radicale » – et non « relative » selon l'expression de Pageaux (1994 : 95) – entre Marocains et Américains et la supériorité de ces derniers eu égard à la conception et à la gestion du temps. Conception vague, confuse et loin d'être précise, comme il ressort des réponses de Thami (e.g. « Encore un petit peu », « Pas beaucoup ») et du commentaire évaluatif du narrateur-auteur (« Thami, avec la notion confuse de ceux de sa race pour le temps

et l'espace, ne pouvait préciser») qui a étendu la *confusion* à *l'espace*. Commentaire qui émane d'une politique discriminatoire qui, comme on l'a vu, classe les *races* en fonction du degré de rapprochement du 'soi'¹.

S'il est question d'hétéro-images dans les deux textes précédents, le texte (10) fait figure d'une auto-image ; l'objectif du narrateur-auteur étant de faire preuve d'*objectivité*, principe cher à Bowles, et de persuasion à partir de la correspondance des images en dépit de leur opposition (hétéro *vs.* auto). La conception du temps de Thami, et partant celle des Marocains, semble-t-il, n'est là que pour appuyer la distinction et la différenciation interculturelle entre la rigueur, le sérieux (« Ne soyez pas si sérieux ») d'une part, et le laisser-aller et la désinvolture (« Personne ne mourra si vous allez à la banque demain au lieu d'aujourd'hui »...), de l'autre. Au reste, tout en prévoyant deux comportements, deux conceptions du temps qui diffèrent selon les cultures, Thami reconnaît, étant subjugué par « le modèle », la supériorité de l'Autre (« Ha ! Vous croyez que c'est l'Amérique... », etc.) (CNS) :

(10) « Ha ! Vous croyez que c'est l'Amérique, que les gens regardent tout le temps leur montre pour voir s'il est exactement quatre heures ou exactement dix heures ? Aujourd'hui ils resteront ouverts jusqu'à quatre heures vingt et demain jusqu'à quatre heures moins dix. Ça dépend, vous savez. Quelquefois il y a un tas de travail et quelquefois pas beaucoup.

— Je les emmerde, il faut absolument que j'entre ! » Dyar frappa encore la porte de la grille et appela.

Thami, habitué à l'impatience des étrangers, sourit.

« Vous irez demain matin ?? [...] »

Il lui donna une claque sur le genou.

« Ne soyez pas si sérieux. Personne ne mourra si vous allez à la banque demain au lieu d'aujourd'hui. Vous irez demain. » (202/203)

Par ailleurs, les institutions et établissements modernes (i.e. les banques), en tant que corps étrangers récemment implantés dans l'espace marocain (la zone internationale à Tanger), semblent être à leur tour influencés par la mentalité des Marocains et leur conception du temps (« Aujourd'hui ils resteront ouverts jusqu'à quatre heures vingt et demain jusqu'à quatre heures moins dix. Ça dépend, vous

¹ Considérant un point de vue linguistique et s'inspirant de la théorie des Opérations énonciatives de Culioli (1999), Nicolas (Université Paris 13) (CP) propose de traiter la dichotomie entre les conceptions marocaine et américaine du temps, telle qu'elle est présentée par Bowles, en termes de QUALITÉ/QUANTITÉ : les Marocains présentant un point de vue qualitatif du temps, en relation avec leur culture et leur philosophie, les Américains privilégiant une perception quantitative du temps s'intégrant à une culture pragmatique, de l'efficacité et la technicité.

savez. Quelquefois... Quelquefois... »), bien qu'ils fussent réputés pour leur respect des horaires et des valeurs pragmatiques (*time is money*).

Dans le même ordre d'idées, la répétition de l'expression « Vous irez demain » et du terme « demain » à trois reprises nous fait penser au concept de *fixité* (cf. Bhabha 1994/2007) et de *figement* de l'univers social. Une étude dans ce sens de Rousseau Tandia Mouafou (2009 : 7) des stéréotypes dans les romans de Mongo Beti vise « le dévoilement d'une société où prévaut le règne de l'identique et du répétitif, une société qui s'affiche comme lieu de fixité, de cristallisation des inerties collectives. » La reprise lexicale, la reduplication du mot *demain*, peut alors être conçue, parallèlement, comme un cliché d'expression ou un stéréotype linguistique qui connote l'immobilisme, caractérisant la mentalité de certains Marocains, l'inertie, la paresse et la procrastination, qui sévissent dans la société.

Somme toute, la différence entre les deux perceptions du temps peut trouver son explication dans le fait que l'Américain est issu de l'ère de machinisation, d'automatisation et d'instrumentation industrielle et le Marocain est le produit d'un temps *naturel* marqué par la liberté (« *Personne ne mourra* si vous allez à la banque *demain* au lieu d'aujourd'hui. »).

IV. CONCLUSION

Cette étude est consacrée à l'imagerie fixée (« la doxa » au sens de Barthes) que se fait l'Occidental de l'étranger, du colonisé (le Marocain). L'analyse des hétéro-images ou stéréotypes qui ont servi d'illustration ont montré que l'Occidental ne reconnaît pas la différence que suppose l'identité culturelle, ne sait point dépasser son propre horizon.

Bibliographie

- Abdallah-Preteuille, M. (1985) « Pédagogie interculturelle : bilan et perspective » in *L'interculturel en éducation et en sciences humaines*, vol. 1, pp. 25-32.
- Amossy, R. (1993) *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan.
- Amossy, R. (2001) « D'une culture à l'autre : réflexions sur la transposition des clichés et des stéréotypes » in *Palimpsestes*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp. 9-27.
- Amossy, R. & A. Herschberg P. (1997) *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan.
- Barthes, R. (1995) *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil.
- Bhabha, H. (2007) *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, (trad. De *The Location of Culture*, 1994).
- Briatte, R. (1989) *Paul Bowles*, Paris, Plon.
- Caponi, G. D. (ed.) (1993) *Conversations with Paul Bowles (Literary Conversations)*, University Press of Mississippi Paperback.
- Culioli, A. (1999) *Pour une linguistique de l'énonciation*, Tomes 2&3, Paris, Ophrys, 1999, coll. L'Homme dans la Langue.
- Dik, S. & Hengeveld, K. (1990) « The hierarchical structure of the clause and the typology of perception verbs complements » in *WPF 37*.
- Hamon, Philippe, (1984), *Texte et idéologie*, Paris, PUF.
- Jadir A. (2005) *Hiwârât amrikia fî tanja [American Interviews in Tangier]*, Rabat, Ed. Bouregreg.

- Jadir, A. (2006) *Paul Bowles wa ruwât tanja [Paul Bowles and the Tangier's Story Tellers]*, Rabat, Ed. Bouregreg.
- Jadir, M. (1998) « Textual cohesion and the notion of perception » in M. Hannay, A. M. Bolkestein, (eds.), *Functional Grammar and Verbal Interaction*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamin, pp. 43-58.
- Jadir, M. (2005) *La cohérence du discours en Grammaire Fonctionnelle* (Préface de M. A. Bolkestein), Rabat, Ed. Bouregreg.
- Jadir, M. (2008a) "Paul Bowles : Auteur *in absentia* ?" in A. Hibbard, B. Tharaud (eds.), *Bowles/Beats/Tangier*, Tangier, International Center for Performance Studies, pp. 63-80.
- Jadir, M. (2008b) « Métamorphose spatiale chez Paul Bowles » in *Tanger aux yeux des étrangers*, Tanger, Publications de la Haute Ecole Roi Fahd de Traduction, Université Abdelmalek Assaadi, pp. 1-17.
- Jadir, M. (2009) « Grammaire Fonctionnelle (de Discours) : Évaluation et perspectives » in *Hermes Journal of Language and Communication Studies* 43, pp. 163-201.
- Jadir, M. (ed.) (2011) *Fonctionnalisme et description linguistique*, préface de J. Lachlan Mackenzie, Sarrebruck, Editions Universitaires Européennes.
- Pageaux, D.-H. (1994) *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin.
- Pageaux, D.-H. (1995) « Recherche sur l'imagologie de l'Histoire culturelle à la Poétique » in *Revista de Filologia Francesa*, 8, Servicio de Publicaciones, Madrid, Univ. Complutense, pp. 135-160.
- Rondeau, D. (dir.) (2000) *L'Appel du Maroc*, Paris, Institut du Monde Arabe.
- Rousseau, T. Mouafou (2009) « Enjeux esthétique-idéologiques du stéréotype dans les derniers romans de Mongo Beti » in *Cahiers de Narratologie*, n°17, mis en ligne le 22 décembre 2009. URL : <http://revel.unice.fr/cnarra/index.html.id=1274>.
- Saïd, E., W. (1978) *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, coll. « La Couleur des idées ».

Mohammed Jadir is a Moroccan linguist and translator. He is a Professor at Hassan II University, Mohammedia-Casablanca, where he teaches linguistics and translation studies. Member of several academic societies: *Functional Grammar Community*, Amsterdam, le Centre de Recherche Appliquée sur la Traduction & l'Interprétation, Paris. Head of Laboratoire Langues, Littératures et Traduction (LALITRA). Translator of Jean-René Ladmiraal. Member of the editorial board of *SEPTET* (Société d'Études des Pratiques et Théories en Traduction). Some of his works are: *La cohérence du discours en Grammaire Fonctionnelle* (Rabat, Éditions Bouregreg, 2005), *Fonctionnalisme et description linguistique* (Sarrebruck, Éditions Universitaires Européennes, 2011), *L'expérience de traduire*, Édition Honoré Champion, Paris, 2015 (with Jean-René Ladmiraal).

Section 3 : Études linguistiques

Language as “Cultural Present” in Japanese Idiomatic Structures

Rodica Freñțiu

Babeș-Bolyai University

Abstract. Taking as theoretical framework the integral linguistics established by Eugenio Coseriu, the present study attempts to argue that idiomatic structures are creative linguistic deeds that have become tradition, and which can define the “character” of a language. Using Japanese as illustrative material, it analyses idioms, neglected until now by traditional linguistic investigation, as complex structures composed of a network of lexical and grammatical relations, whose sense is determined or completed by cultural context. In order to study this linguistic fact, the present research focuses its attention on the way in which the idiom or the “repeated discourse” follows its own norms to constitute meaning, norms different from that of free technique. It highlights the means through which an idiomatic structure probes, maybe more than the lexeme proper does, the conditioning of language through “things” and through “knowledge of things”.

Keywords: idiom, “repeated discourse”, cultural context.

What is most valuable is gentleness of spirit...

Prince Shōtoku, *Constitution of Seventeen Articles* (604)

In citing Aristotle and Humboldt, Eugenio Coseriu (cf. 2001: 124) shows that language, without being the product of logical thinking, given that the latter is based on language by necessity, represents the first specific manifestation of man as man. Through language, man can know the world and, at the same time, can know himself, fixing and turning this knowledge into an objective beyond impressions or immediate reactions.

Language manifests itself concretely as the particularly human activity of speaking to another through a language, but, conceptualizing language as *energeia*, this becomes an act of creation in all its forms. To speak means, within the integral linguistics propounded by Eugenio Coseriu, *to create* (cf. Coseriu, 2001: 13), and language as a unit of intuition and expression becomes essential to defining man. As it is *logos* (“appréhension de l’être”) (Coseriu, 2001: 30), as well as intersubjective *logos* (“forme et expression de l’historicité de l’homme”) (Coseriu 2001: 30), language in general attains the dimension of man and being, while a language corresponds to the relationship of man with other human individuals, defining his “humanity” or his ability not only to ask himself questions in relation to *being* in an external world and an internal one, but also of interpreting this *being*.

Defining language as a universal human activity, which is always achieved individually through the speakers of a language, in accordance to the norms of a historical linguistic community, Eugenio Coseriu (see 2000: 223-249) identifies three planes of language: universal, historical and individual. At a universal level, language as an activity is speaking in general, at a historical level it means speaking a certain language, and at an individual level it corresponds to language performed by an individual in a determined historical situation, named “discourse” by Coseriu. The delimitation of the three planes of language is extremely important, as it directs to three levels of functionality in what linguistic content is concerned: *designation*, *signified*, and *meaning*. The appearance of these within a text cannot be anything but simultaneous (cf. Coseriu, 2000: 246). “Designation” would be, in integral linguistics, the relationship between a sign and the “thing” it names or the reference to “reality”, while the “signified” would refer to the content of the linguistic sign given in a language. “Meaning” refers to the specific “content” of an act of speech or respectively of a “discourse” (Coseriu, apud Saramandu 1996: 54). It thus becomes obvious that, for meaning, the combined signified and designation act as a material sign (signifier) in relation to what it signifies (signified) (cf. Coseriu, 2001: 334).

Taking into account that meaning is the content of an act of speech or a discourse (see Coseriu, 2001: 355), it appears through the contest between designation and signified in a language, to which extralinguistic determinations of the considered discourse are added. This refers to, for example, “knowledge” of things designated, “knowledge” of the situation in which one speaks, or “knowledge” regarding the people who take part in the discourse (see Coseriu 2001: 165). The reality designated by a word / group of words cannot be eluded, seeing that reality is, in fact, a “point of reference” necessary for any semantic consideration of language (see Coseriu, 2001: 101). The reproach sometimes brought to language, that it is insufficient because it cannot refer to the world in its utmost detail, is inadequate. It is true that language does not directly communicate contextual conditions, but it is so because it is not necessary to do this. However, it uses these very conditions, and real expression implies and contains them (cf. Whitehead, apud Coseriu, 2001: 67), so that language not only analyses reality (see Coseriu, 2001: 101), but also relates to the real world. The idiomatic structure of a language, interpreted as the linguistic expression of human experience, seems to become, in turn, an obvious piece of evidence that language belongs to nature and spirit (cf. Coseriu, 2001: 131), to the exteriority of the world and the interiority of conscience, simultaneously.

“All languages are different.” – seems to be the assertion that Wilhelm von Humboldt debates in the chapter *The Character of Languages* in his work *On the Multiplicity of Linguistic Constructs* (see Humboldt, 1998: 302), where he emphasizes that each language has “character” and that, precisely because of this,

each language propounds its own vision of the world. The question that arises naturally from revealing this so called “character” of a language is connected to the way in which each particular language tries and succeeds to express it, to how this “spiritual individuality” takes root in the language and how it can be demonstrated. Detecting and accepting the individuality of all languages, the German philosopher is motivated and asks himself in what elements of the language could its character be anchored. In what follows, there is an attempt to argue that, in the case of Japanese, idiomatic phrases can convincingly define its “character”.

A brief description of the Japanese language would indicate that it draws attention through an unexpectedly simple morphological structure: the Japanese noun does not manifest differences in number, gender and case; not only does the verb not distinguish between persons, but also has weakly differentiated tenses, that of past or non-past (present or future); the category of pronoun is a relatively recent acquisition of the language, and the Japanese adjective does not suffer degrees of comparison. All these traits direct towards the “impersonal” character of the language. For example, the Japanese sentence: *Kodomo ga kuru.* could have two translations in an Indo-European language. A more functional one would be: “The child / the children is coming / are coming or will come.”, and another, within the letter and spirit of Japanese, could be approximated by: “In what concerns a certain number of the class of <child>, there is a <to come>.” (see Coseriu, 2001: 168-169)

Acknowledging the character of peoples and the need to find the adequate sound expression given to the sentiments felt by the human soul (cf. Humboldt, 1998: 303), subjectivity plays an important role in the construction of languages. Language, defined as a “semantic structuring” of the external world (cf. Coseriu, 2001: 173), subjectively structures extra-linguistic reality, often imposing a reality given by the subjective interpretation of man. “Subjectivity”, divided into a “subjectivity” that is incorporated in the lexical and grammatical system of a language, a “subjectivity” external to the grammatical and lexical system, and a sporadic, occasional one (cf. Coseriu, 2001: 229), as an objective linguistic fact, is, thus, essential to language. The idiomatic structures of a language can be interpreted as a preeminent illustration of the first kind of subjectivity, manifested at the lexical and grammatical level of the language. As such, the Japanese idiom *chacha o ireru*, can be translated into English with ‘to interrupt with banter’, and its literal conversion in the same language would be ‘to make tea after tea’ (see Akiyama & Akiyama, 1996: 29). Given that, normally, “to prepare tea” in Japanese is phrased “(o)cha o ireru”, the repetition of the lexeme “cha”, meaning ‘tea’, seems to suggest haste and carelessness on the part of one of the participants in the conversation. Furthermore, in Japanese, the more frequently used lexeme for “tea” is rather “ocha” than “cha”. The “o” recalls a prefix of politeness that has fused with the word over time, so that today it is not recognized as such. Its omission

from the lexeme that comes into the construction of the discussed idiom can suggest a certain lack of respect manifested between the speaker and listener.

According to Eugenio Coseriu, language defined as creative activity has as its main characteristic the fact that it is, at the same time, “expression with meaning” and “expression and meaning” (Coseriu, 2001: 23). Or, alternatively phrased, it is a system of signs, where a sign is understood as “a conventional instrument and a cultural element that belongs to a community” (Coseriu, 1995: 22). Continuing Plato, who specifies two “fundamental functions” in the language, one of “naming” and another of “uttering” something that has already been named, a distinction present even today in what we called “lexicon” and “grammar”, Coseriu separates two types of signification: the lexical signification and grammatical one. Without precisely coinciding, these two correspond to vocabulary and grammar or grammatical structure.

Neglected until now by traditional linguistic investigation, one would believe it is interesting to try and place idioms into this classification, using an illustrative corpus offered by the Japanese language. The lexical function, the most important of the three functions of language, organizes primary experience with the help of words and it forgoes the functions necessary for combining words. Until the present time, however, studies dedicated to the lexical function focus their attention on the factual material offered only by word lexemes proper, eliminating research on the fused group of words that constitutes an idiomatic structure or “the repeated discourse”, as it was named by Eugenio Coseriu:

“Le ‘discours répété’ comprend tout ce qui est traditionnellement figé comme ‘expression’, ‘phrase’ ou ‘locution’ et dont les éléments constitutifs ne sont pas remplaçable ou re-combinables selon des règles actuelles de la langue.” (Coseriu, 2001: 235)

Associated to the free technique, whose counterpoint is “the repeated discourse” (see Coseriu, 2001: 110), it shows the way in which one finds, in a discourse, that which can be combined with what has already been combined. Moreover, it is as in the case of lexemes like *geisha*, *samurai*, *kamikaze*. These are cultural terms for which, in order to understand their meaning, knowledge of the “extraverbal context” (see Coseriu, 2001: 58) that they originate from is necessary. With the help of these forms of “repeated discourse”, like quotes, fixed phrases, proverbs, the study of objects can be recovered (“l’étude des ‘choses’”) (Coseriu, 2001: 113), an investigation of this sort clarifying the contribution brought by knowledge of things and of “the world” to the activity of speech. Together with the idiomatic context (the language itself) and the verbal one (the discourse itself), cultural context contributes to the formation of context in the general sense of activity of speech or of the reality that surrounds a sign, an act of speech or a discourse. Encapsulating all that belongs to a cultural tradition and a community, cultural context then becomes a particular form of historical context (cf. Coseriu,

2001: 62). For example, the Japanese idiom *abura o uru*, translated in English with ‘to goof off, to loaf’ and whose literal sense would be ‘to sell oil’ (see Akiyama & Akiyama, 1996: 19), is connected to the Edo period (1600-1867) in Japan’s cultural history, when, lacking electricity, it took a certain amount of time for travelling salesmen to measure oil. Inescapably, while they were doing their job, they entered into conversation with their hosts. This made the neighbors whose wait was lengthened think that the salesmen’s tardiness was due to their idling character. Following the same path of interpretation, a Japanese idiomatic phrase like *atama o sageru*, with its English equivalent ‘to knuckle under’ and literally translated with ‘to lower one’s head’ (see Akiyama & Akiyama, 1996: 19), undoubtedly directs to the Japanese salute of bowing the head (*ojigi*) in order to express respect, gratefulness and assent toward another. Similarly, an idiom like *bansaku o tsukuru*, can be translated into English with ‘to be at the end of one’s rope’ and its literal conversion would be ‘ten thousand schemes end’ (see Akiyama & Akiyama, 1996: 25). To correctly understand this, one believes that it is necessary to know that the Chinese character 万, with the readings ‘man’ or ‘ban’, that goes into the formation of the word “bansaku”, has both the significance of ‘ten thousand’ (the highest Japanese numerical unit) and of ‘all’.

Nonverbal context has often been ignored by linguists, although, in the case of idiomatic phrases, it makes possible the understanding of language as unit of intuition and expression (see Coseriu, 2001: 28), pure creation of signifi and “signs”. Thus, idiomatic phrases as circumlocutions of a keyword constitute a category of cognitive synonyms rather than one of linguistic synonyms. The idiomatic structure *pin kara kiri made*, with a possible English translation of ‘one, the top, the beginning’, ‘from the top to the bottom’ (see Akiyama & Akiyama, 1996: 255), is, in Japanese, a paraphrase that wishes to suggest the variety, the diversity of things. It is interesting, however, that this idiom contains two words with a neological etymon: “pin” is derived from the Portuguese “pinto”, meaning ‘one’, and “kiri” is a derivative of “kuruso”, the phonetic adaptation to Japanese of the Portuguese lexeme “cruz”, meaning ‘cross’. But the horizontal and vertical lines that represent the iconic sign of the cross for Christian faith constitute the strokes that compose the Chinese ideograph “十” of which the meaning in Japanese is “ten”. Consequently, the literal translation of the idiom would be “from 1 to 10”, where, naturally, in counting from one (=pin) to ten (=kiri), “pin” would be the highest level, while “kiri” would express the lowest level. The conditioning of language through “things” and through “knowledge of things” becomes, one may believe, obvious, and the correlation language-culture is opportune:

“As respects the relationship between language and culture, it must be noted that it essentially presents itself in three different directions. On the one hand, language itself is a primary form of «culture», of objectivizing human creativity (or, as it is said – and this represents one and the same thing – «creative spirit»). On the

other hand, language reflects non-linguistic culture; it is «the actuality of culture» (Hegel), which means it expresses «knowledge», ideas and judgments on known «reality» (and, also, the ‘social’ realities and realities of language itself as segment of reality). Outside of these, one does not speak only with the help of language in itself, of ‘linguistic competence’, but also through the means of ‘extralinguistic competence’, ‘knowledge of the world’, in other words, through knowledge, ideas, and judgment of ‘things’; and ‘knowledge of the world’ influences linguistic expression and determines it to some degree.” (Coseriu 1994: 139)

Similarly to poetry, idioms propose the objectivization of an intuitive content of conscience, being placed beyond the distinction one can make between true and false, existence and non-existence. As the result of a creative act, the architecture of idioms presents a complex structure, composing a network of lexical and grammatical relations that can determine or complete meaning. In presenting language as a creative activity, idiomatic phrases make way for countless possibilities when “speaking in a language”:

“La variabilité des significations, en particulier les déplacements de sens nombreux et d’une grande portée ainsi qu’une aptitude illimitée pour les paraphrases multiples sont précisément les propriétés qui favorisent la créativité d’une langue naturelle et confèrent non seulement à l’activité poétique mais aussi à l’activité scientifique des possibilités d’invention continues.” (Jakobson 1973: 29)

Regarding the term “idiom” in Western languages, whose etymology directs to the Greek *idios*, meaning “private, particular”, the *Longman Dictionary of Contemporary English* (2008: 205) gives the following definitions in English: 1. “group of words that has a special meaning that is different from the ordinary meaning of each separate word; 2. (formal or technical) “a style of expression in writing, speech, or music that is typical of a particular group of people”. Alternatively, the *Longman English-Japanese Dictionary* (2006: 807) proposes the following equivalent terms in Japanese: 1. “*idiomu*, *jukugo*, *kanyōku*”; 2. “*sakuhū*, *sutairu*”. Since the present study is interested in the first meaning of the term, attention will be focused, as follows, on the Japanese equivalents “*idiomu*”, “*jukugo*”, “*kanyōku*”. While “*idiomu*” is a simple adaptation to Japanese of the English “idiom”, “*jukugo*” has a dictionary entry of three meanings: 1. “compound word, idiom”; 2. “Chinese word (*kango*)”; 3. “*kanyōku*, idiomatic phrase (s.n.)” (cf. *Nihongo daijiten*, 1995: 1014). Conversely, “*kanyōku*” presents a single definition, namely “fixed reformulation, *kanyō* word, idiom, idiomatic expression (s.n.)” (cf. *Nihongo daijiten*, 1995: 480). It is easy to note that in Japanese “*jukugo*” and “*kanyōku*” are terms that deal with metalanguage, defined approximately through each-other by the encyclopedic dictionary of Japanese. The lack of a clear dissociation between the two is expressed by the equivalents given in English.

Recognizing that what is expressed through words is always less than what has been said, idioms somehow transform into a “complementary” expressive

activity, which redirects words to the sensations, feelings or states from which they arose (see Smith, apud Butaciu, 2009: 36). They attempt to reincorporate these not only in visual images or the dynamic sensations of the body, but also in other activities of knowing the “world”. The idiom particularly activates the cultural valence of the context that speaking in a language implies, and so presents a dynamic mechanism that appeals countless times to rhetorical figures in order to construct meaning. For example, the Japanese idiomatic phrase *eimin suru*, with the English equivalent ‘to pass away’, whose literal rendition would be ‘to sleep eternal rest (for ever)’ (see Akiyama & Akiyama 1996: 45), is easily accessible to any non-native, thanks to a universal “knowledge” of death being metaphorically interpreted as “eternal sleep”. Contrarily, in order to access a certain level of depth in the case of the idiom *ocha o nigosu*, possibly translated as ‘to pussyfoot’, and literally translated with ‘to make tea cloudy’ (see Akiyama & Akiyama, 1996: 29), it is required to “know” green tea, so that one may make an analogy with the clear color of the “green potion”, which allows to see the bottom of the cup in which it has been poured.

Likewise, there seems to be an indisputable connection between the idiomatic phrase *doro o kaburu*, meaning ‘to assume someone else’s responsibility’ and literally translated as ‘to pour mud upon oneself’ (see Akiyama & Akiyama, 1996: 44), and the sixty-fourth Zen *koan* (parable) from the “Hekigan-roku” parable collection, commented by the Chinese priest Yuan-wu in 1225 and also mentioned by Yukio Mishima in his novel “The Temple of the Golden Pavilion”: “Chōshū wears a pair of shoes on his head”. The Zen *koan*, which is, in fact, an enigma with a significance difficult or even impossible to make out, tells of how during the T’ang Dynasty, a kitten that had entered the garden of a temple becomes a reason for dispute between the west wing and the east wing of the building. But master Nansen, who was following the quarrel, grabs the kitten by the nape, puts a knife against its neck and asks the monks who were fighting over it to say the right word in order to save the animal’s life. However, nobody is able to answer Nansen’s request and the cat is killed. At dusk, the great Chōshū returns to the temple, and learns of the incident. Chōshū listens silently and exits the room, placing his shoes on his head. (see Mishima, 2000: 62) The *koan* tries to motivate the gesture of Nansen through the annihilation of the illusion of self, thus removing any contradiction between self and others, and shows Chōshū’s infinitely kind gesture as proof of Buddhist gentility. Its significance undoubtedly underlies understanding the previously mentioned idiom.

Called “repeated discourse” by Eugenio Coseriu, the idiom is situated beyond phonetics, vocabulary or grammar, it follows its own rules, different from that of free technique (see Coseriu, 2001: 114), and has found different definitions for itself in recent specialized literature. The following shall be named: “ambiguous term” used in a controversial way, “combination of words” with a special sense,

“special phrase”, “verbal anomaly”, “idiosyncrasy” of language (see Butaciu, 2009: 13-14), “excuse” or “pretense” (see Egan 2008: 381-409) due to “inflexibility” and “lack of predictability”, and, not lastly, “obscure instance” (Wearing, 2012: 500), in which the composing elements are connected by processes of a figurative type like similarity and analogy. Despite their multiple definitions, these semantically unstructured units called “idioms” are finally accepted in European specialized literature as “phrasemes” whose specific characteristics are given by: stability, idiomaticity, polylexicality (cf. Burger, apud. Piirainen, 2012: 33).

There is a difference between idioms and proverbs, which are characterized by the universality of the expressed truth, through illocutionary force and discursive autonomy (see Piirainen, 2012: 33). Idioms acquire, in European phraseology, the functions of the morphological categories of noun, verb, adjective or adverb. Recent studies are even dedicated to the syntax, semantics and pragmatics of idioms, or their analysis from the point of view of sociolinguistics and psycholinguistics. Although all these approaches see culture as a dominant fundamental element constant in phraseology (cf. Piirainen, 2012: 47), only a few studies have treated the relationship between idioms and culture in detail.

Among the numerous definitions given across time to (a) language, one may remark the one suggested by cultural semiotics, for which it is a cultural artifact, thus reflecting characteristics of the culture in which it has appeared. At the center of this perspective there is, of course, the predisposition of man to create signs and endow them with meanings, culture then becoming a system of symbols or significant signs, in which it seems to be possible to treat the recognition of the relationship between idiomatic phrases and cultural knowledge as a common fact: “[...] le langage est au centre de tous les système sémiotiques humains et il est le plus important d’entre eux.” (Jakobson, 1973: 28)

Culture, the sum of all information that is not hereditary, together with the means of organizing and saving it (cf. Lotman, 1974: 12-19), comprises all the ranges of manifesting human spirituality. It is possible to speak of an European, African or Asian culture, as it is possible to invoke French, Russian, Romanian or Japanese culture, each propounding a particular vision on the world, sometimes with surprisingly similar details.

Wilhelm von Humboldt used the method of the circle (1988: 40) drawn by a language around a people that speaks it when he wanted to show that the attempt to leave this circle cannot be achieved except by entering “simultaneously” in the circle of another people. Because of this, it is believed that researching a linguistic fact belonging to a language, native or not, should start by presenting that which Coseriu (2001: 61), enumerating the extraverbal contexts of a language, calls a “cultural framework”. Always, what is said in a language is less than one expresses or understands, always the sense of a discourse passes beyond what is effectively

said, and this can only happen due to the circumstances in which the act of speech is produced.

The characteristics of Japanese culture, for example, in the common opinion of several specialists, configure an altogether special model compared to that offered by Western culture. Japanese cultural mentality is focused, as specialized studies show (see Ikegami, 1998: 1909), on complementarity rather than contrast, on subject-object fusion rather than on their opposition, as it shows itself oriented preferentially towards the concrete and not the abstract, towards the small, and not the vast. It is then not accidental at all that all these characteristics are found in the functionality of the Japanese language, in which the high dependence of text on context makes the listener/reader actively involve himself in the discourse, participating actively in the construction of meaning. A sentence like *Watashi wa unagi desu.*, an example often invoked to illustrate the “illogicity” of Japanese, whose literal translation is ‘I am an eel.’, is an assertive sentence, grammatically correct in Japanese. But it also becomes pertinent from a logical point of view only if a context is actualized: spoken in a restaurant, the sentence can belong to a person from a group placing an order, who expresses his wish to have eel (a menu very appreciated by the Japanese during the summer) (see Ikegami, 1989: 263). It’s true that any language is, to a certain degree, dependent on context, but Japanese is dependent in such a measure that the notion of “text” becomes more important than that of “sentence”. Which literally means that a sentence is a simple problem, but the real construction of sense in Japanese is for the context to specify. The high dependence of text on context reminds one of children’s language or poetic language, which emphasizes the imperfect control of language in one case, or the possibility of overcoming linguistic norms, in the other.

Moreover, in Japanese, assertive sentences are numerically overcome by interrogative, dubitative, conditional and imperative sentences, which are more affectively loaded, showing that the inhabitants of the Japanese archipelago are more inclined towards the concrete and art than towards the abstract and philosophy (see Suzuki, 1988: 307). The idiomatic phrase *ichi go ichi e*, for example, that can be rephrased with ‘a once-in-a-lifetime meeting’, is heavily connected to the tea ceremony ideal of granting the highest importance to the moment. Tea ceremony is a spiritual discipline that treats every detail with utmost importance and has been established by master Sen no Rikyu (1521-1591). It is based on four essential principles: *wa* [和] (‘harmony’), *kei* [敬] (‘reverence’), *sei* [清] (‘purity’), *jaku* [寂] (‘tranquility’), where the first two are considered social or ethical, the third is both of a physical and psychological nature, and the last one is spiritual or metaphysical (cf. Suzuki, 1988: 304). Thus, tea ceremony teaches harmony between things, harmony between people, harmony between things and people or between people and nature, as well as respect for etiquette, ritual purification through cleanliness and order, and, not lastly, the way in which one can achieve inner tranquility. Helping its participants understand that everything in life is permanently changing and, consequently, that the transient

moment deserves absolute attention, the ideal of the tea ceremony is heavily tied to the sense of the idiom *ichi go ichi e*, whose literal conversion would be ‘one moment, one meeting’.

At a closer look, however, in the concepts of *wa*, *kei*, *sei*, *jaku* one may recognize four Eastern schools of thought. To be exact, there is Confucianism in the first two (*wa* and *kei*), Taoism and Shintoism in the third (*sei*), and Buddhism and Taoism in *jaku*. Thus, the tea room (*chashitsu*) is transformed into the space that syncretizes these philosophies. By proposing a meditative frame of mind, tea ceremony meets Zen Buddhism, changing the given circumstances into an intimate relationship with the larger sphere of reality (see Suzuki, 1988: 306). The space is transformed into a medium that raises the problem of time, as the moment acquires the value of eternity in the *chashitsu*:

“Who would then deny that when I am sipping tea in my tearoom I am swallowing the whole universe with it and that this very moment of my lifting the bowl to my lips is eternity itself transcending time and space?” (Suzuki, 1988: 314)

But the morphology of culture no longer understands “space” in the Kantian spirit, like an absolute and constant *a priori* of human intuition, but as a “creative act of sensitivity” (cf. Bachelard, 2005: 66), valid according to cultural diversity. The intuition of space, as a creative act of conscious sensitivity, is now seen as a dominant factor, exclusively determined by the symbolic power of a culture or of a style. But, aside from a spatial purview, conscience also possesses a temporal purview, and, from the perspective of their relationship, European culture considers space and time to be two equal parts of the same whole. However, in Japanese culture, a real phenomenon, a sound, for example, is considered limitless, and it is possible to interpret it from the perspective of the infinite (cf. Miyoshi, 1985: 117). To rephrase, in Western culture space and time are considered to be in a structural relationship, like “intellectual objects”, while in Far Eastern mentality time and space are linked in a *continuum unconnected* to the realm of the emotional or the mental universe.

This “unconnected continuum” is, however, the true nature of *ma* [間], an ideograph that is also read as *kan* in Japanese, meaning “interval”. The Chinese character is a component of both the noun *jikan* [時間] ‘time’, but also of *kūkan* [空間] ‘space’. *Ma* is, in fact, an aesthetic concept that can be found not only in various musical or theatric forms, but also in the Japanese’s way of thinking (cf. Miyoshi, 1985: 117), and it proves continuity as a fundamental feature of Japanese traditional art, possibly exemplified by “chained poetry” (*renga*) or “picture scrolls (*emaki*). *Ma*, literally translated, means ‘space’ or ‘interval’, but, in its capacity of aesthetic concept, directs to the space between something and what comes next, referring to the interval either between one drum beat and the next, between the pose position of a dancer and his change into another, or between the line of an actor and the next, etc. Therefore, *ma* is the time interval in which nothing happens, it is the moment of *blanks* that the actors are called upon to give the highest importance:

Nothing apparently happens in these periods, but they are by no means empty moments. On the contrary, they are conceived of as fully significant moments – as significant as those moments at which something is really taking place. (Ikegami, 1986: 398).

Thus, continuity is demonstrated by *ma* in two ways: on the one hand through the neutralization of the distinction between “nothing” and “something” that it achieves, each moment being seen as a signifier for the other, and, on the other hand, through its contribution to the destruction of the clearly articulated performative structure, granting significant value to the period in which nothing happens. This *ma* imposes a rhythm, given in Japanese by *ma o toru* (“take the silent beat”). It is believed this may also explain the idiomatic phrases *ma ga yoi*, understood as ‘good timing’ (see Miyoshi, 1985: 99), and indicating a situation in which circumstances were favorable, or *ma ga warui*, the approximate equivalent of ‘to be embarrassed’, although the literal translation would be ‘the timing is bad’ (see Akiyama & Akiyama, 1996: 187). With the same key concept of *ma*, idioms like *ma ga nukeru*, that can be translated with ‘blockhead, stupid’, although it’s literal translation would be ‘someone with no sense of timing’ (see Akiyama & Akiyama, 1996: 187) or *ma ga motenai*, with the English equivalent ‘to be unable to fill the silences’ and the literal translation ‘to be unable to hold space’ (see Akiyama & Akiyama, 1996: 187), emphasize, in their turn, the ultimate importance of the “silent beat” in Japanese thinking.

Idioms are closely related to social life and civilization, art and politics, the development of thinking, and altogether to the entire life of man. Thus, as in the case of any other language, Japanese mentality, the way in which the inhabitants of the archipelago treat life, man, nature, etc., can be known through Japanese idiomatic structures, which complete the meaning of discourse colorfully, humorously and with a dash of irony. The idiomatic phrase *hanamichi wo kazaru*, with the English equivalent ‘to make a graceful exit, retirement’, and literally translated with ‘to decorate a runway’ (see Akiyama & Akiyama, 1996: 64), may be associated, one believes, with the “flower path” in kabuki theater. It is the suspended “bridge” that passes through the seats in the audience, connecting the stage and the back of the room, thus the “ramp” on which the actors in the play make their entrances and exits.

But the concept through which one can describe and analyze the cultural basis of idiomatic phrases is “motivation” (Pirainen, 2012: 49), the path that establishes the connection between lexical structure and figurative sense. Semantically motivated, idiomatic phrases lead towards knowing “things” and “the world”. Yet, if cultural context is, most often, implicit for a native speaker, it has to become explicit for the foreigner who tries to approach that particular language. As it was already shown, for Humboldt (apud Boboc, 1988: 146), the language of a community is its spirit, and its spirit is the language that it speaks, but these, however, cannot be thought of as identical.

In Japanese, the concept of *kotodama* [言霊] ‘spirit word’, dates from the 8th and 9th centuries and may be explained through the power that a word has, that of triggering events, of entailing deeds. It shows that, in Japanese culture, the word is inseparable from its meaning and designation (cf. Ikegami, 1998: 1901). According to *Shinto* animist belief, the Japanese native faith, everything in this universe has a spirit that talks, and through the word uttered by the human being the spirit of that word may, in turn, manifest itself in the world. Later, also endorsed by two other concepts introduced by Buddhism: *shingon* [真言] the ‘truth-word’ of Enlightenment and *mugon* [無言], the ‘illusion-word’ of immediate reality, *kotodama* will develop in the aesthetic concept of *mono no aware* [物の哀] “the movement of the soul towards things”. The entire encompassing world, through its very nature, can naturally awaken in a person certain states of being, feelings, natural sensations. It is not casually that, maybe excessively, different derivatives from the root <nature> have been used. Their use precisely justifies the wish to amplify the natural and the naturalness of these emotions that nature stirs within a human being, fully contrasting “the rational” and “artificial”. Just like sliding paper doors (*shōji* and *fusuma*) do not completely stop natural light and air in the Japanese traditional household, thus creating continuity between the inside (cultural space) and outside (natural space) when they open, between man and things there also has to be coordination, synchronization of feelings and mutual shaping, expressed in Japanese culture through *mono no aware* or ‘the beauty of simple and transient things’.

The Japanese range is unique, based on the alternation of minor seconds and major thirds, thus making possible the “transposition of spiritual movement”, which reminds one of the “extremely painful nature of things” (cf. Lévi-Strauss, 2013: 14). An idiom recently emerged in the Japanese language, *keshigomu no kanashimi* (see Ikegami, 1990: 62-65), whose literal translation would be ‘the eraser’s sadness’ tries to evoke the same feeling of transience, of the insecurity of things, of inexorable passing of time, at the same time building and seemingly enforcing a new world, adapted to contemporary reality.

The study of any linguistic fact in a scientific and cultural light becomes, one believes, a fully justified contribution to the description of a language. It probes the fact that any language is a creative open system, every language being free to “operate and trigger” according to “its own intimate force” (cf. Humboldt, 1988:165). As both Japanese culture and language are characterized by harmony and continuity (cf. Ikegami, 1998: 1909) and are attached to intuition, experience and practice (see Lévi-Strauss, 2013: 164), a study of idioms can prove the way in which Japanese culture conceptualizes language not as a stable, limited concept, like Western culture sometimes does, but rather as a limitless event (cf. Ikegami, 1989: 268) in a continuous flux.

Bibliography

- Abe, Masao (1985) *Zen and Japanese Thought*, Honolulu, University of Hawaii.
- Akiyama Nobuo, Akiyama Carol ([1996]2001) *Japanese and English Idioms*. 2001 日本語慣用句・英語イデオム, U.S.A.: Barron's.
- Boboc, Alexandru(1988) "Prolegomene la o filosofie modernă a limbajului. Momente semnificative de la W. Von Humboldt la L. Wittgenstein și M. Heidegger" in *Secolul 20*, no. 1-2-3.
- Butaciu, Laura (2009) *Translating idioms through culture*, Arad, Pronum.
- Coseriu, Eugenio (1994) *Lingvistică din perspectivă spațială și antropologică*, Chișinău, „Știința”.
- Coseriu, Eugenio (1995) *Introducere în lingvistică*, translated by Elena Ardeleanu and Eugenia Bojoga, Preface by Mircea Borcilă, Cluj, Editura Echinox.
- Coseriu, Eugenio (2000) *Leții de lingvistică generală*, translated from the Spanisy by Eugenia Bojoga, Preface by Mircea Borcilă, Chișinău, Editura Arc.
- Coseriu, Eugenio (2001) *L'homme et son language*, Textes réunis par H. Dupuy-Engelhardt, J.-P. Durafour et F. Rastier, Paris, Editions Peeters.
- Egan, A. (2008) *Pretense for the complete idiom* in „NOÛS”, 42 (3), 381-409.
- Humboldt, Wilhelm von (1988) "Fragmente lingvistice" in *Secolul 20*, no. 1-2-3, translated by Ștefan Augustin Doinaș.
- Humboldt, Wilhelm von (1998) *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, Padeborn, Schöningh Verlag.
- Ikegami, Yoshihiko (1989) "Introduction" in Dijk, Teun A. Van (ed.), *Text. (Special Issue: Discourse Analysis in Japan*, 9 (3), pp. 263-273.
- Ikegami, Yoshihiko (1990) *Fushigina kotoba, kotoba no fushigi. The Wonder of Language*, Tokyo, Chikumashobō.
- Ikegami, Yoshihiko (1998) "Sign conception in Japan", in *Semiotics. A Handbook on the Sign-Theoretic Foundations of Nature and Culture*, Volume 2, Berlin: Walter de Gruyter, pp. 1898-1910.
- Jakobson, Roman (1973) *Essais de linguistique générale ** Rapports internes et externes du langage*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- Lévi-Strauss, Claude (2013) *Cealaltă față a Lunii. Scrieri despre Japonia*, Iași, Editura Polirom.
- Lotman, Iuri (1974, *Studii de tipologia culturii*, in Romanian by Radu Nicolau, București, Editura Univers.
- Mishima, Yukio (2000) *Templul de aur*, translated from Japanese by Angela Hondru, București, Editura Humanitas.
- Miyoshi, Akira (1985) *The Silent Beat of Japanese Music* in Yamamoto, Shichibei (et alii), *Japan as I see it. Japanese Essences*, Tokyo, Kodansha.
- Piirainen, Elisabeth (2012) *Widespread Idioms in Europe and Beyond : Toward a Lexicon of Common Figurative Units*, New-York, Peter Lang.
- Saramandu, Nicolae(2000) *Lingvistica integrală. Interviu cu Eugen Coșeriu*, București, Editura Fundației Culturale Române.
- Suzuki, Daisetz T.(1988) *Zen and Japanese Culture*, Tokyo, Tuttle Publishing.
- Wearing, Catherine (2012) *Metaphor, Idiom, and Pretense* in „NOÛS”, 46 (3), 499-524.
- *** (1995) *Nihongodajiten*, Tokyo, Kodansha International
- *** (2006) *Longman English-Japanese Dictionary*, Tokyo, Pearson Education Limited.
- *** (2008) *Longman Dictionary of Contemporary English. The living dictionary*, Edinburgh, Pearson Education Limited.

Rodica Frențiu PhD – Associate Professor, Babes-Bolyai University (Cluj-Napoca, Romania). Fields of research: Japanese Poetics, Cultural Semiotics, Japanese Calligraphy. Main publications: *Clar-obscur, vag și ambiguitate... Avataruri ale literaturii japoneze contemporane*, Cluj-Napoca: Casa Cărții de Știință, 2010; *Japanese Calligraphy: the Path between Eye and Spirit*, Sarrebruck: Éditions Universitaires Européennes, 2011.

Il ridimensionamento della struttura e dei valori della narrazione nella traduzione intersemiotica

Anamaria Milonean

Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca

Abstract. The term “translation” is particularly used to define the process of transposition of textual meaning from the source language into the target language. This is a case of “interlingual” translation, but there are also two other forms of translation viewed more as interpretation forms: intralingual translation and intersemiotic translation. Starting from the idea that the adaptation of a novel to the screen is a intersemiotic / intersystemic translation, this paper shows, based on the principles of textuality, the interpretation relationship the original text –Giuseppe Tomasi di Lampedusa’s novel *The Leopard* and the target text – Luchino Visconti’s movie *The Leopard*. The comparative analysis of the two texts in this article, based on two important textual configurations for the formation of meaning (the event configuration and the spatio-temporal configuration), highlights the commonalities as well as the discrepancies, omissions and compensations the director uses in order to give his film the cohesion and coherence that the new textual object needs..

Keywords: intersemiotic translation, textuality, textual meaning, interpretation, event configuration, spatio-temporal configuration.

I. LA TRASPOSIZIONE CINEMATOGRAFICA COME TRADUZIONE INTERSEMIOTICA

Nell’accezione di Roman Jakobson (1963: 78-86) il concetto di *traduzione* presuppone tre tipi di operazioni: la traduzione propriamente detta (*interlinguale*), la riformulazione per parafrasi, accorciamento o aggiunta (ossia la traduzione *intralinguale*) e la trasmutazione (cioè la traduzione *intersemiotica*). Se, a partire da Peirce, il significato¹ viene definito come una traduzione di un segno in un altro segno, l’atto traduttivo diventa una forma di interpretazione², una parte intrinseca di qualsiasi tipo di semiosi³. In questo senso, Eco (2003: 235-253) parla di

¹ Ossia il senso o l’interpretante finale che nasce da qualcos’altro, cioè dalla serie di interpretanti che “lo sostituiscono”. (Cfr. Peirce, 1990: 274-275)

² Tuttavia, non si può parlare di una sovrapposizione perfetta delle due nozioni che sono segnate, è vero, da un’identità strutturale, ma anche da una differenza di “intensità” (oppure di “estensione”, direi io), in quanto l’universo dell’interpretazione è più ampio di quello della traduzione. (Cfr. Eco, 2003: 225-234)

³ Nell’accezione di Peirce, la *semiosi* rappresenta il processo di continua riformulabilità dei significati dei segni.

un'interpretazione *intrasistemica* (che comprende la traduzione intralinguale¹, la traduzione intrasemiotica² e l'esecuzione³) e di un'interpretazione *intersistemica* (interlinguistica e intersemiotica), con trasformazioni della sostanza e/oppure della forma dell'espressione/del contenuto.

Benveniste, invece, afferma che non si può parlare di *segno* in generale, ma che ogni segno appartiene a un certo sistema che stabilisce con altri sistemi vari rapporti, retti da due principi: della non ridondanza e della non corrispondenza delle funzioni dello stesso segno in due sistemi differenti. In generale, il rapporto tra due sistemi (possibile solo sullo sfondo dello stesso ambito culturale), viene definito da Benveniste come fenomeno di *interpretanza*, come "rapporto tra il SISTEMA INTERPRETANTE e il SISTEMA INTERPRETATO". (Cfr. Benveniste, 2000: 46-54)

La *trasposizione cinematografica* di un romanzo rappresenta, secondo me, un atto di *traduzione intersemiotica* (una trasmutazione, un adattamento), che implica due testi: quello "di partenza" – il romanzo – e quello "di arrivo" – il film –, appartenenti a due sistemi semiotici con possibilità espressive diverse, tra cui si instaura una *relazione di interpretanza*.

Tuttavia, nonostante si parli di una trasposizione *intersemiotica/ intersistemica*, la trasposizione cinematografica di un romanzo non riguarda in realtà sistemi, ma TESTI, e il rapporto che si stabilisce tra il testo di partenza (il romanzo) e il testo di arrivo (l'adattamento cinematografico) può essere definito, nella mia opinione, attraverso il concetto di „*proiettività*” – fenomeno caratteristico dei rapporti intertestuali che indica un "effetto di presenza" (cfr. Vlad, 2003:79) di un testo in un altro testo, come "una risonanza" (direi io), come un suono che rimbalza "tra due versanti montuosi" collocati nell'ampio panorama della *cultura*.

Non essendo mai totalmente fedele al testo di partenza, la traduzione implica una relazione con il testo tradotto definita con termini che spaziano da *simile* a *differente*, a cui ogni trasposizione deve offrire i valori adeguati. L'adattatore (in questo caso, il regista, i produttori del film) diventa la "figura critica" che, tenendo conto dei valori del testo di partenza (il testo letterario), del contesto della produzione e dei valori a cui tende il testo di arrivo (il film), "negozia"⁴ il senso testuale. Il regista è la figura che "sceglie", che "raccolge" dal

¹ La sinonimia, la definizione, la parafrasi, il riassunto, il commento, ecc., che sono, in fin dei conti, "traduzioni". (Cfr. *Ibidem*: 239-244)

² Per esempio, un brano musicale trasportato da una tonalità a un'altra, una proiezione, su scala ridotta, di una carta geografica, ecc. (Cfr. *Ibidem*: 237-239)

³ Per esempio, l'esecuzione di un brano musicale, una messa in scena, ecc., fenomeni semiotici che si trovano al confine tra l'interpretazione intrasistemica e quella intersistemica. (Cfr. *Ibidem*: 251-253)

⁴ Il concetto di "negoziante" rappresenta l'idea centrale del libro di Umberto Eco, *Dire quasi la stessa cosa*, una negoziazione che implica, da un lato, il testo di partenza e la figura del suo autore empirico, nonché l'intera cultura a cui esso appartiene, e, dall'altro, il testo di arrivo, con l'intero sistema di aspettative dei futuri lettori (o, per quanto ci riguarda, degli spettatori), oppure un'intera editoria (industria filmica, nel nostro caso).

testo di partenza gli elementi trasferibili nel testo di arrivo, partendo dalle equivalenze sovrastrutturali dei due sistemi, equivalenze che stanno alla base della traduttibilità stessa. Scegliere significa, implicitamente, “lasciare fuori” quel contenuto testuale che non corrisponde alla nuova visione del mondo (del regista stesso) oppure che, semplicemente, non può essere trasposto nel nuovo sistema semiotico. Questa zona di intraduttibilità è come una montagna i cui versanti rappresentano l’uno la garanzia dell’originalità e della creatività del testo di arrivo, mentre l’altro può diventare, nel caso di una trasposizione cinematografica, lo spazio aperto a polemiche riguardanti la fedeltà del testo filmico rispetto al romanzo, con l’implicita tendenza di valutare e di paragonare.

La trasposizione cinematografica è, come già sottolineato sopra, una forma particolare dell’intertestualità, e la teoria che la descrive è un capitolo della teoria del testo. Trasporre un testo in un altro testo, appartenente ad un sistema semiotico differente, significa trovare le equivalenze di senso, rintracciare gli elementi trasferibili (a livello di significanti e di significati), ma anche adattare o inventare nuove forme che veicolino un senso che, nonostante volesse essere lo stesso, sarà sempre diverso.

Stabilire i rapporti instaurati tra il romanzo e il film (rapporti collocati nello spazio dell’intertestualità trans-sistemica e proiettati sullo sfondo del grande TESTO – la *cultura* nel suo insieme, come spazio di mediazione) è possibile solo tenendo conto in permanenza del concetto di *testualità* (il testo come categoria, linguistica e non solo) e della natura processuale del senso testuale, la cui percezione è indispensabile per qualsiasi tipo di interpretazione/traduzione.

La natura processuale del senso testuale può essere messa in evidenza tramite la descrizione della struttura *reticolare*, dei valori *inferenziali*, della *totalità dei codici* (verbali e non verbali) e degli *effetti sinergetici* del testo (cfr. Vlad: 2003), categorie che appartengono a ognuno dei testi che verranno analizzati (il romanzo di Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Il Gattopardo*, e l’omonimo film), ma che presentano, tuttavia, differenze a livello dei rapporti tra gli elementi di alcune sottocategorie (reti, codici, ecc.). Queste differenze sono richieste dalla necessità di trovare equivalenze di senso a livello macro-strutturale (delle sequenze, delle parti, del testo nel suo insieme) nel contesto del cambiamento totale, nella trasposizione cinematografica, della forma dell’espressione.

Partendo da equivalenze sovrastrutturali appartenenti ad una grammatica narrativa di profondità, non ancora discorsivizzata, la trasposizione del romanzo nel film implica, nella mia opinione, la scelta di percorsi di senso che, nel tentativo di offrire la maggior parte del senso del testo di partenza, deve adattare o addirittura inventare strutture significanti proprie del nuovo linguaggio¹, tenendo

¹ Lo sviluppo di tecniche richieste dalle strutture narrative specifiche della cinematografia (il montaggio parallelo, il montaggio alternato, ecc.).

conto in permanenza della coerenza globale del testo, come riflessione di una nuova visione del mondo. Una volta pesati e paragonati gli effetti di senso dei due testi (il romanzo e il film), si passa all'identificazione delle strutture trasferibili, cioè delle *trasferenze* (cfr. Basso, 2003). Risulteranno così due categorie: gli elementi trasferibili (traduttibili) e quelli intransferibili.

Il romanzo e il film sono due oggetti testuali con caratteristiche proprie: il testo romanzesco presenta elementi significanti solo di natura linguistica (i segni verbali), mentre il romanzo gode della presenza tanto di significanti linguistici (le battute dei personaggi, varie iscrizioni, ecc.) quanto di significanti non linguistici (codici specifici o non specifici della cinematografia¹). In questo contesto, il fondamento del processo di trasposizione è costituito dalla struttura narrativa dei due testi, in quanto essa rappresenta quel livello immanente, "aurorale", dell'articolazione del senso, la forma più comune di identificazione di un percorso esistenziale e di configurazione temporale.

Dunque, il romanzo e il film hanno un livello comune del contenuto narrativo (il livello *antropomorfo non figurativo* – cfr. Greimas, 1975) e due livelli simmetrici distinti: il livello figurativo del testo letterario e il livello figurativo del testo filmico. A partire da questa premessa, i due testi sono paragonabili a livello di alcune strutture trasferibili (certo, in gradi diversi) come la struttura degli eventi narrativi, quella spazio-temporale, l'istanza narrativa, la prospettiva narrativa (la focalizzazione), ecc.

Di seguito, passerò in rassegna alcuni dei cambiamenti² richiesti dalla trasposizione cinematografica del romanzo di Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Il Gattopardo*, come processo di traduzione intersemiotica, a livello della *configurazione narrativa e della configurazione spazio-temporale*. La dialettica dei rapporti tra gli eventi narrativi e gli elementi spazio-temporali del romanzo e del film mette in evidenza tanto la presenza di forme e strutture equivalenti, quanto di elementi differenti – effetto della trasposizione dei contenuti narrativi in un altro linguaggio/sistema semiotico, costruito su principi di funzionamento propri, originali.

¹ I codici specifici della cinematografia sono il montaggio, i movimenti della cinepresa, i vari tipi di ricordo, ecc., mentre i codici non specifici sono il ritmo, i codici narrativi, i codici della fotografia, ecc.

² Per una analisi dettagliata dei rapporti tra il testo romanzesco e il testo filmico *Il Gattopardo*, a livello spazio-temporale, dell'istanza narrativa e della focalizzazione, si veda Colceriu, 2010.

II. LA CONFIGURAZIONE NARRATIVA DEL *GATTOPARDO* NELLA TRASPOSIZIONE CINEMATOGRAFICA

Lo studio comparativo delle strutture narrative e spazio-temporali del romanzo di Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Il Gattopardo*, e della sua trasposizione cinematografica – l’omonimo film di Luchino Visconti, del 1963 – mette in risalto alcuni fenomeni testuali “responsabili” delle trasformazioni richieste, a livello di alcune configurazioni/reti testuali, nel passaggio da un sistema semiotico all’altro.

A livello della configurazione degli eventi narrativi, rispetto al romanzo, il film sceglie di eliminare le scene meno importanti sul piano del dinamismo narrativo: quelle che nel romanzo rappresentano solo uno sfondo per lo svolgimento della “battaglia” interiore del personaggio principale, il Principe di Salina¹. Ho affermato in altra sede (Colceriu, 2010: 277-280) che il testo filmico traspone la maggior parte degli episodi narrativi del romanzo (cinque delle otto parti), rispettando l’ordine di queste grandi sequenze, e che dal testo filmico “mancano la quinta parte (quella che narra la visita di padre Pirrone, sacerdote di casa Salina, nel villaggio nativo – episodio che rappresenta, almeno a prima vista, un filo narrativo discordante), la settima parte (che illustra la scena della morte del personaggio principale, il Principe di Salina), nonché l’ultima parte del romanzo, l’ottava, la quale descrive la vita monotona delle zitelle Salina”.

Allo stesso tempo, ho sottolineato il fatto che nel film, all’interno di ogni sequenza narrativa che riprende il contenuto delle varie parti del romanzo, il regista fa una serie di modifiche *nell’ordine temporale* di alcuni eventi e cambia la loro modalità di inserimento, nonché la causalità di alcune azioni (per esempio, la crisi isterica della Principessa Maria Stella è causata, nel film, dalla notizia dello sbarco di Garibaldi in Sicilia e non dalla partenza del Principe a Palermo)². Inoltre, il regista modifica la quantità di informazione di alcuni mini-episodi del romanzo (per esempio, la visita notturna del Principe a Palermo, da Mariannina).

Tutte queste modifiche derivano, da un lato, dall’impossibilità di trovare elementi equivalenti a livello dell’espressione che veicolino, nel testo di arrivo (nel film), la stessa complessità del contenuto romanzesco e, dall’altro, dalla necessità di mantenere la coerenza e il dinamismo narrativo tra i confini delle esigenze di rappresentazione proprie del testo cinematografico.

¹ Il cui contenuto viene presentato, nel romanzo, attraverso brani in discorso indiretto libero.

² Per un’analisi comparativa dettagliata si veda Colceriu, 2010.

III. LE COORDINATE SPAZIO-TEMPORALI DEL GATTOPARDO NELLA TRASPOSIZIONE CINEMATOGRAFICA

Le caratteristiche peculiari dei due testi, il romanzo e il film, si evidenziano anche a livello della configurazione spazio-temporale. Per delineare la sua dimensione cronotopica, il romanzo fa uso soprattutto di frammenti descrittivi realistici, con una focalizzazione autoriale o attoriale. Nella maggior parte dei brani descrittivi si nota il passaggio dalla voce dell'autore alla voce del personaggio principale (il Principe Fabrizio di Salina); si tratta, infatti, di un trasferimento di "autorità enunciativa", segnato, a livello discorsivo, dall'apertura verso un discorso indiretto libero del personaggio principale. Da notare, a questo proposito, il fatto che il film può trasporre solo parzialmente¹ la pluralità di frammenti narrativi in stile indiretto libero (che esprimono i pensieri del personaggio principale riguardo ai cambiamenti politici e sociali dei suoi tempi – un tempo storico, presentato, nel romanzo, come dramma di una coscienza) e il regista decide dunque di offrire uno spazio più ampio alle scene di battaglia della rivoluzione siciliana (come una forma di "esteriorizzazione" del fenomeno).

Da un altro lato invece, essendo prima di tutto immagine, il film riesce a dominare lo spazio grazie a certe caratteristiche specifiche delle strutture significanti del linguaggio cinematografico: il flusso audiovisivo, il gioco campo-fuoricampo, la profondità dell'inquadratura, i movimenti della cinepresa, ecc. Per descrivere lo spazio, il film di Visconti usa, con prevalenza, inquadrature neutre, movimenti tipo carrellata (avanti o laterale), e raramente inquadrature soggettive, che rifletterebero il punto di vista del personaggio (per esempio, il Principe guarda, mentre si sta avvicinando, il cadavere del soldato, trovato morto nel giardino del suo palazzo, oppure guarda dalla finestra²). Di solito, la macchina da presa segue i personaggi che attraversano diversi spazi, interni (le sale dei palazzi) o esterni (il giardino del palazzo, i selvaggi paesaggi siciliani – durante il viaggio del Principe a Donnafugata, a caccia, ecc.), senza essere sostituita, però, dallo sguardo del personaggio.

Per quanto riguarda la temporalità filmica, anche se a livello dei rapporti temporali, il film non gode della sottigliezza caratteristica dell'alternanza dei tempi verbali del testo scritto, offre tuttavia una temporalità fluida e riesce a manipolare in maniera propria (tramite elementi specifici del linguaggio cinematografico: vari tipi di raccordo tra le inquadrature o il montaggio rapido) il passaggio da un piano temporale all'altro, nel caso delle diverse forme di anacronismo.

¹ Usando altri tipi di discorso: per esempio, un discorso diretto, all'interno di certi dialoghi tra i personaggi.

² Fenomeno equivalente al passaggio, nel romanzo, dalla voce dell'autore alla voce del personaggio.

Composto da immagini in movimento, il testo filmico descrive e narra allo stesso tempo, mescola le due dimensioni, quella temporale e quella spaziale, e offre allo spettatore un insieme spazio-temporale indivisibile. Tuttavia, essendo prima di tutto immagine, la dimensione spaziale sembra avere la prevalenza su quella temporale e un esempio, in questo senso, resta la spazializzazione degli enunciati dell'incipit filmico che, nel romanzo, sono enunciati incentrati sulla dimensione temporale¹.

D'altronde, per quanto riguarda i procedimenti e le figure che gestiscono alcuni elementi spazio-temporali, il film si avvicina molto al romanzo e il romanzo al film. I fenomeni anacronici tipo *analessi* e *prolessi* sono facilmente sovrapponibili alle tecniche *flash* (*flash-back*, *flash-forward*). Inoltre, in questo contesto possiamo parlare anche dell'effetto inverso, visto che molti romanzieri usano nella loro scrittura procedimenti specifici della cinematografia: si tratta di immagini testuali che vengono costruite sul modello dei diversi tipi di piano (medio, ravvicinato, lontano, generale, fisso), delle immagini panoramiche, della carrellata, delle immagini simultanee, al rallentatore², ecc.

Al di là di tutte queste somiglianze che diventano, nella trasposizione cinematografica, punti immediati di collegamento tra il testo romanzesco e il testo filmico, i due oggetti testuali mettono in risalto, come già sottolineato, le loro peculiarità tanto a livello delle strutture espressive, quanto a quello del contenuto globale, e appaiono come capolavori distinti, che non escludono, anzi richiedono, una lettura intertestuale, intersistemica.

Durante il passaggio da un testo all'altro, al di là di tutte le trasformazioni strutturali, correlate, ovviamente, con trasformazioni di valori (e con un certo cambiamento del senso), il principio base che governa l'atto di trasposizione è *l'economia isotopica*, (cfr. Eco, 1996: 119-120), il principio della razionalità semiotica in base al quale nell'atto traduttivo abbiamo un punto fermo di riferimento: la coerenza e la coesione testuale globale.

Dunque, nel tentativo di mantenere la coerenza e il dinamismo narrativo tra i confini delle proprie esigenze di rappresentazione, il film ricorre, per quanto riguarda le configurazioni narrative e spazio-temporali, a procedimenti diversi da quelli che usa il testo romanzesco; sono manovre richieste, spesse volte, anche dall'impossibilità di trovare un'equivalenza a livello dell'espressione filmica che ricopra la complessità semantica del testo verbale.

D'altronde, il film gode del vantaggio dell'immediatezza, della forte illusione della realtà, grazie alla complessità di rapporti tra segni appartenenti a sistemi semiotici differenti tra cui si instaurano rapporti sinergici molto forti. Il

¹ Per un'analisi dettagliata dell'incipit del romanzo e del film si veda Colceriu, 2010: 282-283.

² La presenza, nel romanzo, di procedimenti presi in prestito dalla cinematografia, è segnalata dalla preoccupazione per gli aspetti visuali (*l'ipotiposi*), dall'assenza della continuità narrativa, dallo stile ellittico, dal passaggio fluido dal reale all'immaginario, dall'assenza della causalità di alcuni fenomeni, ecc. (Cfr. anche Pandelescu, 1977: 64-65)

flusso audiovisivo imprime sempre le azioni rappresentate su uno sfondo (lo spazio) e dunque, nella percezione, lo spettatore conferisce simultaneità ai vari elementi spazio-temporali.

Per concludere, dobbiamo sottolineare il fatto che, malgrado sia, in grandi linee, una “traduzione” fedele al testo di partenza, la trasposizione cinematografica del romanzo lampedusiano mette in evidenza, tuttavia, le sue zone di intraduttibilità, con le inevitabili “perdite” e “compensazioni”¹, che rappresentano la garanzia dell’originalità di un nuovo testo. Siamo di fronte, dunque, a un fenomeno che definirei con i termini discussi da Eco nel suo famoso libro sulla traduzione (2003: 195): *Il Gattopardo* è un “testo fonte” che nella traduzione/trasposizione cinematografica “si allarga a imbuto” e “il testo d’arrivo arricchisce il testo sorgivo facendolo entrare nel mare di una nuova intertestualità”.

Bibliografia

- Aumont, J., Bergala, A., Marie, M., Vernet, M. (2007) *Estetica filmului*, trad. di Maria Mățel-Boatcă, Andreea Pop, Adina-Irina Romoșan, Cluj-Napoca, Idea.
- Barthes, R. (1994) *Plăcerea textului*, trad. di M. Papahagi, Cluj-Napoca, Echinox.
- Basso, P. (2003) *Confini del cinema*, Torino, Lindau.
- Benveniste, É. (2000) *Probleme de lingvistică generală*, vol. II, trad. di Lucia Magdalena Dumitru, București, Teora.
- Bertetto, P. (2010) *La macchina del cinema*, Bari, Laterza.
- Bremond, C. (1981) *Logica povestirii*, trad. di Micaela Slăvescu, București, Univers.
- Carabăț, D. (1987) *De la cuvânt la imagine. Propunere pentru o teorie a ecranizării literaturii*, București, Meridiane.
- Colceriu, A. (2010) „Dal discorso romanzesco al discorso filmico, *Il Gattopardo*, di Giuseppe Tomasi di Lampedusa” in *Revue Internationale d'Études en Langues Modernes Appliquées*, Cluj-Napoca, n° 3, pp. 275-285.
- Eco, U. (2003) *Dire quasi la stessa cosa*, Milano, Bompiani.
- Gaudreault, A., Jost, F. (1990) *Le récit cinématographique*, Paris, Nathan.
- Genette, G. (1976) *Figure III*, Torino, Einaudi.
- Greimas, J. A. (1975) *Despre sens. Eseuri semiotice*, trad. di Maria Carpov, București, Univers.
- Jakobson, R. (1963) *Essais de linguistique générale, vol. I Les fondations du langage*, trad. di Nicolas Ruwet, Paris, Éditions de Minuit.
- Marconi, B. (2001) “*La sceneggiatura del Gattopardo e gli altri film con Luchino Visconti*. Intervista a Suso Cecchi d’Amico: «Scrivere con gli occhi»” in *Visconti e il gattopardo. La scena del Principe*, a cura di Francesco Petrucci, Milano, De Agostini Rizzoli, pp. 158-167.
- Pandulescu, S. (1977) “*Vision cinématographique et roman*” in *Regards sur la sémiologie contemporaine*, Actes du Colloque *Sémiologie/Sémiologies*, Université de Saint-Étienne, pp. 63-73.
- Peirce, C. (1990) *Semnificație și acțiune*, trad. di Delia Marga, București, Humanitas.
- Vanoye, F. (1989) *Récit écrit, récit filmique*, Paris, Nathan.
- Vlad, C. (2003) *Textul aisberg*, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință.

Anamaria MILONEAN PhD teaches Italian at the Department of Applied Modern Languages of the Faculty of Letters, Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca. Her research interests are: linguistics and semiotics, linguistica e semiotica del testo, translation studies. Membre of the CLRAD.

¹ I termini appartengono a Eco, 2003.

Printemps arabe, une expression propre au genre discursif ?

Rim Ben Yacoub

Université de Carthage

Abstract. « The Arab spring » this expression which indicates since 2011 the series of revolutions of Arab countries constitutes a moment of break with the usual sense of the term spring. Meaning from now on revolution of the Arabic peoples, the term acquires a designative dimension sending back to a particular sociopolitical situation relative to particular events. So, the objective of the present article would thus be to accentuate the characteristics relative to this expression which make of it an interpretable expression with regard to its conditions of production what makes of it an expression appropriate to the discursive genre.

Keywords: Context, discursive sense, event, social representations, speech.

I. INTRODUCTION

Longtemps l'intérêt porté à la notion de genre reposait sur des considérations relatives aux classements normatifs de la rhétorique ancienne. Mais, à partir des années soixante-dix et avec le développement des études portant sur les discours ordinaires de différents types (politique, journalistique, professionnel, et même spontané), la question du genre a été reconsidérée à la lumière des nouvelles approches : sociolinguistique, pragmatique, analyse du discours, linguistique du corpus... Dans cette perspective, nous proposons, dans le cadre de cet article, d'appréhender le genre discursif en tant qu'un ensemble de conditions et de contraintes des possibilités du sens en nous appuyant sur le cas de l'expression *printemps arabe*. En effet, cette expression, qui a pris son essor en 2011 en faisant le tour des quotidiens internationaux, fait partie d'une série de termes et d'expressions qui ont connu leur promotion dans le langage quotidien au sein d'un paysage politique, social et économique recomposé et qui ont déterminé ainsi une rupture avec leur sens habituel. Autrement dit, nous faisons l'hypothèse que l'expression *printemps arabe* a été l'occasion de l'émergence d'un nouveau sens du terme *printemps*, à savoir *révolution*, dont l'interprétation n'est possible qu'au sein du discours et en relation avec son collocatif *arabe*. Nous nous intéresserons

donc, à l'étude de l'ensemble des *conditions de production*¹ du sens du terme *printemps* au sein de l'expression *printemps arabe* et qui seraient à l'origine du sens purement discursif *révolution*. Pour cela, nous commencerons par un bref rappel de la notion de *genre*. Dans un deuxième temps, nous essayerons de voir le sens du mot *printemps* dans la langue courante, dans un troisième, la relation entre le terme *printemps* et son usage politique et nous focaliserons notre étude sur les différentes caractéristiques rattachées au discours qui font du sens *révolution* un sens exclusivement discursif du terme *printemps*. Ceci se fera en le rattachant aux différentes notions relatives au genre discursif, à savoir, le contexte sociopolitique, les événements responsables de l'émergence de ce nouveau sens – la série de révolutions qu'a connue le monde arabe – et les représentations sociales relatives au déploiement de cette image de la révolution en tant que printemps.

II. LA NOTION DE GENRE

La notion de genre a toujours été considérée en rapport avec la tradition rhétorique aristotélicienne qui classait les genres oratoires en trois catégories : *le genre judiciaire* relatif à la justice, *le genre délibératif* pratiqué dans l'assemblée et *le genre épideictique* propre aux fêtes publiques. Ainsi chaque genre renvoyait aux différentes institutions de la Cité, « à ces lieux institutionnels [auxquels] correspondent des actes de langage rituellement codifiés au service d'une finalité pragmatique » (Branca-Rosoff, 1999a : 8). Face à cette classification rhétorique d'autres études en ont nuancé les approches. C'est ainsi que nous pouvons citer par exemple la classification fonctionnelle proposée par R. Jakobson en 1963 dans son ouvrage *Essais de Linguistique générale* bâtie sur *les fonctions du langage*. Ainsi, il a pu relever plusieurs fonctions du discours : *fonction référentielle*, *conative*, *phatique*, *métalinguistique* et *poétique*. Dans les années 70, la question du genre s'est ouverte à d'autres interprétations cognitives où on parlait plutôt de *typologies de discours* avec la classification du discours en différents *types* : *narratif*, *descriptif*, *argumentatif* et *dialogal*. Nous notons donc un élargissement de la notion de genre à de nouvelles approches focalisant sur les contextes, les normes langagières, les pratiques sociales, les représentations sociales... Aussi, désormais, le genre se définit-il comme « une notion biface qui fait correspondre une face interne (les fonctionnements linguistiques) avec une face externe (les pratiques socialement signifiantes). » (Branca-Rosoff, 1999b : 166). Par conséquent, le genre serait l'ensemble de contraintes ou de conditions de possibilités du sens d'un discours. Dans cette perspective, notre travail consistera à étudier les différentes

¹ Ces conditions de production sont appelées par D. Maingueneau « les conditions d'une énonciabilité historiquement circonscriptibles » et par M. Foucault « conditions d'exercice de la fonction énonciative », in (Maingueneau, 1984 : 5 et 7).

conditions de production du sens relatif au terme *printemps* dans le cadre de l'expression *printemps arabe* qui feront d'elle une expression propre au genre discursif par le biais de l'instauration du sens purement discursif *révolution*.

III. *PRINTEMPS* : SENS LINGUISTIQUES

Linguistiquement parlant, l'expression « *printemps arabe* », qui désigne depuis 2011 la série de révolutions des peuples arabes ayant connu sa première étincelle en Tunisie en Décembre 2010, constitue un moment de rupture avec le sens habituel du terme *printemps*. En effet, cette expression serait à l'origine d'un sens nouveau qui semble être ignoré par les dictionnaires. Si nous nous penchons sur les différents sens attestés, nous nous retrouverons face à trois items :

Sens 1 : « première saison de l'année, saison située entre l'hiver et l'été [...] Intervalle de temps compris entre le 21 mars et 21 juin, dans l'Hémisphère nord » (*Trésor de la Langue Française Informatisé*) – saison où la température s'adoucit, la végétation renaît... Nous reconnaissons ce sens dans un énoncé comme *c'est au printemps qu'apparaissent les premiers bourgeons*. Ainsi, *printemps* renvoie à la saison transitoire entre le froid de l'hiver et la chaleur de l'été.

Sens 2 : *le cycle entier par lequel passe la nature tel que dans l'énoncé Ils se sont mariés le printemps dernier*.

Sens 3 : « première partie de la vie » (*Trésor de la Langue Française Informatisé*) autrement dit *jeune âge*, tel que dans l'énoncé *Le printemps de sa vie*, que nous retrouvons même dans d'autres langues tel que l'arabe *rabii al omor* où nous relevons un sens figuré du terme *printemps* issu d'un rapport analogique¹ entre deux termes appartenant à deux sphères conceptuelles différentes : les saisons d'une part et l'âge de l'autre.

Nous notons donc qu'aucun de ces sens recensés par le lexique et attestés par le dictionnaire ne correspond au sens *révolution* que nous trouvons dans l'expression *printemps arabe*. Nous irons chercher donc le sens *révolution* dans un domaine autre que la linguistique, à savoir, la politique, étant donné que *printemps arabe* désigne en premier un *événement politique*.

¹ Nous entendons par *analogie* un rapport de ressemblance entre deux termes appartenant chacun à un domaine différent. Le rapport de ressemblance en question mettra en relief l'opération de ce transfert de sens d'un domaine à un autre, transfert qui se fonde essentiellement sur un écart de nature sémantique établi par l'analogie entre les deux domaines de la relation.

IV. USAGE POLITIQUE DU TERME *PRINTEMPS*

Il semble que dans l'histoire des révolutions le rapprochement entre la *révolution* et le *printemps* ait déjà eu lieu avec essentiellement l'expression *printemps de Prague* qui a désigné en 1968 la période de libéralisation et de démocratisation du système politique tchécoslovaque. Cet usage est donc relativement nouveau et strictement réservé au domaine politique. C'est ainsi que nous retrouvons cet usage précédé de la mention *domaine politique* dans le *Trésor de la Langue Française Informatisé* : « *domaine politique*, période d'insurrection ou de réformes caractérisé par l'épanouissement de certaines idées progressistes, *Printemps de Prague*. »

Nous notons donc que cette mise en relation entre le terme *printemps* et le terme *révolution* n'est pas restreinte à la série de révolutions qu'a connues le monde arabe, mais il s'agit d'un rapprochement ayant *un fondement historique* qui fait de l'expression une désignation qualifiant toute révolte ayant pour but la démocratisation du pouvoir politique. Aussi, c'est en s'appuyant sur ce fondement historique que les médias ont qualifié la révolte des pays arabes par l'expression *le printemps arabe*.

V. *PRINTEMPS ARABE*: UNE EXPRESSION PROPRE AU DISCOURS ?

Notre hypothèse du départ était d'essayer de montrer que l'expression *printemps arabe* aurait un sens purement discursif qui n'est interprétable que par rapport aux différentes instances du discours¹, à savoir, *le contexte sociopolitique* dans lequel elle est émise, *l'événement* auquel elle fait référence et *les représentations sociales* auxquelles elle est rattachée.

5.1. *Printemps arabe*: cas d'une novation sémantique rattachée au contexte

Si à travers l'histoire politique toute révolution à caractère démocratique est qualifiée par le terme *printemps*, c'est qu'elle est perçue comme un événement assimilable à l'arrivée du printemps. Ce rapport de similitude est *un rapport analogique* bâti essentiellement sur un transfert du sens du terme *printemps* du

¹ Nous entendons par discours *l'ensemble des conditions extralinguistiques constitutives du sens d'un énoncé*. Autrement dit, en prenant la parole, le sujet parlant fait usage d'un ensemble de mots articulés selon des règles syntaxiques, morphologiques et phonologiques particulières à la langue utilisée qu'il actualise dans un contexte spatio-temporel particulier déterminé par une conjoncture idéologique, économique et sociale propre à l'instant de l'énonciation. Et nous posons que, pour le cas de l'expression *printemps arabe*, c'est cette conjoncture idéologique et sociopolitique qui rend le sens de l'expression un sens purement discursif.

domaine des saisons au domaine des révolutions. Ce transfert qui renvoie à un écart de nature sémantique est à l'origine de ce que nous appelons *une novation sémantique* qui découle de la création du nouveau sens *révolution* qu'on prête au terme *printemps*. Néanmoins, cette novation sémantique n'est observable que dans le contexte révolutionnaire que représente le soulèvement des peuples arabes. Ainsi, la régulation du sens du terme *printemps* est-elle tributaire du *contexte politico-social* dans lequel elle prend vie. Nous dirons donc que l'analogie relevée dans l'expression *printemps arabe* est créatrice d'un *sens discursif* pour le terme *printemps* étant donné que c'est le discours en relation avec le contexte extralinguistique qui détermine le sens du terme. Par conséquent, nous posons que ce contexte extralinguistique qu'est la révolution constitue la *condition de production de l'effet de sens voulu et souhaité par le recours au terme printemps comme désignation de la révolution*. Ceci implique la détermination du sens du terme *printemps* par cette conjoncture extralinguistique ou *formation idéologique*¹ qui peut se constituer par une ou parfois plusieurs *formations discursives* susceptibles de déterminer « ce qui peut et doit être dit » dans une conjoncture donnée. Ainsi, nous dirons que la formation discursive *révolution* ou *conjoncture politico-sociale révolutionnaire* constitue *l'univers du discours* propre au nouveau sens donné au terme *printemps*.

5.2. *Printemps arabe*: cas d'une novation sémantique rattachée au cotexte

Outre le contexte extralinguistique, le sens de l'expression *printemps arabe* est aussi déterminé par le cotexte. En effet, l'intérêt que nous portons à l'analyse de cette expression ne réside pas dans l'attribution du sens *révolution* au terme *printemps* mais c'est l'effet de sens qu'acquiert ce terme par rapport aussi à son collocatif *arabe*. En effet, comme nous l'avons déjà soutenu, la désignation de la révolution par le terme *printemps* est une désignation bâtie sur un rapport d'analogie entre deux termes appartenant à deux domaines différents. Pour le cas de l'expression *printemps arabe*, nous posons qu'il s'agit d'une analogie projective². Nous entendons par *analogie projective* une analogie créatrice d'un sens qui n'a pas été répertorié par la langue. Ainsi pour l'expression *le printemps arabe*, l'analogie relevée est un cas d'analogie *inventive* et *inédite* parce qu'elle nous projette tout d'abord vers un autre domaine qui est le domaine des saisons et

1 « On parlera de formation idéologique pour caractériser un élément susceptible d'intervenir comme une force confrontée à d'autres forces dans la conjoncture idéologique caractéristique d'une formation sociale en un moment donné ; chaque formation idéologique constitue ainsi un ensemble complexe d'attitudes et de représentations qui ne sont ni 'individuelles' ni 'universelles' mais se rapportent plus ou moins directement à des positions de classes en conflit les unes avec les autres. » Michel Pécheux (1990 : 148).

2 Michèle Prandi, dans son article « La métaphore : de la définition à la typologie » (2001), parle de métaphore ; dans la présente étude, nous parlons d'*analogie projective* et d'*analogie régressive* étant donné que nous concevons que le rapport entre *révolution* et *printemps* est avant tout un *rappor de nature analogique*.

ensuite parce qu'elle est essentiellement bâtie sur une *géolocalisation* suggérée par l'adjectif *arabe*. Ainsi, le terme *printemps* ne qualifie pas n'importe quelle révolution mais une révolution bien particulière celle des *pays arabes*. Par conséquent, il pose que la révolution est un phénomène politique qui peut aussi toucher ce coin du monde relatif à des peuples longtemps considérés comme des peuples résignés à la soumission. Cette analogie est donc *projective* parce qu'elle nous *projette* dans un autre univers sémantique et conceptuel où la révolution est perçue et vécue comme le printemps. Ce type d'analogie contraste avec ce que nous avons relevé dans l'exemple *printemps de l'âge* qui, bien qu'il soit un exemple d'analogie, reste un cas d'analogie répertorié par la langue en tant que *sens figuré*. Ce qui fait d'elle *une analogie lexicalisée*. Ce que nous pourrions appeler un cas *d'analogie régressive*.

5.3. Un sens événementiel relatif à des représentations sociales particulières

Désigner la révolution par le terme *printemps* c'est donner une *nouvelle image mentale* selon laquelle la révolution est sentie, vécue et donc *représentée* en tant qu'un printemps. Cette représentation renvoie à un choix subjectif du locuteur qui voit dans le concept *printemps* des caractéristiques *assimilables* aux caractéristiques du concept *révolution*. Ce rapprochement, bâti sur un rapport de nature analogique, semble contredire toutes les représentations¹ circulant dans la société où *révolution* n'a rien à voir avec le terme *printemps*. Nous dirons donc que *printemps* constitue un *préconstruit culturel* et *social*, autrement dit, un terme ayant un sens *préconstruit et partagé* par les individus d'une même société, il est donc objet d'un *consensus culturel*. Ceci dit, un événement particulier vient perturber cette *stabilité sémantique* du terme *printemps* pour faire de lui un synonyme du terme *révolution*. Cet événement est l'éclatement d'une révolution démocratique qui est à l'origine de *nouvelles représentations sociales*. Ces représentations projettent toutes les valeurs positives qu'évoque le terme *printemps* comme le renouveau, la jeunesse, la fertilité et l'éclosion sur le concept *révolution* qui renvoie à la liberté, la démocratie et la prospérité. Nous dirons que la révolution constitue un *événement significatif* donnant lieu à la constitution d'un *sens événementiel* pour le terme *printemps*. Dans cette perspective, l'expression *printemps arabe* devient par la suite une *expression-événement* puisqu'elle est constitutive d'un sens événementiel rattaché à une *géolocalisation particulière*. Dans l'expression *printemps arabe*, *printemps* n'a plus pour référent uniquement *révolution* mais *révolution des peuples arabes*.

¹ Les représentations sociales sont définies comme étant « des 'théories' du savoir commun, des sciences 'populaires' qui se diffusent dans une société » (2009).

VI. CONCLUSION

À partir de ce qui précède, nous pouvons donc soutenir que l'expression *printemps arabe* est une expression propre au discours et ce pour plusieurs considérations. En effet, linguistiquement, le sens *révolution* n'est pas attesté par le dictionnaire ce qui fait de lui un sens déterminé par les instances du discours et, partant, déterminé par les instances de l'énonciation. En outre, ontologiquement, le sens *révolution* contredit toutes les représentations faisant l'objet d'un consensus social relatif au terme *printemps*. Enfin, ce nouveau sens n'est interprétable que par rapport à une conjoncture extralinguistique particulière marquée politiquement, socialement et idéologiquement qu'est la révolution ; par rapport à un événement réel qu'est l'éclatement de la révolution et par rapport surtout à une géolocalisation particulière, celle des pays arabes. Tout ceci fait que même si l'expression est désormais connue dans le monde entier et utilisée dans le langage quotidien, elle est interprétable parce que rattachable à toute cette charge politique, sociale et même géographique à laquelle elle renvoie.

Bibliographie

- Branca, S. (1999a) « Types, modes et genres entre langue et discours » in *Langage et société*, n° 87, Maison des sciences de l'homme, pp. 5-24.
- Branca, S. (1999b) « Des innovations et des fonctionnements de langue rapportés à des genres » in *Langage et société*, n° 87, Maison des sciences de l'homme, pp.115-129.
- Maingueneau, D. (1984), *Genèses du discours*, Mardaga.
- Moscovici, S. (2009) « Comment voit-on le monde ? Représentation sociales et réalité », entretien avec Serge Moscovici, *SciencesHumaines.Com*. URL : <http://www.scienceshumaines.com/-0comment-voit-on-le-monde> [Consulté le 27 janvier 2010].
- Pêcheux, M. (1971) « La sémantique et la coupure saussurienne: langue, langage, discours », *L'inquiétude du discours*, textes choisis et présentés par Denise Maldidier, éd. Les Cendres, 1990.
- Prandi, M. (2001) « La métaphore : de la définition à la typologie » in *Langue française*, n°134, « Nouvelles approches de la métaphore », Larousse, pp.6-20.
- Trésor de la Langue Française Informatisé*. URL : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm> [Consulté le 10 avril 2014].

Rim BEN YACOUB is a researcher at the university of Carthage, Tunisia. Her doctoral thesis in Linguistics is entitled *Les usages discursifs de l'analogie: étude contrastive*. Member of the research unit "Interférences Linguistiques et Discursives" at the Higher Institute of Languages of Tunis, University of Carthage. Her research is presently focused on the analogy in languages, in speech and in everyday language. She published several papers in French linguistics and contrastive linguistics such as "Les emplois analogiques comme pratique linguistique entre universalité et ancrage culturel", "Quel corpus pour l'étude des emplois analogiques dans le cadre du contrastif ?", "L'expression du mouvement à travers les métaphores d'orientation : cas du français et de l'arabe standard et dialectal". She participated in many national and international conferences.

Genre Analysis in the Translation of Instruction Manuals

Paul Movileanu

Babeş-Bolyai University

Abstract. This article describes English instruction manuals as a specialized genre in relation to their translation into other languages. Instruction manuals are a frequently used genre in today's world. In order to translate them appropriately, translators need to know their characteristics. Although they seem easy to understand and translate, instruction manuals have certain syntactic, semantic, and pragmatic characteristics that should be known in advance by any translator who sets out to translate such a text. Using a framework of genre analysis suggested by Anthony Pym, the article describes instruction manuals based on seven major categories.

Keywords: instruction manual, user manual, specialized translation, genre analysis, user guide.

I. INTRODUCTION

This article describes English instruction manuals as a specialized text genre in relation to their translation into other languages. Genre analysis plays an important part in the understanding of specialized discourse, and therefore an equally important part in its translation. Text genres exist because of pragmatic reasons: those who need to communicate, especially in writing, must have some predetermined information about the form, the content, the structure, the function that the text they intend to produce needs to have. Texts are not isolated linguistic events, but “in both form and function, they can be compared to texts fulfilling similar functions and displaying similar structural features” (Heuboeck, 2009: 36). One may therefore define categories or types of texts, called *communicative genres*, which serve as models and have certain characteristics.

There are several kinds of genre analysis being taught and practiced today. With regard to translation, genre analysis plays an important role in functionalism. According to the functionalist perspective, the translator must go beyond comparative analysis at the word or sentence level and view the text “as a macro-level entity centered around a given function or purpose, as determined by the target text and the translation initiator” (Angelone, 2007: Week 3).

Katharina Reiss's text types are an example of functionalist translational notion. Depending on the communicative function they fulfil, texts are classified into informative, expressive, and operative (Reiss 2010: 171). Informative texts focus on the communication of objective, factual information. Expressive texts

focus on the communication of creative, aesthetic, artistic ideas. Operative texts focus on inducing their readers to act in a certain way. Texts may also display various combinations of informative, expressive, and operative features.

Like many specialized genres, instruction manuals seem a straightforward type of document. However, instruction manuals are more complex than it is usually thought. A translation agency's website describes instruction manuals and their translation as follows:

It may be erroneously thought that user manuals are easy to translate as they mostly involve short and concise sentences which cannot be ambiguously understood. In reality, user manuals differ from other texts in their form and language use wherefore it is necessary for the translator to have appropriate experience in a given field to ensure the best result. ("Translation of manuals").

II. ANALYSIS

The analysis aims to describe instruction manuals as a specialized genre, to show that they are not a genre easy to understand and translate, and to suggest therefore the idea that genre analysis is useful for specialized translation. All the examples given in the analysis come from a personal corpus of English instruction manuals. The theoretical framework which will be used is the work of Anthony Pym. He views genres as "specific classes of texts characteristic of a given scientific community or professional group and distinguished from each other by certain features of vocabulary, form and style, which are wholly function-specific and conventional in nature" (Alcaraz and Hughes qtd. in Pym). He proposes a way of analyzing a genre according to the following criteria:

2. 1. Communicative function

The communicative function of instruction manuals is obvious from their name: instruction manuals *instruct, teach, give information*. People read instruction manuals when they want to learn something about the installation, operation, use, maintenance, and repair of a device. Instruction manuals contain information and instructions on how to use this information so that the device can be operated and maintained according to the specifications of the manufacturer. In Katharina Reiss's classification, instruction manuals belong in the informative text type, with some operative nuances. Instruction manuals should be concise, logical, easy to understand, well structured.

2. 2. A common length

Instruction manuals do not have a common length. For less complex devices like watches or flashlights, the instruction manual could be reduced to a

single page. For more complex equipment, the instruction manual may mean thick volumes of many hundred pages. If we were to estimate a common length based on the instruction manuals we have translated to date, which dealt neither with the least complex devices, nor with the most complex, we would say that most instruction manuals count between 20 and 40 pages on average.

2. 3. A macrostructure (functions and sub-functions)

Macrostructures are “semantic global structures in discourse” (van Dijk, 1980: 27), which leads to the idea that “macrostructural interpretation is also a necessary condition for the interpretation of sentences and the establishment of local coherence at the microlevel” (van Dijk, 1980: 26). To find the macrostructure of an instruction manual, one must look for global semantic units, or major semantic objects. Van Dijk mentions that macrostructures are alternatively called, in less specialized environments, *topic*, *theme*, *gist*. For Pym, the macrostructure contains the functions that various textual segments have in discourse. The best way to see the macrostructure of an instruction manual is to take a look at one typical part of all instruction manuals – the *contents*:

Table 1. Typical table of contents for instruction manuals

CONTENTS	
PART A: INFORMATION FOR THE USER	PART B: INFORMATION RESERVED FOR TECHNICALLY SKILLED PERSONNEL
1.0 GENERAL CHARACTERISTICS	20.0 STARTING UP
2.0 INTENDED USE	21.0 GENERAL ORDINARY MAINTENANCE REQUIRES TRAINED PERSONNEL
3.0 OPERATION	22.0 CHANGING THE OIL
4.0 GENERAL SAFETY STANDARDS	23.0 CHANGING THE OIL SEPARATING FILTER
5.0 DESCRIPTION OF DANGER SIGNALS	24.0 BELT TENSION
6.0 DANGER ZONES	25.0 REPLACING THE ELECTRIC MOTOR
7.0 SAFETY DEVICES	26.0 OLEOPNEUMATIC DIAGRAM
8.0 POSITION OF PLATES	27.0 CALIBRATIONS FOR DRYER
9.0 COMPRESSOR ROOM	28.0 “IVR” VARIABLE SPEED

10.0	TRANSPORT AND HANDLING	IMPORTANT: A COPY OF THE WIRING DIAGRAMS CAN BE FOUND INSIDE THE ELECTRIC BOARD OF THE COMPRESSOR.
11.0	UNPACKING	
12.0	INSTALLATION	
13.0	DIMENSIONS AND TECHNICAL DATA	
14.0	MACHINE ILLUSTRATION	
15.0	ORDINARY MAINTENANCE TO BE DONE BY THE USER	
16.0	PERIODS OF INACTIVITY	
17.0	SCRAPPING THE UNIT	
18.0	LIST OF SPARE PARTS FOR ROUTINE MAINTENANCE	
19.0	TROUBLE-SHOOTING AND EMERGENCY REMEDIES	

This table of contents is divided into two columns, with the first meant for the average user, and the second reserved for the *technically skilled personnel*. This kind of separation is not often seen in instruction manuals, though it solves one of the biggest problems in specialized writing, which is to know how to address audiences with different degrees of technical knowledge in one single document. The author of this manual chose a very explicit way.

Aside from this, the contents are quite typical for an instruction manual. Every instruction manual starts with an introductory part which gives a general presentation of the device in question.

A second part of the macrostructure refers to the operation of the device. Here the user learns what he must do to run the device and what he must not do to keep it running. In this part of the manual, the user learns about safety standards and devices, danger zones and signals, location, transport and handling, unpacking, installation, dimensions and technical data. The focus is on safety, on laying out procedures and norms, on saying what should and shouldn't be done. There is also the section called "Dimensions and technical data", necessary for an instruction manual, which is a long list containing the design values and numbers at which the device was meant to run.

The section called "Machine illustration" also refers to the operation of the device. Illustrations, diagrams, pictures have a key role in any instruction manual:

they show the various components and subsystems. Such graphical items play a crucial part in the semantics of instruction manuals. They are the kind of thing that jumps out at users, and their use is a sign of user-friendliness.

At the end of the manual, there is the section called *maintenance*, which gives instructions on the operations and procedures the user ought to implement in order to keep the device in a functional, optimal state. This manual divides maintenance work into the two categories already mentioned, maintenance work to be done by the average user and maintenance work to be done only by trained personnel. This section provides information about what should be done with the device after it has experienced a period of inactivity, it provides a list of spare parts, it lays out the procedure for scrapping (dismantling) the device.

The last part of the maintenance section is about “troubleshooting and emergency remedies”, another classic part of instruction manuals. This section contains a list of possible errors, malfunctions, unwanted events, which may prevent the device from functioning properly, together with the corresponding steps that should be followed to solve the problem. Because the troubleshooting section offers a quick, practical way of solving specific problems, the user is spared the effort of going through lengthy instructions.

The part meant for the technically skilled personnel contains some items which, because of their complexity, cannot be handled by the average user. This part contains information about starting up the device, changing the oil, the oil filter, and the electric motor, which are all complex operations.

2.4. A similar discursive mode of developing the macrostructure (narrative, descriptive, imperative, optative), often indicated by the use of personal pronouns

Instruction manuals usually display a combination of descriptive and imperative modes. The descriptive mode is usually used in the introduction, in the presentation of technological processes, safety and operational standards and procedures. Here is a textual segment in the descriptive mode:

The compressor unit takes in the outside air through the suction valve. The air taken in is filtered by two panel pre-filter placed on the side conveyor external and by the filter cartridge fitted upstream from the suction valve. Inside the compressor unit, the air and the lubricating oil are compressed and sent to the oil separating tank where the oil is separated from the compressed air; the air is then filtered again by the oil separating cartridge to reduce the amount of suspended oil particles to a minimum. (Operation)

There is also the use of the imperative, which is probably the typical mode in instruction manuals, as it is the mode used to give instructions. The imperative is

often explicit, with the imperative mood, but is also often present in the form of modal constructions. Here are some examples:

- Check that the supply voltage is the same as the value indicated on the machine data plate.
- Ensure that there is an automatic cut-out device upstream for the machine against overcurrents, with a differential device (see Ref. 1 and Ref. 2) wiring diagram.
- Connect the machine power cables with the greatest care, according to the standards in force.
These cables must be as indicated on the machine wiring diagram.
(Installation)

4.5. A common lexical and syntactic arrangement of the material and a common set of functional units and formal features

From a lexical point of view, instruction manuals are built around terminologies. For instance, an instruction manual about air compressors is built around compressor-related terminology, starting with *compressor* itself and then including other concepts that have to do with compressors: components, systems, installation, location, technical parameters, commands, processes, etc.

Table 2. Terminological network based on *compressor*

compressor
air receiver
dryer
steam trap
compressed air network
suction valve
evaporator
condenser
capillary tube
bypass system
dew point
oil filling cap
safety valve
cooling fan
emergency stop button
mechanical seal
pulley
danger plate
thermostatic valve
air-oil cooler
control card
minimum pressure valve
oil filter
service warning
running hours
condensate
differential supply switch
adjusting screw
separator

modulation pressure
oleopneumatic diagram

Syntactically speaking, instruction manuals are characterized by a combination of imperative, impersonal, passive, and modal constructions. We take these in combination because, very often, this is how they can be found in actual use. The tone must be as objective as possible. Subjective or personal nuances are non-existent. Instruction manuals have a mechanical feel, given by the impersonality of the language and the repetition of whole phrases, sentences, and even paragraphs. The use of such constructions signals the quest for impersonality, objectivity, scientificity:

It is forbidden to tamper with the setting values of the safety valve.

All work must be carried out by professionally skilled personnel.
Before carrying out any maintenance jobs it is obligatory to stop the machine and disconnect it from the power mains.

If all the instructions found in this manual have been observed the machine can be started.

As can be seen from these examples, most impersonal expressions have the form *it is* + *participle*: it is recommended, it is forbidden, or + *adjective*: it is obligatory, it is necessary, etc. These are frequently used, first, because of their impersonal character and, second, because of their convenience: they express an obligation, a recommendation, a suggestion in a concise manner and are generally followed by infinitival clauses, easy to construct and understand.

Passive constructions are also very frequent. They are used to avoid the problem of personal subjects, with all the number and gender problems they bring about, and also because they give an impression of mechanical objectivity.

Passives are often used in conjunction with modals: *must*, *can*, *will* are the most frequent. *Must* is very handy because it expresses obligation in a clear manner and leaves no place for negotiation. *Will* is also often used in the same sense, of obligation, which it tones down with its future nuance. *Can* is used when the user has a choice as to the course of action to be pursued.

Verbs like “to check”, “to verify”, “to control”, “to ensure”, “to make sure”, “to switch”, “to turn on”, “to turn off”, “to remove” are also very frequent. They are often preceded by the adverb “please”, used to make the requests more polite. Because of the imperative, the user understands that he must follow the steps in the same order and in the same manner as in the manual. The processes, the operations, the actions described can be easily understood and replicated, often without the need for significant specialized knowledge on the part of the user.

2. 6. Common socio-pragmatic conventions, e.g. the hierarchical structure of forms of address

Instruction manuals have certain characteristics. On the formal side, clarity and conciseness are key goals. The style must be objective, impersonal, even mechanical. Descriptions must be clear; unknown or difficult terms must be explained or defined. Instructions are given in a logical, easy to follow, step by step manner. Text is often supplemented by visual aids. Tables and lists are very frequent.

Another important point is that much of the content is reusable – a phenomenon known as *boilerplate*. The main sections, the titles, some terms, some formulations and collocations are the same in all instruction manuals. The products change, the processes change, but the overall textual structure and flow often stays the same.

As compared to the audience of non-specialized texts, the audience of specialized texts is more limited. However, because of sociocultural trends (see Cabré, 1999: 114), specialized texts and hence instruction manuals have increasingly larger audiences. Instruction manuals are usually meant for three types of audiences. An instruction manual detailing the use of an air compressor may be read by someone who knows air compressors as well as the manufacturer, by someone who only has some general knowledge of air compressors, or by someone who knows nothing of them, save that he needs one. Trying to accommodate these three types of audiences in one text may be problematical. This situation can be encountered quite often in documents dealing with technology, which, although in theory addressed to experts, are widely used by laymen in every day situations.

2. 7. Common lexical items

We give below some of the words and expressions most frequently found in instruction manuals. Some of them have already been mentioned.

Verbs: *to check, to verify, to control, to command, to open, to close, to switch, to switch on, to switch off, to turn on, to turn off, to start, to stop, to shut down, to remove, to put, to insert, to slide, to lift, to operate, to drive, to install.*

Impersonal expressions: *it is necessary, it is obligatory, it is compulsory, it is recommended, it is recommendable, it is advisable, etc.*

Nouns: *system, circuit, method, unit, supply, power supply, warning, machine, device, operation, maintenance, safety, standard, installation, data, change/changing, spare part, component, assistance, support, start, stop, shutdown, inlet, outlet, temperature, pressure, length, width, height, load, tank, discharge, oil, water, fuel, panel.*

Adjectives: *minimum, maximum, high, low, automatic, manual, hot, cold, total, working, electric, pneumatic, hydraulic, main, remote, internal, external, interior, exterior, central, correct, incorrect, integrated, etc.*

III. CONCLUSIONS

The analysis conducted in this article has shown that instruction manuals have certain syntactic, semantic, and pragmatic characteristics, and translators should be aware of them in order to translate instruction manuals successfully. The more experience a translator has with instruction manuals, the clearer these characteristics become for him, and the easier it is for him to translate these documents. Genre analysis comes therefore to the assistance of those who wish to know more about instruction manuals and their translation.

Bibliography

- “Translation of manuals”. At <http://www.scriba.ee/translation-agency/translation-of-manuals.html>.
- Angelone, E. (2007) *Theory of Translation and Interpreting: Week 3*. Lecture at Kent State University.
- Cabré, M. T. (1999) *Terminology: Theory, Methods and Applications*, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- Heuboeck, A. (2009) “Some Aspects of Coherence, Genre and Rhetorical Structure – and Their Integration in a Generic Model of Text” in *Language Studies Working Papers*, Vol. 1, pp. 35-45. At [http://www.reading.ac.uk/AcaDepts/ll/app_ling/internal/Heuboeck_\(revised2\).pdf](http://www.reading.ac.uk/AcaDepts/ll/app_ling/internal/Heuboeck_(revised2).pdf).
- Personal corpus of English instruction manuals.
- Pym, A. “Text Genres in English”. At <http://isg.urv.es/sociolinguistics/genres/textandgenre.doc>.
- Reiss, K. (2010) “Type, Kind and Individuality of Text: Decision Making in Translation” in *The Translation Studies Reader*, New York and London, Routledge.
- Van Dijk, T. A. (1980) *Macrostructures: An Interdisciplinary Study of Global Structures in Discourse, Interaction, and Cognition*, Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Associates. At <http://www.discourses.org/OldBooks/Teun%20A%20van%20Dijk%20-%20Macrostructures.pdf>.

Paul MOVILEANU. After having obtained translation degrees from Babeş-Bolyai University and Kent State University and having completed a PhD on specialized translation, Paul Movileanu is currently working as a specialized translator and doing research in the semantics of specialized translation.

New Media, New Language

Sorin Ungurean

„Lucian Blaga” University of Sibiu

Abstract. Today’s *new media* rely on digitization and connectivity in forms and in amounts that were hard to imagine a generation ago. The shifting from old/analogical media to digital ones has an observable impact on the message itself, and associated changes in our lives are unparalleled in the memory of humankind. Yet, while technological advancement has soared high, there is a growing perception of relativization or erosion of social standards in an inverse proportion to that. As the influence exerted by media on messages develops, Marshall McLuhan’s postulation “the medium is the message” (1964) gains revived significance.

Keywords: digital, Englishes, globalization, language change, new media, “the medium is the message”.

I. WHAT IS “NEW MEDIA”?

Over the past two decades or so, human communication has become an increasingly digital experience; it determined the grouping of devices and their dedicated channels into what is commonly known as *new media*. What these media have in common is typically their electronic and connective nature, along with specialized forms of versatility that have evolved at a fast pace in order to meet (and to refuel) the users’ needs. Those forms include: ever-increasing data-processing power, storage capacity, software functionality, user mobility, work autonomy, and traffic speed, combined with decreasing prices of hardware, software, and related services.

New media are basically all forms of communication take away those that can be tagged as “classic”, “analogical”, or “slow”. If the two categories intermingle (as, for instance, publications having both a print and an on-line edition), then it is the digital parts of the compounds that should be deemed “new media”. The Internet is the most visible and complex example – of which computers are the evident physical, and software the non-physical components:

New media is a term meant to encompass the emergence of digital, computerized, or networked information and communication technologies in the later part of the 20th century. Most technologies described as “new media” are digital, often having characteristics of being manipulated, networkable, dense, compressible, interactive and impartial. Some

examples may be the Internet, websites, computer multimedia, computer games, CD-ROMS, and DVDs. New media is not television programs, feature films, magazines, books, or paper-based publications. (Manovich, in Wardrop-Fruin and Montfort, 2003: 17)

Half a century ago, the new media were CinemaScope, color television, phototypesetting-based print, telex, FM radio, and first-generation communication satellites. In 1964, when Marshall McLuhan published his greatly inspiring book, *Understanding Media: The Extensions of Man*, those daring new forms of communication media were already developed well enough to be perceived by the “collective conscience” of the age, – but Microsoft Corporation was not yet founded, nor was the principle “Every home should have one” yet applied to personal computers and similar devices.

Fifty years later, the idea behind McLuhan’s thesis “the medium is the message” (McLuhan, 1964 : 7) comes forth in full swing, with new-media phenomena powerfully embedded in the social fabric: in many countries now, for expanding segments of society, operating several different computing machines, networking, or just browsing the net, – all these count as everyday experience. Even in poorer places such as Romania, the use of new devices (e.g. smartphones, tablets), and of new networks (*Facebook*, most notably: over seven million accounts, according to Facebrands.ro) has boomed in recent days.

The primary effect of digitization is the erasing of borders and limitations – the dramatic democratization of life “on a planet reduced to village size by new media” (McLuhan, 1964: 130). Operating compatible machines via compatible programs and getting connected opens up a wide perspective for all those living on the outskirts of the physical world who want to... “emerge”. That is more than anything else *the* change of “post-history”: borders, the center/periphery dichotomy, hierarchies in the classic sense crumble and/or are re-defined.

Connectivity is paramount for the good functioning of the system; broadband connections allow more and more trafficking of data (for some time now, the supply has on the whole surpassed the actual demand.) According to recent *Eurostat* materials regarding the use of personal computers, almost 70% of EU households had, in 2010, Internet connections (“Households with access to Internet”); while a majority of EU countries already had, in 2009, mobile-phone subscriptions (pre-paid services included) that exceeded the number of population (“Number of mobile phone subscriptions”).

Economically, for the most part, the new media identify themselves with that portion of the tertiary sector of western economies known as I&CT. (Actually, for the most advanced countries, some economists place information and communication technology in the *quaternary* sector.) Socially and politically, for national as well as international governing bodies (such as the European Union),

“Information Society” is becoming a key-phrase in describing – and in managing – our collective future.

II. THE EFFECT ON COMMUNICATION AND ON LANGUAGE

Although the new media appear to have a considerable impact on language use, shaping language change, specialized analysis of the interaction between media and language is relatively meager. Elsevier’s fourteen-volume *Encyclopedia of Language and Linguistics* (second edition, 2005) for instance, does not include a dedicated article, and volume-sized linguistic treatises only tackle the subject *en passant*. All in all, there is some reluctance among authors to acknowledge the direct causative relation between the emergence of new media and certain language changes (which include our linguistic behavior).

In his on-line manual of sign-study *Semiotics for Beginners* (developed in 1994–2013), Daniel Chandler implicitly refers to theories of linguistic relativity – different generations in the history of technology might differ in their perception of the world (and, NB, in everything that follows from major differences in perception). He goes on to suggest that more focus is needed on the subtleties of new media phenomena:

Whatever the nature of any embedded ideology, it has been claimed that as a consequence of their internalization of the codes of the medium, “those born in the age of radio perceive the world differently from those born into the age of television” (Gumpert & Cathcart 1985). Critics have objected to the degree of technological determinism which is sometimes involved in such stances, but this is not to suggest that our use of such tools and techniques is without influence on our habits of mind. If this is so, the subtle phenomenology of new media is worthy of closer attention than is typically accorded to it. (Chandler, “9. Codes”)

Regarding McLuhan’s theory of medium properties being transferred upon/”becoming” the message, it is worth noting that not only the medium-conditioned choice of expression, but also decision-making in general is an issue for the speaker; if a close connection (not fully understood, albeit highly speculated) exists between language and thought, it should be mutual. Chandler then admits that “McLuhanite theorists have argued that the codes of the dominant media may have a subtle but profound influence on the perceptual processes or “world views” of their users.” (Chandler, “10. Modes of Address”)

The alluring Sapir–Whorf Hypothesis (of Linguistic Determinism / Linguistic Relativity) should also enjoy a certain invigoration in this context. Correlations can be made between technological advancement in I&CT, language

behavior changing, and new attitudes and forms of relationship management among people in the broadened context of new-media emergence. New attitudes derived from new perceptions are abundant in natural interaction, not just in digital environments. The relative scarcity of focus in research on this “hot spot” of the *virtual reality/language/mind* interface is, otherwise, hard to explain.

Most of these transformations are related to the use of English, the most widely employed code (among natural languages) for the vast majority of international exchanges. One notable instance is the Internet, whose intense predilection for English may allow a threefold explanation – its (i.e. English) being “the first there” (ARPANET, from the late 1960s); its being the simplest, i.e. technically the most accessible one (– complete lack of diacritic marks, synthetic wording, and a relatively simple grammar etc); or its indissoluble association with the United States (and other major cultures of the Anglosphere). One way or another, English is preferred by a vast majority of netizens, as the structure of the Internet has from the very beginning favored this particular code:

The use of a given language on the Internet is also affected by the technology itself. Until recently, online writing was restricted to the ASCII character set, which is designed exclusively for the Latin alphabet. With the advent of Unicode, people can now write with other alphabets; however, this technology is neither available to nor used by all. (Baym, in Brown, 2005: 525)

But then in the center-less Global Village, whole communities are pushed sideways based on some “deficiency” in their cultural background; the new media, the Internet in particular, exacerbate the cleavage between English and all other languages. Writing on the destiny of European languages in direct competition with English, Robert Phillipson wondered in a study: “*Lingua franca* or *lingua frankensteinia*?”. Throughout his paper, he tagged (or referred to other authors’ tagging) English as: *lingua* “*academica*”; “*americana*”; “*bellica*”; “*cucula*”; “*cultura*”; “*diabolica*”; “*divina*”; “*economica*”; “*emotiva*”; “*franca*”; “*frankensteinia*”; “*tyrannosaura*” – as many guises of English as there are means and milieus for its dominance.

Vast *multimedia* capacities account for the sheer diversity of means made available to authors. For many, the huge data-manipulation capabilities brought about by the emergence of new media mean as many cases of expectations exceeded – being able to create one’s own photo album, product catalog, or work of fiction; to shoot, edit, and otherwise process one’s own films etc (text, images, audio, and video in any combination). As a side effect, in the roomy pool of the digital primordial soup, professionals of communication and non-professionals

alike often indulge in “approximations” of expression implying considerable laxity of composition standards.

As a matter of statistics, “amount” is preferred in digital environments to the detriment of “quality-defined” features: all that one has to do is read some of the texts posted incessantly on the networks. In this particular aspect, linguists have yet to consider with more acumen digitized discourse or computer-mediated communication in such species as *e-mail* or *texting* (i.e. via cell phones; see for detailed analysis David Crystal’s *Txtng. The Gr8 Db8*, OUP, 2008), or simply the more comprehensive concept of *Netspeak*: “When we examine the linguistic properties of Netspeak . . . it is hard to avoid the conclusion that what we have here is not simply a new variety of English, but a whole new medium, comparable to speech and writing in its distinctiveness and generality, and subsuming a great deal of linguistic variation.” (Crystal, 2012: 426)

Yet, for all their ubiquity, new-media manifestations turn into clichés despite their inextinguishable novelty; they acquire the quality of all new things to melt in the background as soon as they *constitute* the background. What we often pretentiously acknowledge as new media is a component of everyday life now – many practice their daily use of electronic devices as sheer, compulsive routine. The release and implementation of new media have turned to such an extent into a permanent routine that McLuhan’s analysis loses some validity; he may have simply missed the amplitude reached today in areas where most, if not all media, are new – because they are permanently *renewed*: “The student of media soon comes to expect the new media of any period to be classed as pseudo by those who have acquired the patterns of earlier media, whatever they may happen to be.” (McLuhan, 1964: 171)

Nor can *we* fully anticipate the side effects of change. The delights of handling massive amounts of information *manu propria* come inevitably with associated phenomena such as hand articulation strain, obesity, or back deformity caused by sitting for long hours in front of the (digital, HD) TV, personal computer, or portable device screen; with problematic interaction with the environment due to virtual-reality-induced distortions in our perception (faulty assessment of reality, confusion of facts in various degrees, isolation from peers, and ignorance of the physical environment); and a host of other effects, some of which were brought to our attention as soon as 1970 by Alvin Toffler in *Future Shock*:

If overstimulation at the sensory level increases the distortion with which we perceive reality, cognitive overstimulation interferes with our ability to “think.” While some human responses to novelty are involuntary, others are preceded by conscious thought, and this depends upon our ability to absorb, manipulate, evaluate and retain information. (Toffler, 1971: 350)

The hard economic reasons behind new media are not to be neglected. As the new means get more accessible and less expensive, they spread and create forms of democracy that date from earlier stages of the Industrial Revolution (“homes/cars/education/*etc* for everyone”), but also new forms of *uniformity*. New media promote the kinds of practicality made possible by advances in the ergonomics of creating discourse. User-friendliness that anticipates the needs of the human agent based on user’s previous experience (e.g. AutoText type) is present wherever the customer can be satisfied, therefore one can create more input per time unit (and thus increase the need for more devices).

At the same time, waste is encouraged, as many personal archives surpass now the amount of information found in yesterday’s public libraries. (For illustration, an average user’s database spreads over hundreds of different physical and virtual media: PC and notebook hard-disk drives, external hard-drives, hundreds of optical disks, several USB flash units, as well as countless servers hosting user accounts and cloud-computing data. Cheap (renewable) storage produced in the emerging nations of the world also fuel the amplification of new media.

Today, seeing toddlers playing so seriously with electronic devices, their little fingers and eyes glued to touch screens, can be a really surreal experience. Back in the 1960s, trying to catch a glimpse at the year 2000 and beyond, thinkers and SF writers alike were contemplating how artificial intelligence would someday achieve autonomy, how the hulk of metal and silicon would turn *sentient* in its own right; now, everybody’s eyes stick to the screens, too busy to notice the artificial intelligence looking back.

III. CONCLUSIONS

In the highly-globalizing environments of virtual reality, the possibilities of interaction between humans have long surpassed anticipations of mid-20th century. “New media has had a profound effect on three of the most essential categories of society in the twenty-first century: economics, politics, and the exchange of ideas.” (Socha and Eber-Schmid, 2012). Yet, wherever interaction occurs, fluidized and enhanced via the new media, the risks associated with unhindered connectivity are apt to confuse users and their work or leisure.

The practical effects of intermingling languages, cultures, and personal styles are such that often they differ fundamentally from what is presented as professional performance in selected programs. When, for instance, the computing power that comes with limited adaptability to non-English orthographic features is combined with semi-/il-literacy on the part of the user, truncated discourse is the

customary outcome (cf. *Chinglish*; or the pervasive “Romglish”, a mix-up of Romanian and English discourse emerging on Romanian soil, devoid of typical Romanian characters in writing, and of typical English sounds in speech, or of standard spelling in written form, respectively).

Practically all languages are under some influence from English; it seems that the more distant future of humankind will hold not of a few thousand related languages, but as many variants of English, each seasoned with the local flavors. Major issues under such circumstances would be: *how people will manage technology* (never, seemingly, has so much been put to use for so little), and *how the identities of cultures will re-define themselves*, as “neither an estranged mother tongue, nor a corrupted foreign language will ever be an asset in the education of any people” (Ungurean, 2010: 138).

Language change itself raises a whole lot of issues, which need addressing with consideration for the blurring past, but even more so for the sake of our future. “The condemnation of changes in language is undoubtedly a manifestation of the general harking back to bygone better days—just as people were more polite in one’s youth, the weather was nicer and the apples tasted better, so was language more refined and less abused.” (Deutscher, in Esty, 2005) – which must be just the right thing, as “*nihil sub sole novum*”.

In the great debate between descriptivists and prescriptivists, the former have more often than not prevailed. At this stage nevertheless, the technological (that is, the means available) and the human factor (user behavior) are at odds; there is simply a growing contradiction between means and use. How are the two to be reconciled? “We can say with confidence that language isn’t getting any worse, but also that it’s not simply getting better, in the sense of becoming a more effective tool of communication” (Deutscher, in Esty).

For all its “perplexity”, language change is the most natural of phenomena. Issues in understanding and in managing it arise when certain features of change are judged in conjunction with technological advancement (NB: new media). This creates the impression of contrast between resources and outcome to the detriment of the latter. What new forms of expression (both technological and linguistic) will emerge; how far artificial intelligence will go (also, at what costs); and how contradictions as those mentioned above can be harmonized... are issues that remain open to the inquiry of the human spirit.

Bibliography

- Baym, N. (2004) “Language in Computer-Mediated Communication” in Brown, Vol. 6, pp. 523-29.
Brown, K. (Ed. in Chief) (2005) *Encyclopedia of Language and Linguistics*, 2nd edition, 14 volumes, Amsterdam, Elsevier.
Chandler, D. (1994—2013) *Semiotics for Beginners* (Chapters “9. Codes”. At <http://users.aber.ac.uk/dgc/Documents/S4B/sem08.html> and “10. Modes of Address”. At

- <http://users.aber.ac.uk/dgc/Documents/S4B/sem08b.html> of *Semiotics for Beginners*) [March 1, 2014].
- Crystal, D. (2012) *The Cambridge Encyclopedia of the English Language*, 2nd edition, Cambridge, Cambridge UP.
- Esty, A. (2005) "An Interview with Guy Deutscher" in *American Scientist*. At <http://www.americanscientist.org/bookshelf/pub/guy-deutscher> [March 1, 2014].
- Eurostat (2013) "Households with access to Internet, by device...". At <http://appsso.eurostat.ec.europa.eu/nui/submitViewTableAction.do> [March 1, 2014].
- (2013) "Number of mobile phone subscriptions. At <http://epp.eurostat.ec.europa.eu/tgm/table.do?tab=table&init=1&language=en&pcode=tin00059&plugin=1> [March 1, 2014].
- Facebrands (2014) "Date demografice Facebook Romania". At <http://www.facebrands.ro/demografice.html> [May 1, 2014].
- Gumpert, G., and R. Cathcart (1985): "Media Grammars, Generations and Media Gaps" in *Critical Studies in Mass Communication 2*, pp. 23-35 (cited by Chandler in "9. Codes").
- McLuhan, M. (1964) *Understanding Media: The Extensions of Man*, New York, McGraw-Hill.
- Manovich, L. (2003) "New Media From Borges to HTML" in Wardrip-Fruin and Montfort (Eds), pp. 13-25.
- Phillipson, R. (2008) "*Lingua franca* or *lingua frankensteinia*? English in European integration and globalisation" in *World Englishes*, Vol. 27, issue 2, May 2008, pp. 250-67.
- Socha, B., and B. Eber-Schmid (2012) "Defining New Media Isn't Easy". At *NewMedia.Org*, <http://www.newmedia.org/what-is-new-media.html> [March 1, 2014].
- Toffler, A. (1971) *Future Shock*, New York, Bantam Books (Chapter 16. Future Shock: The Psychological Dimension).
- Ungurean, S. (2010) "Language and Identity in the 'Global Village': The Case of Corrupted Romanian Language Use in Post-1989 Mass Media" in *The English Connection*, Bucharest and Sibiu, UNESCO/CEPES, pp. 131-38.
- Wardrip-Fruin, N., and N. Montfort (Eds) (2003) *The New Media Reader*, Cambridge (MA), MIT Press.

Sorin Ungurean is a lecturer with the Department of Anglo-American and German Studies, Lucian Blaga University Sibiu. He earned a PhD at Babeş-Bolyai University Cluj-Napoca (2007), exploring *euphemism* (published as *Political Correctness*, 2012). His teaching experience covers semiotics, semantics, pragmatics, American Civilization, and assorted ESP. Investigating 'the state of the language' (contact-area phenomena of present-day English and Romanian) is his main scientific pursuit, with some papers on connected topics published in academic-conference volumes, and in the philological journals *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Seria Philologia; American, British and Canadian Studies* and *East-West Cultural Passage*.

Section 4 : Pédagogie des langues

Evoluzione linguistica ed esattezza. Una riflessione sul valore dei linguaggi specialistici nell'acquisizione terminologica e linguistica in Lingue Applicate

Marilina Gianico

Université de Haute-Alsace, Mulhouse

Abstract. Specialized languages constitute both a challenge and a frontier for language evolution. Confronted on the one side with the need for precision and exactness, on the other with the necessity of being comprehensible for a large public and for financial institutions, these particular linguistic areas are nowadays reconsidered in their general context. Furthermore, their evolutions seem more and more conditioned by extra-linguistic factors. This implies a reflection, by the teachers of modern applied languages, on how specialized and common languages deal with one another and in which ways these two areas could be taught to students. This article analyses the positive contributions of the study of specialized languages to more general linguistic skills such as exactness and accuracy in translation, precision in the use of linguistic expressions and, more generally, the development of a more clear and organized structure of mind.

Keywords: specific languages, modern applied languages, scientific translation, technical translation, specialized languages of Italian.

I. INTRODUZIONE

Nel precedente numero di questa rivista pubblicavo una riflessione sulle difficoltà dell'italiano a divenire lingua utilitaria (Gianico, 2013), emancipandosi in questo modo da una lunga eredità linguistico-culturale che ne frenerebbe gli eventuali sviluppi non letterari e, più in generale, non legati a campi del sapere "umanistici" (la poesia, la musica, la storia dell'arte) o rilevanti dell'"identità nazionale" (l'enogastronomia, il turismo). In quel contributo focalizzavo l'analisi essenzialmente sull'italiano giuridico-amministrativo e commerciale e sulle possibili risposte dell'insegnamento in lingue straniere applicate alla crescente domanda, da parte del pubblico studentesco, di forme e strutture linguistiche utilitaristiche, immediatamente impiegabili in contesti comunicativi che divengono sempre più specializzati e le cui tendenze vanno assai chiaramente verso una crescente esigenza di precisione e settorializzazione. Proseguendo la riflessione in questo numero vorrei concentrarmi su altre forme dei linguaggi settoriali, cercando di comprendere come, da un lato, essi si situino in una riflessione linguistica di

lunga data e per questo rappresentino insieme una sfida e una frontiera dell'evoluzione linguistica (soprattutto per la lingua italiana, come vedremo) e come, d'altra parte — e nella prospettiva della didattica delle lingue straniere applicate —, essi possano costituire un campo di studi innovativo e allo stesso tempo estremamente interessante nel percorso che conduce ogni discente in lingua straniera alla padronanza di quest'ultima.

La necessità di esattezza e precisione che caratterizza i linguaggi tecnico-scientifici (di cui Sager aveva ricordato l'importanza sia in traduzione che in didattica della traduzione, Sager, 1992: 112-115), riposizionando la terminologia e la fraseologia al centro dell'apprendimento, permette infatti di evidenziare il valore, per ogni parlante, del possesso di codici e termini esatti, favorendo in questo modo, negli studenti, la coscienza della necessità dell'espressione chiara e precisa e del rifiuto dell'approssimazione, soprattutto in traduzione. In questo contributo mi interrogherò, dunque, dapprima sulle relazioni tra linguaggi specifici e lingua d'uso, cercando di distinguere come questi si identificano e si definiscono in rapporto a quella; presenterò poi una riflessione sulla didattica dei linguaggi specifici in *Lingue Straniere Applicate* e su come questa possa innestarsi su un percorso di apprendimento linguistico già avviato, arricchendolo e fornendo ai discenti nuove basi metodologiche per un uso consapevole, chiaro ed esatto dei termini e delle espressioni glottologiche.

II. LA STORIA DELLA LINGUA ITALIANA ALLE PRESE CON LA TECNICA : LA « NUOVA QUESTIONE DELLA LINGUA » ATTRAVERSO LA LENTE DELLE LINGUE APPLICATE

Per quanto riguarda gli sviluppi dell'italiano, già Calvino, in quella che fu ribattezzata la “nuova questione della lingua” (Parlangeli, 1971), ebbe a comprendere, in risposta alla teoria pasoliniana della morte della lingua conseguente all'omologazione dovuta all'innesto della lingua tecnologica sul sostrato letterario nel sistema linguistico nazionale, il ruolo essenziale dei linguaggi tecnici e settoriali per lo sviluppo della lingua italiana e per la sua affermazione come lingua moderna:

Se il linguaggio “tecnologico” di cui ha parlato Pasolini (cioè pienamente comunicativo, strumentale, omologatore degli usi diversi) si innesta sulla lingua non potrà che arricchirla, eliminarne irrazionalità e pesantezze, darle nuove possibilità (dapprincipio solo comunicative, ma che creeranno, come sempre è successo, una propria area di espressività). [...] L'italiano finalmente è nato, — ha detto in sostanza Pasolini, — ma io non lo amo perché è “tecnologico”. L'italiano sta da un pezzo morendo, — dico io, — e sopravviverà soltanto se riuscirà a diventare una lingua strumentalmente moderna. (Calvino, 1965: 155-156)

La modernità dell'intuizione calviniana è oggi confermata dal crescente numero di studi sui linguaggi specialistici dell'italiano: dalla pubblicazione, nel 1991, del primo saggio interamente dedicato al tema (Gotti, 1991), al convegno svoltosi nel febbraio 2003 presso l'Accademia della Crusca sul tema "Lingua italiana e scienze" (i cui atti sono stati pubblicati nel 2012 nella collana *Le varietà dell'italiano. Scienze, arti, professioni* delle Edizioni della Crusca: De Martino, Nesi (eds), 2012), studiosi della lingua e insegnanti in lingue applicate non hanno cessato di interrogarsi sui rapporti tra lingua e linguaggi specialistici, particolarmente scientifici e tecnologici, e di elaborare uno *status quaestionis* della situazione linguistica in vista delle future evoluzioni del linguaggio in un mondo in cui l'utile è diventato il criterio discriminante della sopravvivenza di ogni disciplina.

D'altronde, esperti linguisti moderni come De Mauro o Sabatini, interrogandosi sulla questione dell'italiano utilitario si dichiarano ottimisti (Sabatini, 2003: 22-23), sottolineando al tempo stesso la necessità, se si vogliono comprendere appieno gli sviluppi della lingua contemporanea, di una rivalutazione della dimensione diacronica della storia linguistica del Bel Paese (De Mauro, 2003: 13). Questa rivalutazione attuale delle aree settoriali e specifiche della lingua non è tuttavia prerogativa degli studiosi e dei ricercatori, poiché anche le istituzioni paiono voler finalmente prestare attenzione alla necessità di formazione che l'attuale mondo del lavoro richiede: l'Europa non è soltanto una realtà politica, ma anche linguistica, plurilinguistica, inserita in una rete globale di comunicazione e le esigenze attuali della traduzione, procedendo di pari passo con le necessità di unificazione e uniformizzazione istituzionale, hanno condotto all'inserimento dei linguaggi specifici — scientifici e/o tecnici, settoriali — nei programmi universitari di lingue straniere applicate, sia di primo livello che di secondo. In quest'ultimo, e qualora il livello linguistico degli studenti sia elevato, l'apprendimento dei linguaggi specialistici e settoriali appare particolarmente prolifico sia sotto il profilo della traduzione e dell'interpretariato che sotto quello della redazione.

Prima di passare ad una riflessione sui linguaggi specialistici, occorrerà chiarire cosa si intende con questo sintagma. Benché oggi, per quanto riguarda la lingua italiana — che va distinta dalle altre realtà linguistiche (come il francese, l'inglese o il tedesco), meno complesse dal punto di vista definitorio (Cavagnoli, 2007: 9) —, le definizioni di linguaggi scientifici, tecnici o settoriali tendano, anche tra gli studiosi, alla sovrapposizione, e la complessa rete di interazioni tra la scienza, la tecnica e le loro aree di applicazione renda ancor più labili i confini tra le diverse forme del linguaggio specialistico (Gualdo, Telve, 2011: 19-21), mi sembra di poter ritenere, ai fini dell'analisi dello sviluppo di queste aree linguistiche e delle reciproche influenze tra esse e la lingua d'uso, la definizione fornita da Dardano (Dardano, 1994: 497) dei linguaggi scientifici come di insiemi

rientranti nei sottocodici « i quali rispetto al codice di base presentano dei tratti particolari in più, delle “corrispondenze aggiuntive”, attribuite quasi sempre al lessico » e di potermi servire della classificazione dello stesso studioso (Dardano, 1987), quando distingue i linguaggi scientifici come fondati su concetti epistemologici, i linguaggi tecnici come fondati su una prassi; entrambi, in quanto linguaggi settoriali, possono inoltre essere suddivisi in forti (cioè che possiedono tassonomie corrispondenti a campi nozionali definiti) e deboli, meno strutturati dei primi (ricordiamo che l’area dei linguaggi tecnico-scientifici non esaurisce l’insieme dei linguaggi settoriali, poiché esistono linguaggi di specialità non appartenenti né al dominio della scienza, né della tecnica). A questi si aggiungono, sempre nella ripartizione di Dardano, i linguaggi di “riuso”, ovvero quelli del giornalismo, della politica, della pubblicità, che riprendono termini ed espressioni settoriali trasferendoli in un discorso pubblico.

III. RIELABORAZIONE MORFO-SINTATTICA DEL MESSAGGIO E LIVELLI DI SPECIFICITÀ : IL PRIMATO DELLA COMUNICAZIONE

La categoria dei linguaggi di riuso risulta di particolare importanza nello studio degli scambi e della circolazione di termini ed espressioni tra le sfere specialistiche dei linguaggi scientifici e l’insieme generale della lingua in evoluzione costante e ad essa occorrerebbe, sul piano didattico che resta il fine del nostro discorso, prestare un’attenzione particolare, poiché rappresenta l’anello di congiunzione tra la pratica della lingua specialistica (o della traduzione specialistica) e quella della lingua *tout court*, senza la quale, naturalmente, la prima perde di senso. Se quest’ultima è infatti preliminare allo studio del linguaggio specialistico, lo studio di esso può tuttavia, di rimando, costituire una base metodologica al “parlare esatto”, alla sottigliezza linguistica e concettuale ed alla padronanza del sistema linguistico di arrivo, secondo l’adagio di Calvino per cui « [...] più la lingua si modella sulle attività pratiche, più diventa omogenea sotto tutti gli aspetti, non solo, ma pure acquista “stile” » (Calvino, 1965: 157). Resta dunque come punto fermo il fatto che, pur nella diversità degli ambiti e delle tipologie di conoscenza cui fanno riferimento, i linguaggi specialistici o settoriali comportano un alto grado di specializzazione, rispetto alla lingua comune e, dunque, implicano come primo criterio discriminante della padronanza o meno del codice l’acquisizione dell’esattezza. Esattezza che tuttavia, per essere pienamente funzionale, deve sapersi adattare a registri differenti, plasmandosi sulle esigenze comunicative e dinamiche del testo.

Interessante dal punto di vista metodologico mi pare a questo riguardo, nel già citato contributo di Dardano, la sovrapposizione tra analisi del discorso e studio dei linguaggi settoriali, grazie alla quale i linguaggi scientifici possono essere

suddivisi, a seconda del pubblico destinatario, in scientifici specializzati, in discorsi di semi-divulgazione scientifica, di divulgazione propriamente detta, scientifico-pedagogici e ufficiali (Dardano, 1987: 138). Questa suddivisione permette di utilizzare come oggetto d'analisi delle varianti, testuali e linguistiche, che « non intacchino la precisione e l'univocità del messaggio, ma che considerino i partner della comunicazione nelle loro competenze o non competenze » (Cavagnoli, 2007: 8).

La preminenza dell'aspetto comunicativo è stata più volte sottolineata e, nella recente monografia sui linguaggi specialistici dell'italiano (Gualdo, Telve, 2011), gli autori insistono sul ruolo sempre più preponderante dei fattori extralinguistici nello sviluppo dei linguaggi specialistici e scientifici (Gualdo, Telve, 2011: 181-194). In una società in cui, a registrare nuovi termini e nuovi usi non sono più soltanto i dizionari, specializzati o generali, ma soprattutto, e con una velocità molto maggiore, i *media*, le evoluzioni linguistiche impongono da un lato un aggiornamento costante delle conoscenze e delle terminologie, dall'altro l'esigenza di storicizzare la precisione e l'esattezza della scienza e della tecnica (come già notava, d'altronde, Dardano, 1994 : 502-503), cioè di preparare gli studenti ad un esercizio di costante aggiornamento delle proprie conoscenze e del proprio *savoir faire*. Come notato in uno studio sui linguaggi ittici e sulle loro evoluzioni al momento dell'unità d'Italia, « i lessici tecnici cambiano nel tempo in relazione all'ammodernarsi degli strumenti, all'adeguamento alle nuove esigenze di mercato, all'introduzione di nuove regole di gestione » (Nesi, 2003: 341), così come quelli scientifici mutano in conseguenza dei progressi epistemologici ed euristici delle scienze cui fanno capo, progressi oggi estremamente rapidi e condizionati anche dalla rete di comunicazione in cui si trovano immersi.

La scienza è integrata, nel mondo di oggi, in una sempre più ricca rete di rapporti con la società. È a questo proposito che si è parlato di *comunitarismo*, per definire la condizione contemporanea della ricerca scientifica, ovvero « del desiderio di condividere e diffondere il più largamente possibile i nuovi discorsi scientifici » (Gualdo, Telve, 2011: 182). Questa diffusione, e la conseguente differenziazione dei livelli di specialità del discorso generata dalle necessità di adattamento agli scopi della comunicazione e al campo conoscitivo dei riceventi, che implica una profonda riformulazione non soltanto terminologica, ma anche morfo-sintattica — se si tiene conto che i linguaggi specifici presentano, oltre ad una terminologia e fraseologia propria, delle proprie tendenze morfo-sintattiche (Gotti, 1991:75-104; Gualdo, Telve, 2011) — quando applicate in glottodidattica, possono dar luogo a un'interessante esperienza di insegnamento e di apprendimento.

IV. LINGUAGGI SPECIFICI, INTERPRETAZIONE, TERMINOLOGIA : IL « PARLARE ESATTO » NELLE LINGUE MODERNE APPLICATE E IN TRADUZIONE

Quali sono dunque le ripercussioni di queste premesse teoriche sulla pratica della glottodidattica e della particolare glottodidattica richiesta nell'insegnamento dell'italiano come lingua applicata, come lingua scientifica e tecnica? In primo luogo, se si accetta che « [...] le scienze e i loro linguaggi appaiono in stretto rapporto tra loro e con la lingua comune » (Dardano, 1994: 502) e se si concorda con l'utilità della nozione di comunicazione specialistica come strumento per discernere diversi gradi di specializzazione secondo la classificazione già ricordata, appare certo fortemente pertinente l'osservazione dell'*équipe* didattica bolzanina secondo cui nella didattica dei linguaggi specialistici alla base dell'unità didattica non vi è più il testo scritto, ma la comunicazione specialistica (Cavagnoli, Schweigkofler, 2000: 85). A chi si rivolgono e cosa intendono dire i testi che ne risultano, cioè quelli che veicolano messaggi e conoscenze tecnico-scientifici? Che mutamenti subisce lo stesso gruppo terminologico spostato da un contesto ad un altro? Attraverso lo studio di un medesimo gruppo terminologico su diversi livelli di specializzazione, si permetterà agli studenti di acquisire il lessico necessario alla formazione di glossari e allo stesso tempo la coscienza linguistica della riformulazione in contesti e per pubblici differenti.

Questo tipo di comprensione, pragmatica e culturale, del testo, aiuta gli studenti a situare il linguaggio specialistico nella lingua comune e generale, macrolingua da cui altre microlingue (secondo una struttura paragonabile a quella dell'insiemistica matematica: insieme/sottoinsieme) derivano (Cavagnoli, 2007: 20-27) e permette loro anche di migliorare la conoscenza della prima. In che modo questo processo avviene? Semplicemente perché i termini, reinseriti nel loro contesto, nella loro veste comunicativa, divengono più chiari e possono fissarsi più facilmente nella memoria. La comprensione di ogni termine del linguaggio scientifico avverrà più facilmente attraverso lo studio del testo comunicativo che di qualsiasi, pur indispensabile, dizionario poiché, come ricorda Dardano (Dardano, 1994: 547), « [...] il dizionario oppone la sua definizione classificatoria e metalinguistica a quella funzionale del testo divulgativo » e la definizione funzionale corrisponderà ad una comprensione più immediata, diretta, dell'elemento linguistico, quindi ad un uso più consapevole di esso. Ciò si rivelerà utile in vari ambiti, che il linguaggio specialistico sia studiato nell'ambito dell'interpretazione o della traduzione o della redazione scientifica e tecnica, poiché una comprensione profonda dei termini e dei contesti renderà la riformulazione più fluida e fornirà un repertorio terminologico e fraseologico la cui

riattualizzazione sarà semplificata dalla *mise en situation* che costituisce il pregio dello studio nella prospettiva della comunicazione specialistica.

Se si prende a questo proposito come esempio lo studio della terminologia medica in un corso di redazione, si proporranno agli studenti tipi di testo dei diversi livelli di specializzazione: un articolo tratto da una rivista scientifica specializzata, come esempio del più alto grado di specializzazione; una notizia di giornale sulla medesima questione, esempio del minore grado di specificità; un bando di concorso del Ministero della Sanità o una regolamentazione su argomenti medici, come esempio del livello di specificità medio o di riuso. Potremo ovviamente adoperare anche il foglietto illustrativo di un medicinale, etc. Si chiederà quindi agli studenti di elaborare un glossario terminologico e in seguito si analizzeranno, con la collaborazione dell'insegnante, le fraseologie e le strutture morfo-sintattiche nelle quali le terminologie sono integrate. In questo modo, gli studenti non si limiteranno all'acquisizione di un lessico, ma potranno, concretamente, comprendere come questo venga impiegato nei vari contesti e come le formulazioni mutino a seconda dei riceventi e degli scopi della comunicazione. Nel momento della riformulazione, che anch'essa sarà definita in base ad un ricevente e ad uno scopo, tutte queste strutture serviranno di supporto e verranno correttamente integrate nelle acquisizioni linguistiche precedenti.

Il repertorio linguistico che questo tipo di studio permette di acquisire — e l'attitudine mentale che ne è alla base, cioè la tensione all'esattezza e alla ricerca dell'univocità — risponderà così alla profezia di Calvino secondo cui « [n]ella cultura, se lingua "tecnologica" è quella che aderisce a un sistema rigoroso, — di una disciplina scientifica o d'una scuola di ricerca — se cioè è conquista di nuove categorie lessicali, ordine più preciso in quelle già esistenti, strutturazione più funzionale del pensiero attraverso la frase, ben venga, e ci liberi di tanta nostra fraseologia generica » (Calvino, 1965: 156). In questo modo, l'acquisizione dei linguaggi specifici diviene acquisizione delle sottigliezze linguistiche e l'esattezza è ripositionata al cuore dell'apprendimento, permettendo l'acquisizione di una lingua precisa e, allo stesso tempo, elegante.

Bibliografia

- Cavagnoli, S. (2007) *La comunicazione specialistica*, Roma, Carocci.
- Gotti, M. (1991) *I linguaggi specialistici caratteristiche linguistiche e criteri pragmatici*, Firenze, La Nuova Italia.
- Gualdo R., Telve S. (eds) (2011) *Linguaggi specialistici dell'italiano*, Roma, Carocci.
- Nesi A., De Martino D. (eds) (2012) *Lingua italiana e scienza*, Firenze, Edizioni dell'Accademia della Crusca.
- Parlangeli, O. (1971) *La nuova questione della lingua*, Brescia, Paideia.
- Calvino, I. (1965) « L'antilingua », in *Saggi 1945-1985*, vol. I, Milano, Mondadori, 1995.
- Cavagnoli S., Schweigkofler A. (2000) « Zwischen Linguistik und Didaktik, Theorie und Praxis: Versuch einer Synthese/ Fra linguistica e didattica, teoria e prassi: tentativo di una teoria », in Ead., *Fachsprachen und Didaktik / I linguaggi specifici e la loro didattica, Seminar zur*

Lehrerfortbildung/ Atti del seminario di formazione per insegnanti, Bolzano, Accademia Europea, p. 83-123.

- Dardano, M. (1987) « Linguaggi settoriali e processi di riformulazione », in Dressler W. U., Grassi C., Rindler Schjerve R., Stegu M. (eds), *Parallela 3*, Tübingen, G. Narr, p. 134-145.
- Dardano, M. (1994) « I linguaggi scientifici », in Serianni L., Trifone P. (ed.), *Storia della lingua italiana*, vol. II, Scritto e parlato, Torino, Einaudi, p. 497-551.
- De Mauro, T. (2003) « L'Italia linguistica in cammino nell'età della Repubblica », in Maraschio N., Poggi Salani T. (eds), *Italia linguistica anno Mille Italia linguistica anno Duemila*, Atti del XXXIV congresso internazionale di studi della società di linguistica italiana (FLI), Roma 19-21 ottobre 2000, Roma, Bulzoni, p. 11-18.
- Gianico, M. (2013), « L'insegnamento dell'italiano come lingua d'affari e di negoziazione : questione di lingua o di cultura ? », in *Revue Internationale d'Études en Langues Modernes Appliquées*, 6, P. 70-78.
- Nesi, A. (2003) « Duemila e dintorni : cambiamenti in atto nel lessico tecnico della pesca di mare », in Maraschio N., Poggi Salani T. (ed.), *Italia linguistica anno Mille Italia linguistica anno Duemila*, Atti del XXXIV congresso internazionale di studi della società di linguistica italiana (FLI), Roma 19-21 ottobre 2000, Roma, Bulzoni, p. 341-355.
- Sabatini, F. (2003), « L'italiano lingua utilitaria », in Schena, L., Soliman, L. T., *L'italiano lingua utilitaria*, Milano, Egea, p. 17-23.
- Sager, J. C. (1992) « The translator as terminologist », in Dollerup C., Loddegaard A., *Teaching Translation and Interpreting, Training, Talent and Experience* (Papers from the first Language International Conference Elsinore, Denmark, 31 May-02 June), 1991, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, p. 107-122.

Marilina GIANICO graduated in Modern Italian Literature (*Lettere moderne*) from the University of Bologna and received her PhD in European Literatures (DESE *Doctorat d'Études Supérieures Européennes—Littératures de l'Europe Unie*) in September 2012 from the same university. She taught Italian as a Foreign Language in a French primary school in 2010/2011 and is now teaching Italian Language, Italian Civilisation and Italian as a Business and Negotiation Language at the Université de Haute-Alsace in Mulhouse. She also teaches Interpreting (Consecutive translation) and History of Italian language in the same university. Her researches are presently focused on language learning and teaching and on the evolutions of Italian language in the contemporary globalised world.

Correspondência comercial em português: uma abordagem pedagógica nas aulas de PLE

Veronica Manole

Universidade Babeş-Bolyai

Abstract. This article presents our experience in teaching business correspondence in classes of Portuguese L2. We present a definition of business correspondence, some of its characteristics, a classification of business letters, and the structure of a commercial letter in Portuguese. In the next sections we present some of the available textbooks that could be used for teaching business correspondence to Portuguese L2 students and we propose several tasks and activities to be done in the classroom. While this seems to be a new approach in teaching Portuguese L2, we believe that business correspondence is important in current curricula, especially due to the recent dynamics of the local labor market. If we take into account the international framework, with a growing value of the Portuguese language in the economy (Reto 2012), we believe that Business Portuguese is essential for anyone who has an interest in doing business with Lusophone countries.

Keywords: Business Portuguese, Business Letters, Portuguese for Specific Purposes.

I. INTRODUÇÃO

As necessidades dos alunos de português língua estrangeira (doravante PLE) têm mudado nos últimos anos e as possibilidades de emprego para falantes de português têm aumentado no mercado local de Cluj-Napoca, sobretudo graças às empresas multinacionais que procuram funcionários para centros multilíngues de atendimento aos clientes (Nóbrega & Manole, 2012: 49). Deste modo, torna-se necessário adaptar a nossa oferta curricular às novas realidades e introduzir nas aulas de PLE noções sobre a linguagem económica e empresarial e sobre a redação da correspondência comercial. Os desafios em dar essa matéria não surgem da falta de materiais, porque em Portugal e no Brasil já há manuais que podem ser utilizados no ensino de PLE. Além disso, algumas empresas de Cluj-Napoca manifestaram a disponibilidade de oferecer materiais para serem utilizados nas aulas, de forma a oferecer aos nossos alunos um panorama mais próximo da realidade do mercado de trabalho. Os desafios metodológicos prendem-se com os conhecimentos fracos dos alunos sobre as particularidades do estilo formal de comunicação (até na língua materna) e com a falta de informações sobre o funcionamento do mundo empresarial.

Pretendemos fazer uma apresentação geral da abordagem didática da correspondência comercial nas aulas de PLE, dividindo este trabalho nas secções

seguintes: a definição da correspondência comercial, as particularidades da correspondência comercial em português, a classificação das cartas comerciais, a estrutura da carta comercial, a apresentação dos manuais disponíveis, as tarefas e os exercícios desenvolvidos nas aulas e algumas conclusões.

II. O QUE É A CORRESPONDÊNCIA COMERCIAL?

A *correspondência comercial* é um tipo de *correspondência oficial*, com regras de redação diferentes da *correspondência pessoal* ou *privada*. Conhecer as diferenças estilísticas entre a correspondência oficial, comercial e privada é fundamental para redigir textos adequados à situação de comunicação. Vârgolici (2003) afirma que fazem parte da *correspondência oficial* todos os documentos e cartas enviados de uma pessoa jurídica (agente económico, instituição da administração pública, instituição de ensino, organização não-governamental etc.) a outra pessoa jurídica ou a uma pessoa física.

A *correspondência comercial* inclui apenas documentos e cartas trocados entre agentes económicos, ou entre um agente económico e uma pessoa física. A correspondência entre um agente económico e uma instituição da administração local ou central é considerada *correspondência administrativa*¹. Uma carta enviada por um cidadão à Câmara Municipal faz parte também da *correspondência administrativa*, ao passo que uma carta de candidatura a uma vaga numa empresa faz parte da *correspondência comercial*, nomeadamente da correspondência com o departamento de recursos humanos. As principais características do estilo da correspondência comercial são a objetividade, a concisão, a clareza, a coerência, a correção, a precisão, a sobriedade, a cortesia, a naturalidade e a simplicidade (Moreira, 2007: 9; Rodriguez, 2006: 13). Todas estas características contribuem ao objetivo principal da comunicação empresarial, que é a eficácia.

III. PARTICULARIDADES DA CORRESPONDÊNCIA COMERCIAL EM PORTUGUÊS

Além das regras de classificação, há normas que dizem respeito ao conteúdo da carta comercial e ao uso da língua (Bălănescu, 2003). O estilo da correspondência comercial, com características do estilo administrativo (Zafiu, 2003), é bastante conservador, o emissor obedecendo às convenções preestabelecidas.

As formas de tratamento são um elemento importante na redação de documentos oficiais. Em português europeu, utilizam-se *V. Exa.* ou *V. Exas.* na forma abreviada, a forma por extenso sendo específica da correspondência diplomática (Moreira, 2007: 12). O singular usa-se quando se escreve a uma pessoa, ao passo que o

¹ Vârgolici (2003) discrimina entre os seguintes tipos de correspondência oficial, a correspondência comercial (de negócios), a correspondência protocolar, a correspondência administrativa, a correspondência jurídica, a correspondência diplomática.

plural se emprega quando o destinatário é uma empresa. No que diz respeito à designação de si, aconselha-se o uso do plural de modéstia, (*Queremos manifestar os nossos agradecimentos* em vez de *Quero manifestar os meus agradecimentos*) e o uso da 3ª pessoa em vez da 1ª nos requerimentos (*António Silva, residente na Rua [...], requer* em vez de *Eu, António Silva residente na Rua [...], requireiro*). Em português brasileiro as regras de tratamento são semelhantes, havendo porém uma preferência pela forma *Vossa Senhoria*, em vez de *Vossa Excelência*.

IV. TIPOS DE CARTAS COMERCIAIS

Em função de vários critérios, a correspondência comercial pode ser classificada nas seguintes categorias: interna ou externa, pré-contratual ou pós-contratual, formal ou informal, correspondência dos recursos humanos, etc.

O meio de difusão da correspondência comercial é importante sobretudo do ponto de vista estilístico, porque o *e-mail* tem a tendência de ser menos formal do que uma carta em papel. A correspondência interna, entre os colaboradores da mesma empresa, é mais simplificada do que a correspondência externa. Por exemplo, a estrutura de memorandos não segue as regras de carta, não há necessidade de escrever o endereço do destinatário. Uma carta de candidatura espontânea tem uma estrutura diferente de uma carta de candidatura em que se responde a um anúncio. Um *curriculum vitae*, apesar das normalizações do espaço da União Europeia¹, pode ter várias estruturas, em função do perfil do candidato e dos requisitos da futura entidade empregadora.

É importante trabalhar nas aulas com textos originais, para que os alunos possam identificar os tipos de cartas, os contextos em que se usam, os objetivos e as estratégias dos remetentes. Redigir modelos diferentes de currículos, cartas de candidaturas, queixas, circulares, memorandos, avisos, cartas sobre condições de pagamento, alteração de preços etc, pode ser uma boa estratégia para familiarizar os estudantes com situações que deverão enfrentar no mundo empresarial.

V. ESTRUTURA DA CARTA COMERCIAL

Na prática internacional (Seglin & Coleman. 2002; Loughheed. 2003), uma carta comercial contém os elementos seguintes: o cabeçalho, a referência, a data, o endereço do destinatário, a alínea A/C ou ao cuidado de, o cumprimento ou a saudação,

¹ O *Curriculum Vitae* Europass foi estabelecido pela Decisão n.º 2241/2004/CE do Parlamento Europeu e do Conselho, de 15 de Dezembro de 2004, que institui um quadro comunitário único para a transparência das qualificações e competências. O CV Europass substitui o CV Europeu, lançado em 2002.

o assunto, o corpo ou o conteúdo da carta, a despedida, a assinatura, o remetente, a referência aos eventuais anexos.

Sendo a correspondência comercial uma prática epistolar padrão, dominar a norma é sinal de competência profissional. Por esta razão, é importante conhecer a ordem em que são utilizados os elementos nas cartas para produzir documentos corretos do ponto de vista formal. As cartas não deverão ultrapassar uma página, a informação deve ser apresentada clara e sucintamente, porque no mundo dos negócios o tempo é um recurso precioso. Para uma melhor compreensão, o texto duma carta de negócios deve ser dividido em três parágrafos: a introdução, a mensagem da carta, a conclusão. Os parágrafos não devem ser excessivamente compridos e não se deve abusar das orações subordinadas.

VI. MANUAIS E MATERIAIS DISPONÍVEIS

Há manuais bilingues, sobretudo em português e inglês (Wilson *et al.*, 2004) ou em português e francês (Pereira & Santos 2009), que podem ajudar os alunos na aquisição de competências de redação de correspondência comercial em português. Ao percorrer um manual como *Manual de Correspondência Inglês-Português*, (Wilson *et al.*, 2004), um aluno com bons conhecimentos de inglês pode adquirir competências na área da correspondência comercial em português, através da comparação dos textos equivalentes. Os materiais bilingues têm a vantagem de estimular as pessoas a recorrerem a dois idiomas ao mesmo tempo, de desenvolver até uma certa flexibilidade na redação de textos numa língua estrangeira. No entanto, deverão ser utilizados sobretudo para ao estudo individual e não na sala de aula, por se tornarem ineficazes do ponto de vista de tempo. Sobretudo no caso de alunos com nível intermediário ou avançado de português, é mais eficiente trabalhar exclusivamente com textos na língua-alvo disponíveis na Internet (Seabra, 2002) ou publicados (Lino, 2005; Moreira, 2007; Rodriguez, 2006).

No entanto, escolher um manual nem sempre é fácil, visto que se devem levar em consideração vários fatores como a classificação e a organização de matéria, o número de documentos, a clareza e a lógica das explicações, a atualidade dos textos, etc. Pelo que observámos, grande parte dos materiais segue uma estrutura descritiva, não incluindo exercícios práticos, que são fundamentais para os alunos de PLE. Fica assim a tarefa do professor criar exercícios ou atividades práticas com base nos materiais disponíveis.

VII. TAREFAS E EXERCÍCIOS

Nesta secção apresentamos alguns tipos de exercícios e de atividades didáticas que podem ser úteis nas aulas de PLE que tratam a correspondência comercial.

Numa primeira fase de ensino, torna-se fundamental fixar as diferenças entre a correspondência pessoal e oficial. Podemos criar tarefas de grupo ou individuais, em que os alunos redigem e analisam cartas pessoais (a um membro da família, a um amigo, a um ex-colega do curso, etc.) e oficiais (a um professor da faculdade, ao diretor de curso, etc.). Serão destacados elementos importantes, como a escolha de palavras, o uso de formas de tratamento, a estrutura da carta. Continua-se o nosso percurso pedagógico com as diferenças entre as cartas oficiais e as cartas comerciais. Os alunos participam em tarefas de grupo ou individuais, redigem ou analisam diferentes tipos de cartas. Por exemplo, um grupo de alunos faz uma carta de candidatura a uma bolsa de estudos numa universidade portuguesa ou brasileira e outro grupo de alunos faz uma carta de candidatura a uma vaga numa empresa de Portugal ou do Brasil. Serão destacadas a capacidade de selecionar a informação pertinente para o objetivo pretendido: a educação e os projetos académicos na carta de candidatura à bolsa de estudo, na experiência laboral na carta de candidatura a um posto de trabalho.

Outro aspeto que deve ser trabalhado na sala de aula é a estrutura da carta comercial. Com o apoio de empresas locais, podemos ter acesso a documentos originais, que mostram a dinâmica atual da correspondência comercial no ambiente empresarial. São igualmente utilizados os manuais já publicados que contêm modelos de cartas comerciais. Os alunos fazem análises dos textos para identificar os elementos da carta num documento original: o cabeçalho, a referência, a data, a morada do destinatário, ao cuidado de, o cumprimento ou a saudação, o assunto, o texto ou o corpo da carta, a despedida, a assinatura, o nome e o cargo do remetente e os eventuais anexos (Wilson *et al.*, 2004: 42). Será destacada a identificação correta dos elementos da carta e a ordem em que estes são utilizados. O professor pode distribuir partes de cartas a um grupo de alunos, a tarefa será de recompor o texto original, respeitando a ordem correta em que aparecem os elementos da carta.

As formas de tratamento são um dos elementos mais sensíveis na redação da correspondência, por estabelecerem a relação entre remetente e destinatário. Numa primeira fase, faz-se uma revisão das formas de tratamento de ambas as variedades do português, europeu e brasileiro, relembrando as particularidades do uso dos pronomes *você* e *tu* e insistindo no tratamento cerimonioso que é preferido na correspondência oficial ou comercial: *vossa senhoria*, *vossa excelência*. A análise de materiais originais, atualizados, que mostram a dinâmica dos usos das formas de tratamento na linguagem empresarial, assume um papel fundamental. Numa segunda fase, os alunos escrevem cartas e explicam a seleção das formas de tratamento. Outros tipos de exercícios são a reformulação, preenchimento de espaços em branco, a escolha múltipla, a tradução do romeno para o português e do português para o romeno, mas também a redação de documentos. Em todos os exercícios será destacada a importância das formas do tratamento e do seu uso, em função do contexto comunicativo.

Uma parte consistente do nosso percurso pedagógico é dedicada à apresentação de vários exemplos de cartas utilizadas na correspondência empresarial. Visto que a maioria dos alunos vai entrar no mundo laboral depois da conclusão do

curso, achamos importante dedicar algumas aulas à redação de cartas de candidatura e do *curriculum vitae*. Podem ser trabalhados os diversos tipos de currículos (cronológico, cronológico inverso, funcional, europeu) e cartas de candidatura espontâneas ou de resposta a anúncios. Notámos que um dos maiores desafios na redação do currículo é selecionar a informação relevante para a vaga pretendida. Um exercício que consideramos pertinente é a leitura de anúncios de emprego e a adaptação do currículo em função dos requisitos dos empregadores. Por exemplo, para uma vaga de professor num centro de línguas, será destacada a experiência na área de ensino e da investigação, ao passo que para uma vaga de assistente de direção, serão evidenciados os projetos nas áreas das relações públicas, tradução, marketing, voluntariado específico, etc. Tendo em consideração a importância das redes sociais profissionais (por exemplo *LinkedIn*) no processo de recrutamento, achamos também útil ensinar aos alunos como criar perfis profissionais na internet e nos *sites* de emprego.

A correspondência sobre a negociação de contratos comerciais é trabalhada também através de exercícios práticos e de grupo. Um modelo eficiente de trabalho é a criação de um “laboratório de negócios” de várias semanas, em que grupos de quatro ou cinco alunos são responsáveis pelo processo de negociação. Os alunos criam os perfis de duas empresas, os serviços ou os produtos que oferecem, e definem os detalhes contratuais. Os documentos decorrentes desta “atividade comercial” serão apresentados aos colegas, que poderão fazer sugestões ou alterações, para melhorar o conteúdo e o estilo das cartas.

Podem ser criados exercícios a partir de anúncios que apresentam um novo produto. Cria-se uma tarefa para se praticar a redação de circulares e de cartas do processo de compra e venda. Um aluno escreve uma circular para anunciar um novo produto, outro aluno redige uma carta para agradecer o envio e propor uma encomenda, outro faz uma carta em que informa a lista de preços e assim por diante.

VIII. CONCLUSÃO

Este breve relato da nossa experiência constitui uma proposta de trabalho numa área específica do PLE. Ensinar correspondência é um processo necessário para alargar as perspectivas de integração dos nossos alunos no mercado de trabalho. Ao mesmo tempo, revela-se um processo complexo, implicando conhecimentos linguísticos avançados, mas também conhecimentos aprofundadas do mundo empresarial.

Consideramos necessária a publicação de um manual de correspondência comercial na Roménia para responder às necessidades dos aprendentes e dos professores de PLE. É notória a falta de um manual que apresente, analise e exemplifique uma gama ampla de cartas comerciais em português, proporcionando acesso a textos atuais ao público interessado em desenvolver competências na área da correspondência comercial.

A escassez de materiais para estrangeiros relaciona-se com tradição recente do ensino do português para fins específicos, inclusive o português comercial e a área da correspondência comercial. Embora haja centros de línguas ou instituições onde se ensina o português comercial¹, há poucos materiais na área e ainda não há um sistema de certificação, tal como acontece com outros idiomas românicos: *Diplôme de Français des Affaires* et *Diplôme Supérieur d'Etudes Commerciales* para o francês, *Certificato d'Italiano Commerciale* para o italiano, *Certificado de Español y Diploma de Español de los Negocios* para o espanhol.

Na abordagem atual do PLE, a inclusão da língua de Camões no mundo das línguas estrangeiras aplicadas torna-se imprescindível. Levando em consideração a importância económica do português (Reto 2012), a criação de cursos e de materiais didáticos dedicados à linguagem comercial assume um papel fundamental na divulgação da língua e da cultura portuguesas.

Bibliografia

- Bălănescu, O. (2003) *Limbaje de specialitate*, București, Editura Universității din București. Edição online <http://ebooks.unibuc.ro/filologie/olga/index.htm> (última consulta 12.03.2014).
- Lino, A. (coord.) (2005) *180 Modelos de Cartas para a Defesa dos Seus Direitos*, 4ª edição, Lisboa, Editora Deco Proteste.
- Lougheed, L. (2003) *Business Correspondence: A Guide to Everyday Writing*, New York, Longman.
- Moreira, I. (2007) *Correspondência comercial*, Lisboa, Lidel Editora.
- Nóbrega, M. H. & Manole, V. (2013) “Nas terras de Drácula. Ensino do português na Romênia” in *Língua Portuguesa*, São Paulo, 8/93, pp. 46-49.
- Pereira, C. & Santos, D. (2009) *Le portugais économique et commercial*, Paris, Pocket.
- Reto, L. (2012) *Potencial económico da língua portuguesa*, Alfragide, Texto Editores.
- Rodriguez, M. M. (2006) *Manual de modelos de cartas comerciais*, São Paulo, Ed. Atlas.
- Seabra, C. (2002) *Técnicas de secretariado*, edição online <http://www.estv.ipv.pt/Paginas/Pessoais/cseabra/tecnicas-secretariado.htm> (última consulta 12.03.2014).
- Seglin, J. L. & Coleman, E. (2002) *The AMA Handbook of Business Letters*, 3rd edition, New York, Amacom.
- Vărgolici, N. (2003) *Redactare și corespondență*, Editura Universității din București, București. Edição online <http://ebooks.unibuc.ro/StiinteCOM/comunicare/index.htm> (última consulta 12.03.2014).
- Wilson, J. M. et al (2004) *Manual de Correspondência Inglês-Português*, Coimbra, Editora Almedina.
- Zafiu, R. (2003) *Diversitate stilistică în româna actuală*, Editura Universității din București, București. Edição online <http://ebooks.unibuc.ro/filologie/Zafiu/index.htm> (última consulta 12.03.2014).

Veronica MANOLE is a PhD candidate in Portuguese, Brazilian and Lusophone Africa Studies at Paris 8 University and a teacher of Portuguese at Instituto Camões currently working at the Faculty of Letters in Cluj. She is interested in comparative approaches of Portuguese (European and Brazilian) and Romanian, under the following linguistic subfields: linguistic politeness, intercultural pragmatics, and intercomprehension in Romance languages.

¹ Mencionamos o centro CIAL de Portugal ou o curso *online* de português para negócios oferecido pelo Camões I. P.

Comptes rendus

Michel BALLARD, *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2013.

La traduction procède d'un mouvement de curiosité pour découvrir l'autre, mais son histoire révèle les projections identitaires qui l'accompagnent aussi [...]
(Ballard 2013, 209)

Les livres de Michel Ballard ont tous pour point de départ des nécessités et des questions concrètes : des enseignants et des chercheurs qui forment la communauté traductologique, des étudiants en langues et/ou en traduction, des traducteurs, voire même de la société qui, elle, comprend encore assez peu ce qui se passe dans « l'entre-deux ».

Ce deuxième ouvrage que l'auteur consacre à l'histoire de la traduction¹ ne fait pas exception. Il vient répondre, comme le souligne l'avant-propos, à un besoin de synthèse en traductologie, encore pressant des décennies après avoir été signalé par Mounin (p. 7). Mais, plus qu'un état des lieux, fût-il synthétique, le volume se présente comme une excellente base pour comprendre l'intérêt scientifique du regard rétrospectif en traduction et la manière dont ce dernier devrait s'organiser, ainsi que pour savoir quelles sont les directions fertiles pour les recherches à venir. *Aboutissement* et *point de départ* – paradoxalement, les deux termes décrivent l'un aussi bien que l'autre la démarche de M. Ballard.

Initiatique au sens où elle peut, de par la manière dont l'énorme quantité de données est structurée, servir d'introduction en la matière à l'apprenant et encyclopédique par le soin accordé aux détails (repères temporels et spatiaux), l'*Histoire de la traduction* trouve toute sa place dans l'excellente collection « Traducto » que les éditions De Boeck ont créé en 2008.

C'est le continent européen qui se trouve au centre de ce volume, un continent européen qui se dévoile comme un espace d'une extraordinaire diversité et dont l'évolution – aspect très bien mis en évidence à travers l'ouvrage – doit énormément à l'Orient. L'Égypte ancien et ptolémaïque, la Mésopotamie, les traducteurs arabes, les traductions des langues orientales sont des aspects inextricablement liés aux évolutions culturelles européennes et autant d'éléments essentiels du panorama dressé dans cet ouvrage dans la perspective des domaines littéraire et religieux.

Si le volume des recherches traductologiques rédigées en langues de grande diffusion et consacrées à l'espace occidental (notamment anglais, français, espagnol) est important, force est de constater que la situation n'est pas la même pour les aires culturelles que l'on pourrait appeler « périphériques ». Or, cet ouvrage vient justement combler cette lacune. Le contexte éditorial n'a pas permis à l'auteur d'entrer dans des détails au sujet de chacune des cultures abordées. Mais ce que M. Ballard parvient à faire est plus important que la collecte d'une grande quantité de données : il dresse le profil du rapport de ces cultures à la traduction, il donne les repères essentiels à une compréhension du contexte général et il renvoie aux meilleures sources pour une documentation plus approfondie. Nous nous réjouissons tout particulièrement de l'attention portée au rôle de la traduction dans le devenir de la culture roumaine (deux sous-chapitres sont consacrés à la « Proto-Roumanie » et respectivement à la « Roumanie »). C'est un cas dont les spécificités peuvent intéresser un cercle plus large que celui des roumanophones et dans lequel plusieurs des « lois » d'Itamar Even-Zohar trouvent illustration.

¹ Les deux éditions du premier, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, sont parues en 1992 (Presses Universitaires de Lille) et en 2007 respectivement (Presses Universitaires du Septentrion).

Tout enseignant y conviendra, un livre doit être conçu d'une manière qui permette d'en tirer un maximum de profit avec un effort minimum (toutes proportions gardées...). D'après ce critère fondamental, l'*Histoire de la traduction* est aussi un ouvrage à forte vocation pédagogique. Au-delà de l'approche synthétique, l'organisation de l'information y contribue largement. Le texte est présenté sur deux colonnes et, de temps à autre, des encadrés viennent le compléter avec des anecdotes, des portraits, des définitions, un plus d'informations qui agit aussi bien comme aide-mémoire que comme un stimulant de l'intérêt du lecteur pour la suite. La synthèse qui boucle chaque chapitre (« Faites le point »), la bibliographie recommandée à la fin de chaque section (« Pour aller plus loin ») et l'index des noms permettent au lecteur une consultation facile, efficace et incitante.

Cette *Histoire de la traduction* s'arrête « à l'aube du XX^e siècle », mais la section « Bilan et perspectives » jette un regard d'une grande lucidité sur les bouleversements – positifs pour la plupart – qu'a apporté l'après-guerre. Une promesse, un avant-goût d'un volume d'histoire de la traduction et de la traductologie aux XX^e et XXI^e siècles par Michel Ballard que nous aimerions pouvoir lire dans les années qui viennent.

Alina Pelea

Andrew Gillies, *Conference Interpreting: A Student's Practice Book*, London, Routledge, 2013.

Given the crucial part practice plays in conference interpreting, the importance of adept, comprehensive resources to assist one with what is often an unrelenting, strenuous process, cannot be overstated. Yet, in this day and age of social media frenzy and instant communicative gratification, with a “fire hoze” of information coming “at you” every split second, grappling with the information overload and data deluge between texts, tweets and google buzzes, seems like the real challenge. Unlikely though this may appear, areas most intrinsically bound up with communicative goals and intense media multitasking such as CI, rather than luxuriating in, suffer still from a relative scarcity of resources.

With its emphasis on sustained, unremitting practice 24/7, Andrew Gillies's textbook is a comprehensive and invaluable resource ready to guide aspiring interpreters through their daily routine. Designed to benefit trainees at the most practical and concrete level, the book possesses all main pedagogical ingredients, responding most directly to the interpreting student's acutely felt need for a constantly monitored, methodical and systematic approach. Structured into four central parts, “Practice”, “Language”, “Consecutive Interpreting”, “Simultaneous Interpreting”, it covers every significant stage in CI training, overlooking nothing on the interpreter's basic training “menu”, from news round-up presentations and the immersion in current affairs, to documentation and research, indeed to reading around one's subject in order to gain maximum familiarity.

As well as a rigorous method for practising, the book offers a remarkably varied, fit for purpose range of exercises, from general knowledge improvement, active listening and analysis, to memory and recall, delivery and language enhancement. Student-oriented in the most supportive sense, the book distinguishes itself from the literature in the field by its degree of specificity, its concern with developing a body of practice destined to target not just skills, but sub-skills, the kind that tend to be neglected in similar companions, perhaps because deemed more approachable on an individual basis, or of less immediate relevance. In this respect, Gillies insists on the importance of the trainee's engaging in alternative, non-interpreting exercises alike, to ensure the right mix of specificity and complementarity and avoid the overload or saturation effect. Devoting a great deal of attention to language enhancement resources, Gillies offers close illustrations of how to do

things with various support texts and materials, focusing on the importance of the student's perusing originals of all subject-related texts to ensure full accuracy and on pooling one's resources toward best practice. Gillies sheds light on the diversity of the sub-skills conducive to effective interpreting practice and that make interpreting an essentially team-playing experience. Without doubt, *Conference Interpreting: A Student's Practice Book* fills a gap on the market. One of Gillies's highest merits is that of demonstrating the continuing relevance of conventional methods and resources in the electronic age, and indicating ways in which the young trainee can valorise these to avoid being distracted from a lot of the "digital noise".

Adriana Neagu

Alina Pelea, *Méfiez-vous des faux amis*, Cluj-Napoca, Risoprint, 2014.

Méfiez-vous des faux amis est un ouvrage issu de l'expérience directe d'une jeune, mais déjà chevronnée professionnelle de la traduction, de l'interprétation de conférence, de l'enseignement des langues et de plusieurs disciplines de spécialité en filière LMA (Langues modernes appliquées). En effet, si, au départ, le souci de l'auteure a été d'offrir à ses étudiants un outil accessible et attractif pour les aider à approfondir la grammaire et l'orthographe françaises, le résultat de ses efforts s'avère plus riche et gratifiant : en voilà un dispositif complet et efficace prêt à guider ses utilisateurs vers une communication adéquate aux circonstances et prête à relever le défi culturel. Un guide qui constitue déjà une référence que nous conseillons vivement à nos étudiants, futurs traducteurs. Le livre entend lancer un espace de réflexion sur la diversité étonnante de la langue française, langue qui est parfois, pour un étudiant roumain, assez difficile à maîtriser, surtout au niveau de certains registres de l'expression écrite et/ou orale.

De ce fait, le livre peut se révéler aux yeux de ses lecteurs comme une sorte de manuel des difficultés de la langue française, utile à tous ceux qui souhaitent rafraîchir et consolider leurs capacités à la communication en français. En effet, l'approche agréable, intelligente et très pointue de la problématique, réussissant à intégrer aussi l'élément culturel de la communication rend le livre d'autant plus intéressant pour les étudiants en formation LMA ou en philologie et pour les enseignants qui peuvent s'en servir avec succès en classe lors des séances de travaux dirigés et/ou séminaires de thèmes, versions, expression écrite et orale, morphologie, syntaxe, orthographe, phonétique, phraséologie et vocabulaire ou études culturelles.

L'auteure s'attache à articuler sa matière autour de ce qu'elle a identifié et défini elle-même au cours de sa carrière d'enseignante comme *faux amis* et à mettre ainsi en avant, à l'aide de nombreux exercices, les principes de base qui président à la formation des compétences en traduction. Ce choix épistémologique et méthodique est de nature à plaider par la structure même et par le contenu de l'ouvrage en faveur d'un constat général, notamment à l'idée qu'actuellement, la formation aux professions de la traduction s'identifie de plus en plus à celle de la formation à la communication multilingue. Bien sûr, pendant les dernières décennies, les formes de celle-ci se sont largement diversifiées, ont connu une évolution rapide et les outils qui véhiculent l'expression, l'information et le langage de l'action et du travail ont fini par bouleverser les techniques traditionnelles en nous obligeant à les repenser au fur et à mesure. Il n'est donc pas surprenant de voir que les nouvelles approches les prennent en compte.

Structuré en cinq chapitres, le livre débute par une invitation au *sérieux* et au *naturel* (« Du sérieux et du naturel, SVP ! »), explorant à travers des exercices, des étymologies communes et de fausses étymologies communes, des formes sonores semblables, des préfixes et

suffixes trompeurs et le régime des verbes transitifs. Le deuxième chapitre, « Appeler un schah/shah un schah ou... un chat ?! », offre d'autres jalons et exercices pour aider l'utilisateur à raffiner son approche du français et à éviter plus facilement les possibles confusions, en lui proposant en ce sens, un travail sur des paronymes et sur des homonymes. Le chapitre intitulé « Expressionismes » s'attarde sur des expressions dont le sens est en apparence semblable et incite à l'apprentissage et à l'emploi d'expressions pour prêter du naturel et de la fraîcheur à toute communication. Sans que l'auteure ait la moindre intention de se déclarer un ennemi de l'anglais, le quatrième chapitre de son livre s'attache à nous convaincre pourquoi il est important d'apprendre à éviter les confusions lorsque « l'anglais s'en mêle ». Enfin, le chapitre intitulé « N'est pas spécialiste qui veut » traite de quelques questions générales liées à la terminologie utilisée dans divers domaines et se propose de faire voir et comprendre au futur traducteur le lien inextricable de celle-ci à la traduction et surtout l'importance cruciale dont elle jouit dans l'activité traduisante. Chaque rappel théorique proposé est ponctuel et repose sur l'expérience directe vécue en classe par l'auteure qui base toute sa démarche sur des exemples accompagnés d'exercices originaux et nombreux. La difficulté des exercices proposés est variable et ils sont tous précédés de consignes très claires, l'étudiant pouvant évaluer sa propre capacité à les résoudre grâce aux corrigés. Les cinq chapitres du livre repensent ainsi les domaines d'intervention du traducteur et certains champs d'application de la traductologie démontrant en même temps l'interdisciplinarité foncière de la traduction.

L'auteure accueille son lecteur, son ami, en l'encourageant à identifier les ennemis de la bonne communication, à les apprivoiser, à revoir l'ensemble des notions essentielles du français pour réussir à améliorer sa compréhension de la grammaire afin de réinvestir par la suite ces acquis consolidés dans des productions écrites et/ou orales. Elle l'encourage aussi, en bonne amie, à garder son courage et son enthousiasme et à se munir d'une curiosité incessante. Face à de tels enjeux, le futur traducteur devra apprendre à faire des choix et à prendre des décisions souvent difficiles que cet ouvrage aidera certainement à trancher.

D'autre part, dans la traduction, comme dans l'interprétation de conférence, il est également important de savoir improviser, mais seul un vrai professionnel y parvient avec succès, et ce, au terme d'un long exercice. La réussite est aux plus doués et au plus tenaces. Elle est notamment à ceux qui font preuve d'une haute capacité d'expression créative tout en tenant « en bride » leur discours là où cela s'impose, comme pour en reconformer, à chaque fois, la parfaite maîtrise. Le succès est donc à ceux qui conjuguent dans l'exercice séduisant de l'improvisation le savoir, le savoir faire, la culture générale et la créativité. Le livre d'Alina Pelea est là pour nous le rappeler aussi (directement ou indirectement) par chacun de ses cinq chapitres. Étudiants, interprètes de conférence, traducteurs, enseignants et grand public en feront certainement la découverte en le lisant et y trouveront un outil efficace qui répond d'une part, aux attentes générales de son public cible et d'autre part, aux exigences spécifiques de la formation aux professions de la communication en français.

Mihaela Toader

***Translationes*, dossier « Traductions et transferts littéraires – un cercle vertueux (?) », n° 5, Timișoara, Editura Eurostampa, 2013.**

Le rôle de la sociologie de la traduction dans la compréhension du travail du traducteur, l'effet de la mondialisation sur les transferts littéraires contemporains, les stratégies éditoriales, les flux de traductions, la demande du public, la place des traductions littéraires dans l'essor des échanges culturels – ce ne sont là que quelques-unes des pistes que les contributeurs au 5^e numéro de *Translationes* ont été invités à suivre. Autant

d'interrogations qui reflètent la volonté de la rédaction de rester fidèle à sa politique de thèmes à la fois dans l'air du temps et dans la continuité des sujets abordés antérieurement.

Les contributions semblent toutes confirmer avec fermeté et arguments à l'appui l'existence d'un lien inextricable entre les deux éléments que réunit le titre du dossier, « Traductions et transferts littéraires – un cercle vertueux (?) ».

Les espaces culturels et théoriques que traverse ce numéro sont divers. Dans la section théorique, Laura Fólca fait une introduction dans la matière par un passage en revue des « outils » sociologiques que la théorie de Pierre Bourdieu met à la disposition de la traductologie. Des études sur corpus, concentrées sur l'interprétation qualitative et, très important, quantitative des données concernant les traductions publiées viennent illustrer l'intérêt d'une approche pluridisciplinaire des traductions. Les titres parlent d'eux-mêmes : « As traduções literárias nas relações culturais romeno-portuguesas » (Veronica Manole, Iolanda Vasile), « Autour d'un échange inégal : contes roumains en français vs. contes français en roumain » (Alina Pelea), « Questions de forme et de genre en traduction poétique » (Ildikó Szilágyi), « Traductions transfuges, oulipotentielle » (Georgiana Lungu Badea), « Les flux de traduction entre les deux rives de la Méditerranée » (Lynda Touchi-Benmansour).

Mais, comment parler de transferts littéraires sans donner la parole au personnage principal : le traducteur ? Le témoignage de Xavier Montoliu Pauli (« Una bella alma por entre los días: Marin Sorescu, en catalán »), traducteur de poésie roumaine en catalan, ainsi que celui de Sophie Léchauguet (« Une facette méconnue du travail des traducteurs ») présentent les choses « de l'intérieur », complétant ainsi les réflexions proprement traductologiques du dossier.

La section des « Hommages aux traducteurs et aux traductologues » continue une démarche initiée dans le numéro 1 de la revue. On y retrouve un deuxième fragment traduit en français des écrits du réputé traductologue de l'Université de Cluj-Napoca, Tudor Ionescu. La pertinence de ses propos et de ses exemples est renforcée par un humour décapant, sans doute sa marque stylistique la plus particulière.

Le lecteur est ensuite invité à un véritable régal de poésie. Rodica Baconsky, professeur à l'Université de Cluj-Napoca, signe la version française inédite de quelques « Poèmes portugais » de Lucian Blaga. Mis en miroir, l'original et la traduction ne font que mieux s'éclairer l'un l'autre pour le plus grand plaisir de celui qui a la chance de pouvoir apprécier les deux et, implicitement, l'art (et la science) de la traductrice. Des poésies de Ioan Lascu traduits en italien par Antonio Rinaldis complètent cet hommage au genre lyrique roumain.

Les traducteurs sont encore une fois à l'honneur dans ce numéro grâce à un intéressant « tour de table » virtuel qui réunit plusieurs traducteurs roumains qui sont parfois aussi traductologues et/ou éditeurs : Jana Balacciu Matei, Rodica Lascu-Pop, Horea Lazăr, Georgiana Lungu-Badea, Irina Petraş, Ioan Pop-Curşeu, Simona Sora. Autant de perspectives sur les transferts littéraires et la traduction, mais un dénominateur commun s'en dégage néanmoins : même discrète à première vue, la traduction change la société, la vie des gens et des nations.

Littéraires et traductologues trouveront sans doute ce volume enrichissant et porteur. Si le sujet des liens entre les transferts littéraires et la traduction est loin d'être épuisé, il est toujours réjouissant que ce pas supplémentaire ait été fait.

A. C. P.

Gabriela Adameşteanu, *Uma manhã perdida*, trad. Corneliu Popa, Lisboa, Edições Dom Quixote, 2012.

Apresentar a tradução portuguesa de *Dimineață pierdută* (*Uma manhã perdida*) de Gabriela Adameşteanu pode ser, de alguma forma, desafiante. Em primeiro lugar, trata-se de um romance que se tornou, desde a sua primeira publicação, numa referência incontornável da literatura romena contemporânea e que já faz parte do “cânone” nacional, sendo incluído também na lista de leituras do ensino secundário. Em segundo lugar, *Dimineață pierdută* é uma das obras com grande visibilidade fora do espaço cultural romeno. Graças à sua inclusão na lista «20 autores» do Instituto Cultural Romeno (doravante ICR), o romance já foi traduzido em francês (Gallimard, 2005), búlgaro (Balkani, 2007), hebraico (Nymrod Books, 2007), espanhol (Random House Mondadori, 2009), húngaro (Európa, 2010), inglês (Northwestern University Press, 2011), italiano (Atmosphere Libri, 2012), polaco (WAB, 2012) e turco (Yapi Kredi Kültür, 2011), havendo também uma versão em estónio (Eesti Rahaat, 1992). A tradução portuguesa, feita por Corneliu Popa, foi publicada em 2012 pela Dom Quixote e beneficiou do apoio do ICR.

Gabriela Adameşteanu destaca-se em *Dimineață pierdută* pela sua mestria em criar verdadeiros perfis linguísticos para as personagens, em função da classe social a que pertencem. O que confere uma grande autenticidade ao romance é ver que os intelectuais falam num registo alto, cuidado, em que abundam as palavras em francês, ao passo que as pessoas da periferia bucarestina usam um falar muito popular, repleto de expressões do calão da época, de erros gramaticais e lexicais. O interesse fundamental pela “autenticidade linguística” das personagens é demonstrado também na estilização contínua do romance que conheceu seis edições com diversas revisões. Sendo a linguagem uma componente essencial da identidade das personagens, o papel do tradutor enquanto conhecedor da cultura e da língua fonte e de criador na língua alvo torna-se fundamental. Para traduzir *Dimineață pierdută* é imprescindível ter conhecimentos aprofundados da realidade romena da primeira metade do século XX, perceber as múltiplas matizes da linguagem que a escritora usa e, evidentemente, recriar tudo para um público alvo que sabe pouco sobre a Roménia. Por esta razão, considerámos fascinante uma incursão no laboratório que originou este trabalho de tradução e recriação de linguagem, já elogiado pela própria autora.

Uma grande ajuda para esta breve recensão foi o tradutor Corneliu Popa ter-nos enviado o texto da comunicação “Desafios linguísticos e culturais de uma tradução: *Uma manhã perdida* de Gabriela Adameşteanu”, apresentada no 3º *Colóquio da Língua Romena* organizado na Universidade de Lisboa a 6 de maio de 2014. É interessante o testemunho sobre a relação entre o tradutor e a escritora. Ficámos a saber que Gabriela Adameşteanu é uma autora que “não larga os filhotes” e que gosta de ficar envolvida no processo de tradução, mostrando-se disponível para esclarecer dúvidas sobre o texto, oferecendo soluções. Outro aspeto que consideramos interessante é a verdadeira *ars traducendi* que Corneliu Popa faz na sua comunicação, declarando: “Enquanto tradutor [...] abordo a obra com humildade e a consciência que não devo ser eu a estrela. Não tenho, por conseguinte, nenhuma pretensão de reinventar e rescrever o romance. Quem traduz sabe que os nossos pequenos orgulhos e satisfações se alimentam, sobretudo, de pequenas vitórias, quando encontramos soluções para situações difíceis ou impossíveis.”

A voz do tradutor aparece no livro através das notas de rodapé, em que são apresentadas ao público português personalidades romenas (Ion Antonescu, Alexandru Averescu, Mihail Cantacuzino, Iuliu Maniu, Titu Maiorescu, Alexandru Marghiloman, Miguel o Bravo, o Rei Carol I, a Rainha Elisabeta, o Rei Ferdinand I), localidades (Craiova, Iași, Jilava, Otopeni, Ploiești, Pitești, Sinaia, Sighetu Marma ției, Sighet), realidades da Roménia de entre as duas guerras, (as cerimónia de 10 de maio, os legionários), da ditadura

comunista (o jornal *Scânteia* ou a *Securitate*), aspetos da história do século XVII (os fanariotas). Nas notas de rodapé são traduzidas também as frases e as expressões em francês usadas pelas personagens da alta sociedade romena.

No que diz respeito à tradução, consideramos que a estratégia de Corneliu Popa de encontrar equivalentes portugueses para as personagens do romance foi uma ótima solução para recriar as “identidades linguísticas”, tornando-as mais próximas do universo português. Vica, a personagem da periferia bucarestina, que fala mal romeno, vai ter um português igualmente mal e popular, usando expressões como “a gente vivemos”, “atão”, “prontos”, “tadinho”. Para os ditados populares romenos do falar da Vica foram encontrados equivalentes idiomáticos portugueses – “Vrei, calule, ováz?”, “E o Papa é católico?”, “Tá a perguntar ao cego se quer vista?” –, que se situam no mesmo registo da oralidade, típico para a personagem. Vejamos algumas frases da Vica em discurso direto: “Jogar ténis o caraças, foi cavalgar putas, que lhe caíam os colhões” (p. 71), “Tretas! Eu sempre comi assim e olhe que não morri! E dei de comer ao meu homem e olhe que a gente nunca ficámos doentes!” (p. 420), “Atão, que é isso? Porque ficou assim, *madame*? Quando foi pra cima não tava assim! [...] A mim não me engana, que eu não sou nenhuma criancinha, vá, diga lá o que tem!, tou pronta pra me ir embora, já arrumei as minhas tralhas, mas não posso deixá-la neste lindo estado! Ai, raios partam os homens! Raios partam os homens, que só sabem fazer asneiras!” (p. 424-425).

No extremo oposto, da preciosidade da linguagem, situa-se o professor Mironescu, especialista em filologia na Universidade de Bucareste. Através do discurso dele temos acesso ao universo dos intelectuais romenos da primeira metade do século XX, cosmopolitas, sofisticados, educados na escola francesa, cujo modo de viver vai acabar com a chegada do regime comunista. Vejamos um pequeno fragmento em discurso indireto livre que consideramos essencial para a caracterização da personagem: “*Un motif de plus que je suis très honoré d’écrire dans votre revue*, quanta sinceridade pode caber até na mais convencional frase! Porque, realmente, não posso estimar ninguém mais que a esse colega desconhecido que, com inteligência e teimosia, continua a levar para a frente a sua reputada revista de filologia, enquanto o mundo arde à nossa volta...” (p. 211). Mais uma vez, notamos a diferença de classe social e de preocupações entre a Vica, mulher da periferia que, nos primeiros anos do comunismo, tem que visitar a antiga patroa para buscar 50 lei, indispensáveis para o orçamento da família, e o professor de filologia, que antes da segunda guerra mundial vivia bem na capital e tinha como preocupações a política e a filologia. Na tradução portuguesa, esta diferença de classe social e de linguagem passa de uma forma natural: o professor Mironescu usa frases em francês e um vocabulário cuidado, em que abundam os neologismos, como “convencional”, “reputada”, “ilusória”, “translúcida”, etc., ao passo que a Vica fala como uma porteira sem educação.

O grande mérito da tradução portuguesa de *Dimineață pierdută* é sem dúvida nenhuma a recriação das personagens e da sua linguagem de forma inteligente, credível e acessível para um leitor português. Para comprovar, queríamos apresentar também uma citação da recensão do livro feita por Sónia Maia no blogue de leitura *Roda dos livros*: “A excelência da tradução permite-nos apreciar esta vertente na sua plenitude, já que o tradutor conseguiu reproduzir com mestria os diversos tipos de discurso usados nas diferentes classes sociais, estabelecendo uma indiscutível distância entre a linguagem erudita usada pelas classes altas e as expressões idiomáticas e sub-padrão características das classes mais desfavorecidas.” Concluímos a nossa sucinta apresentação acrescentando que a versão portuguesa deste romance merecia uma análise estilística aprofundada, sendo um dos belos exemplos do que é verdadeiramente o ofício do tradutor literário.

Veronica Manole